00142146

BOMBAY BRANCH
OF THE
ROYAL ASIATIC SOCIETY.
TOWN HALL, BOMBAY.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 26 June, 2018

LA CONQUÊTE

DU MEXIQUE,

PAR

C. F. Van der Velde.

~~TOME PREMIER~~ II

Tome – I – II

142141
ae

Fe
16127

TTA. h. 4

A PARIS,

CHEZ JULES RENOUARD, LIBRAIRE,
RUE DE TOURNON, N° 6;

CHEZ CH. GOSSELIN, LIB. DE S. A. R. Mgr. LE DUC DE BORDEAUX,
RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS, N° 9.

M. DCCC. XXVII.

Fo 946.
Vel/Rom
142146

00142146

ROMANS HISTORIQUES

DE

C. F. VAN DER VELDE,

TRADUITS DE L'ALLEMAND, ET PRÉCÉDÉS DE NOTICES,

PAR A. LOÈVE-VEIMARS.

LA CONQUÊTE

DU MEXIQUE.

TOME ONZIÈME.

Romans de cette Collection déjà publiés.

Première Livraison.

Arwed Gyllenstierna.	2 vol.
Les Patriciens.	1 vol.
Les Anabaptistes.	1 vol.

Seconde Livraison.

Paul de Lascaris.	2 vol.
Christine et sa cour.	1 vol.
Les Hussites.	1 vol.

Troisième Livraison.

Le Roi Théodore.	1 vol.
L'Ambassade en Chine.	1 vol.
La Conquête du Mexique. . . .	2 vol.

Ensemble douze volumes.

La Collection formera environ vingt volumes.

IMPRIMÉ CHEZ PAUL RENOUARD,
RUE GARENCIÈRE, N° 5.

LA CONQUÊTE

DU MEXIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

Alvar de Luna était un cavalier de renom, natif de Zamora. Son cheval s'appelait Aquilon et son épée Tranchefer. Il avait tué plus de Maures qu'il n'y avait de grains à son chapelet. Jamais cavalier des Espagnes ne lui fit perdre les arçons.

Romance espagnole.

Assis dans son cabinet, à San-Iago, le gouverneur de Cuba, don Diégo Vélasquez, examinait avec attention les cartes marines et les journaux de route de navire, étendus devant lui sur une table, tandis que, près d'un pupitre placé de-

vant une fenêtre, le trésorier royal, don Amador de Larez, s'occupait avec Andréas Duero, secrétaire du gouverneur, à parcourir le compte du sang et de l'or enlevés aux Antilles. Mais ce travail ne les absorbait pas tellement, qu'ils ne jetassent de temps en temps un coup-d'œil malicieux sur le sévère représentant de leur souverain, qui, l'index de la main gauche fixé comme une frégate en station, entre le continent américain et l'île de San-Juan d'Ulloa, agitait sa droite avec chaleur vers le capitaine Grijalva. Pour celui-ci, il se tenait immobile au milieu de la chambre, appuyé en silence sur le pommeau de sa longue épée, et, sans le mouvement de sa moustache qui se relevait presque insensiblement, lorsque le dépit intérieur que lui causaient les paroles injurieuses du despote faisait involontairement contracter ses lèvres, on eût pu le prendre pour une statue de la résignation. Dans les intervalles de silence durant lesquels le gouverneur reprenait

haleine ou cherchait quelque expression mortifiante, on entendait le bruit d'une guitare, dont les sons venaient d'une chambre voisine, où le jeune don Juan Vélasquez de Léon, neveu du gouverneur, fraîchement arrivé d'Espagne, s'occupait à donner des leçons de cet instrument à sa jolie cousine.

— On ne pouvait trouver sur toute la terre-ferme une meilleure place pour fonder une colonie que celle-ci! s'écria le vieux Vélasquez en fureur. Le pays est, comme vous l'annoncez vous-même, aussi riche que beau; les Indiens aussi stupides qu'on peut le desirer. Avoir échangé en peu de jours, pour deux caisses de verroteries, plus de huit mille livres d'or, et continuer à naviguer vers le Nord, absolument pour rien, jusqu'à ce qu'enfin les courans, plus sages que le seigneur amiral, aient refoulé les vaisseaux, voilà ce qu'on ne peut comprendre!

— J'espérais, en longeant les côtes, trouver l'embouchure d'un fleuve et faire

de nouvelles découvertes, répondit enfin Grijalva en cherchant à se disculper.

— Des découvertes! s'écria Vélasquez en frappant sur la table avec violence. Qu'y avait-il donc à découvrir encore? Des terres pour le roi, notre seigneur, des païens pour le baptême, et de l'or pour nous tous. Vous avez trouvé tout cela ici où je tiens mon doigt. Il fallait vous y tenir, y établir vos gens, faire contribuer les Indiens, ramasser autant d'or que possible, me faire promptement passer votre rapport, et ne vous plus inquiéter de rien ni dans l'ancien monde ni dans le nouveau, au lieu de tendre, comme un fou, vos voiles à tous vents, pour chercher les aventures...!

— Si don Christoval Colon avait pensé comme vous, répliqua Grijalva avec plus de chaleur, la *terra-firma* serait peut-être encore aujourd'hui pour nous, *terra incognita*.

— Don Christophe Colomb était le père de mon grand protecteur, don Diégo, dit le

gouverneur, et il ne faut pas mal parler des morts. Mais on peut facilement se convaincre que vous avez choisi là un sot modèle, en songeant que le brave homme n'a pas su profiter mieux que vous du bonheur que le hasard aveugle lui a envoyé; et, qu'après tout, il n'a rapporté du pays de l'or qu'une paire de menottes de fer qu'il a fait mettre dans son tombeau. Il semblerait que c'est également là votre dessein; et si vous continuez d'agir comme vous l'avez fait jusqu'à présent, je ne répondrais pas qu'il ne vous en arrivât quelque jour autant, bien que vous ayez l'honneur d'être mon cousin.

Grijalva perdit enfin patience. — Vous oubliez, seigneur adelantado, ou vous semblez oublier, s'écria-t-il, qu'en prenant congé de vous, vous m'avez ordonné de me borner à découvrir et à faire le commerce, et que vous m'avez expressément défendu de m'établir nulle part. Comment pouvez-vous donc blâmer votre subordonné d'avoir strictement obéi à vos or-

dres, en résistant à la voix de tout son équipage, et souvent à son propre penchant?

Aussi surpris de ce reproche que terrassé par sa justesse, Vélasquez resta quelques momens muet de colère, puis, se levant tout-à-coup, il se préparait à accabler le pauvre capitaine de tout le poids de son autorité, lorsque la conviction de l'injustice qu'il commettait envers lui, lui ferma la bouche. Mais ce sentiment agit sur Vélasquez comme sur tous les esprits médiocres, il ne servit qu'à augmenter son amertume. Il releva la tête avec hauteur, et montrant du doigt la porte à Grijalva, il se contenta de lui dire froidement : — Capitaine, vous vous êtes congédié!

— Je sens toute la force de ces paroles dans votre bouche, s'écria Grijalva; je vois que tout est fini pour moi dans le Nouveau-Monde. Vous n'étiez embarrassé que d'un prétexte pour me retirer le commandement de l'expédition, qui m'appartient

de tout droit, comme le dira tout Cuba au besoin. Maintenant vous êtes joyeux de l'avoir trouvé, et je me mépriserais moi-même, si je faisais un pas pour mendier, comme une grâce, la justice qui m'est due. Nommez donc un nouvel amiral, si vous en trouvez un qui vous serve plus fidèlement que moi que les liens du sang attachaient à votre personne. Mais s'il y a une justice sur la terre, votre nouveau favori vous récompensera aussi mal de votre confiance que vous me récompensez de ma fidélité. A ces mots, il quitta la chambre, et s'éloigna plein de rage.

Velasquez se fit remettre par son secrétaire la liste des capitaines choisis pour les expéditions importantes, tira un large trait de plume sur le nom de Grijalva, y ajouta une croix, et se mit à dire : — Celui-là est mort et enterré, qui enverrai-je maintenant vers la riche Nouvelle-Espagne? Conseillez-moi, don Amador.

— Envoyez-moi, mon oncle, si vous n'en trouvez pas d'autre, s'écria gaîment

don Juan, que l'altercation qui venait d'avoir lieu, avait distrait de la leçon de guitare, et qui passait sa tête par la porte de la chambre.

— Vous! demanda ironiquement Vélasquez, quand le duvet qui couvre votre menton se sera changé en barbe, et que vous commencerez à vous occuper de choses sérieuses, au lieu d'aller jouer le rôle d'un escribano auprès des Indiens, alors vous pourrez vous offrir à conduire une compagnie de renfort à la Nouvelle-Espagne. Jusque-là, appliquez-vous surtout à ce qu'Isabelle ne donne point de fausses notes sur sa guitare, et que ses progrès fassent honneur à vos leçons.

Le jeune homme se retira le visage couvert de rougeur, et Vélasquez, se tournant vers don Amador, continua. — La chose, dit-il, demande de mûres réflexions. Il me faut un homme d'un courage à toute épreuve, mais prudent, et il est de toute importance qu'il soit aveuglément soumis à mes volontés.

Ma proposition vous paraîtra singulière, et peut-être me taxerez-vous de partialité, dit le trésorier d'un ton de franchise affectée, mais je suis sûr que mon ami Vélasquez ne suspectera pas ma loyauté, et je n'hésite pas à lui désigner notre alcade Cortez.

— Avez-vous perdu l'esprit, s'écria Vélasquez?

— On ne saurait nier, dit le secrétaire, qu'il y a beaucoup de choses à dire contre Hernandez Cortez; mais je dois avouer qu'il n'y a pas, dans toutes les Antilles, un homme plus en état de remplir une mission, à moins que ce ne soit don Grijalva, que je vous engagerais fort à reprendre.

Vélasquez regarda avec colère l'audacieux qui osait le soupçonner capable d'une semblable inconséquence. Le secrétaire, confondu de l'humeur du maître, se retira avec confusion, et don Amador reprit avec tranquillité la suite de son discours.

— Cortez est d'une famille noble, bien que pauvre; il a reçu une bonne éducation; c'est d'ailleurs un excellent officier, bien exercé à toutes les façons de la guerre, d'une force de géant, rompu aux fatigues, chéri de tous nos Espagnols à cause de sa popularité, vaste dans ses projets et ses idées, prudent dans l'entreprise, hardi et persévérant dans l'exécution, patient dans les revers, modeste...

— Vous ne songez pas, seigneur conseiller, dit Vélasquez interrompant cet inventaire des qualités du candidat, vous ne songez pas que ce même Cortez était, il y a cinq ans, à la tête des mécontens qui voulaient m'accuser auprès de l'audience royale de San-Domingo; que je l'ai fait arrêter, condamner à mort, et qu'il n'a été relâché que sur votre caution? Qui me répondra que cet homme violent, méconnaissant ma clémence, ne deviendra pas de nouveau mon ennemi?

— Depuis sa dernière algarade, il s'est écoulé cinq années, répondit Amador. La

fougue de la jeunesse s'est changée chez Cortez en une activité bien dirigée, le feu de son tempérament, en valeur chaleureuse. Son cœur noble reconnaîtra toujours la grandeur de votre générosité, et ce vous doit être un motif de lui accorder ce commandement. La charge de juge que vous lui avez donnée ne saurait suffire à cette âme active. Cette vie tranquille et sédentaire ne peut lui convenir, et le jetterait plutôt dans une entreprise hasardée, que le poste dangereux où il pourrait se livrer à son naturel hardi et entreprenant.

— Tout cela est fort beau, reprit Vélasquez; mais ne dois-je pas craindre que Cortez, après avoir conquis la Nouvelle-Espagne, ne se lasse de sa dépendance, et ne cherche à secouer le joug de mon autorité! Alors, le bonheur et la gloire seraient pour lui, et il ne me resterait que la honte d'avoir contribué à l'avancement de mon rival. Non, ami Amador, je consentirai volontiers à ce qu'on fasse

en mon nom de grandes choses, mais à condition que la gloire et le profit seront pour moi.

— Vous êtes le maître, répliqua don Amador blessé. Je tiens, il est vrai, Cortez pour incapable de justifier vos soupçons; mais si vous ne pouvez cependant prendre confiance en lui, il faut suivre le conseil que vous donnait tout-à-l'heure Duero. Le pauvre Grijalva, repoussé et humilié, vous baisera la main avec joie, si vous lui donnez ce commandement : vous pouvez attendre de lui tous les services d'un serviteur fidèle, et vous n'avez rien à craindre de lui, vu son extrême subordination; mais un serviteur suffira-t-il pour une telle entreprise, et un homme entier et résolu ne serait-il pas plus nécessaire? c'est ce dont votre sagesse aura à décider.

Il sortit. Vélasquez demeura perdu dans ses réflexions. La nécessité du moment combattait en lui l'éloignement que son esprit tyrannique lui inspirait pour un homme tel que Cortez. Tout-à-coup,

comme il semblait chercher de tous côtés un avis, ses regards se portèrent sur Juan et Isabelle qui venaient d'achever leur concert et entraient dans la chambre..

— La vérité se trouve souvent dans la bouche des enfans et des fous, leur dit-il, dites-moi donc ce que vous pensez de la discussion que vous venez d'entendre par cette porte qui était ouverte?

— Dispensez-moi de prononcer un jugement sur Cortez, mon père, dit la jeune fille en rougissant, les désordres de cet homme sont tellement connus, qu'une noble Espagnole doit avoir honte, même de prononcer son nom.

— Ah! tu veux parler de quelques-unes de ses galanteries qui ont causé des esclandres, dit Velasquez en riant. Elles ne valent pas la peine qu'on en parle, et ne sont pas un motif de rejet. Enfin, tu ne lui donnes pas ta voix. Que dit le señor escribano de cette affaire?

— Il n'est pas facile de vous conseiller, répondit don Juan, car la réunion des

qualités que vous exigez dans votre amiral, me semble offrir ce que nous nommions à l'université de Salamanque, une contradiction *in adjecto*. A bien agir, puisque vous voulez tout le profit et l'honneur, il vous faudrait aussi prendre part aux dangers.

— C'est ce que je ne veux nullement faire, murmura Vélasquez.

— Ou, continua le jeune homme, il faut choisir un homme d'une grande résolution, avec qui vous partagerez les avantages de l'expédition.

— C'est ce que je ne veux pas non plus, murmura le gouverneur en fronçant le sourcil.

— Alors, dit Juan en haussant les épaules, il ne vous reste qu'à tenter de vous servir du brave Cortez, qui, à mon avis, est bien l'homme le plus capable d'exécuter une semblable chose. Mais il faut l'investir d'un pouvoir illimité, car s'il a vraiment la générosité que lui prête don Amador, la moindre défiance que

vous lui témoigneriez, l'aliénerait à jamais.

— L'alcade don Cortez! s'écria le secrétaire Duero en entrant dans la salle. Velasquez, qui crut reconnaître dans cette arrivée subite de Cortez le doigt de la Providence, prit tout-à-coup une résolution, fit un signe au secrétaire, et lui remettant la patente destinée au général de la nouvelle expédition, lui ordonna de remplir le nom laissé en blanc; puis, il fit introduire l'alcade.

Duero, cherchant à dissimuler la joie que lui causait la réussite de son plan, sortit pour obéir et conduire Cortez à l'audience du gouvernement. Celui-ci entra avec dignité, un paquet de papiers sous le bras, tandis qu'Isabelle, jetant un regard de mépris sur ce personnage d'une beauté et d'une grâce peu communes, quittait la salle.

— Laissez tous ces papiers, don Cortez, lui dit le gouverneur, comme il se disposait à déployer sa liasse; vous les remet-

trez à don Gernica, que j'ai nommé pour vous remplacer. Recevez en dédommagement de l'emploi que vous perdez, cette commission que je vous destine; elle vous place à la tête de l'expédition qui s'apprête à partir pour conquérir la Nouvelle-Espagne, au nom de l'empereur et roi, notre maître.

Après un moment de silence, causé par la joie qu'il éprouvait, Cortez, connaissant sa valeur personnelle, s'écria : Par mon honneur, adelantado, vous avez agi sagement, et je justifierai votre confiance.

— C'est ce que j'espère, dit Vélasquez; et pour me prouver que je ne me suis pas trompé, vous commencerez cette grande entreprise avec des forces fort exiguës. Les vaisseaux de Grijalva sont nouvellement calfatés, et avec ceux que j'ai achetés, vous aurez une flottille de dix voiles; j'y ajoute dix pièces de campagne, et je paie cent lansquenets de ma poche. Je ne puis faire davantage. Ce qui vous manquera en hommes, en chevaux, en armes,

et munitions, est votre affaire; vous vous rembourserez de vos avances dans la Nouvelle-Espagne. Du reste, les pays conquis seront tous sous ma domination. Agréez-vous ces propositions?

— Volontiers, s'écria Cortez plein de joie, mais en souriant avec ironie de l'avarice du riche chancelier. L'expédition est un peu mince, il est vrai, pour marcher contre un million d'idolâtres, mais j'ai de l'argent, du crédit, des amis, et vous serez content de moi. Je me retire pour activer les préparatifs. Dans un mois je serai prêt à mettre à la voile, et je viendrai prendre vos derniers ordres. A ces mots, il s'inclina légèrement, et sortit. Juan le suivit des yeux avec intérêt, et Vélasquez secoua la tête en murmurant :

—Le respect de notre général de nouvelle fournée n'est pas excessif; si sa fidélité n'est pas plus grande, j'aurai mis dans la bergerie un loup qui finira par manger le berger.

Bientôt le drapeau du commandement

flotta sur le quartier de Cortez. Il était orné d'une croix avec cette inscription : *In hoc vincès.* Le nom de Cortez, déjà célèbre par ses brillantes qualités, parlait plus haut que le bruit du tambour qui se faisait entendre dans toutes les rues de San-Iago, et une foule d'aventuriers avides accourut se faire inscrire sur les registres de la flotte. Le nouveau commandant prodigua à pleines mains sa fortune et celle de ses amis, pour subvenir aux frais de son expédition, et arma cent soldats à ses frais. Il donna aux pauvres gentilshommes qui voulaient le suivre des chevaux de son écurie, et gagna tous les cœurs par ses libéralités. Le vieux Vélasquez branlait toujours la tête, d'un air plus mécontent, à mesure que le jour du départ approchait ; car l'activité de Cortez donnait à cette paisible résidence une vie si animée, que tous les regards étaient exclusivement tournés sur lui, et que la dignité du fier Adelantado semblait rejetée dans l'ombre. Quand les coups de marteau

des armuriers, du maillet des charpentiers, de la trompette au son de laquelle s'exerçaient les cavaliers, et tous les bruits de la journée, avaient cessé de se faire entendre, alors retentissaient les chansons joyeuses de ceux qu'on avait recrutés, et qui passaient sous les fenêtres du gouverneur, ivres de vin, et accompagnés de musiciens, pour aller saluer le général de leurs *Vivat* répétés. L'âme étroite de Vélasquez ne put résister à la jalousie; il commençait déjà à se repentir de son choix, et ce n'était que son indécision habituelle et la crainte de passer pour faible et changeant, comme il l'était en effet, qui l'empêchaient de révoquer la commission qu'il avait accordée à contre-cœur.

Tandis que le vieux Vélasquez, renfermé dans son cabinet, était en proie aux tourmens que lui causaient son ancienne haine pour Cortez, la crainte de l'avenir et la jalousie que lui inspirait le nouveau général, le jeune don Juan employait ses loisirs à courtiser sa jolie cousine, dont la

beauté et l'esprit avaient captivé son cœur, et dont la fierté et la timidité, loin de l'effrayer, ne faisaient qu'augmenter son amour. Sa parenté avec l'adelantado qui lui avait donné un logement dans son palais, lui donnait, auprès de sa belle cousine, des prérogatives qui lui étaient enviées par la fleur de la noblesse castillane de Cuba. Ses leçons de musique, qu'il prolongeait avec délices, lui permettaient aussi d'adresser à Isabelle, et sans témoins, tous les propos galans qui avaient droit à charmer l'oreille des Espagnoles. Sa réputation de brillant cavalier semblait justifier toutes ses espérances, et c'est avec une confiance parfaite en ses avantages personnels, qu'il se trouvait depuis quelques momens dans la chambre de sa jolie cousine, assis auprès d'elle, cherchant à captiver ses regards par le charme avec lequel il chantait une tendre romance mauresque, étendu avec grâce sur les coussins d'un sopha, sa guitare négligemment jetée sous son bras, et la jambe

couverte d'un bas de soie moelleux, placée de manière à faire valoir un pied léger et des formes arrondies.

Mais la fière donna, méprisant cette puérile vanité, affectait de ne le regarder qu'avec indifférence, et portant souvent devant sa bouche sa petite main blanche et potelée, pour essayer de dissimuler une contraction de nerfs peu flatteuse pour son cousin, jouait d'un air distrait avec son perroquet, et remarquait de temps en temps, à haute voix, que la romance était un peu longue. Ces remarques impitoyables arrachèrent le pauvre Juan à ses illusions. Il regarda avec douleur sa belle cousine, et, ne pouvant enfin dissimuler ce qu'il éprouvait, il s'écria : — En vérité, donna, la romance d'Abentarrick est aussi belle qu'on puisse le desirer, et ne paraîtra jamais trop longue. Personne n'accusera non plus la charmante Isabelle de manquer de goût ; je dois donc croire seulement qu'elle a voulu essayer de me piquer un peu ; mais ces petites attaques

qu'elle dirige contre moi ne peuvent me déplaire : les dames ne les font pas d'ordinaire contre des objets qui leur seraient indifférens.

— Par tous les saints ! s'écria la jeune fille en riant, il faut que la vanité des hommes soit plus grande encore qu'on ne l'imagine, puisqu'ils savent trouver le moyen de se glorifier de l'ennui qu'ils inspirent !

— Vous cherchez en vain à me cacher l'état de votre cœur, répondit don Juan en se rapprochant et en saisissant sa main qu'il baisa avec feu, et vous retardez ainsi le moment où nos deux âmes, unies par l'amour, ne formeront plus qu'un même vœu, celui d'être réunies pour toujours.

— Mais, en vérité, je crois que c'est du sérieux ! s'écria Isabelle un peu fâchée, et regardant d'un air de mécontentement la rougeur imprimée sur sa main délicate par la pression des lèvres brûlantes du hardi cavalier.

— Quoi ! vous douteriez de la sincérité

de mes sentimens, divine Isabelle? reprit don Juan d'un air pathétique; et se précipitant à ses pieds, il se disposait à donner à sa cousine un nouvel échantillon de son éloquence amoureuse, lorsque celle-ci l'interrompit sans pitié.

—Plutôt que de me laisser étouffer sous les beaux sermens dont vous vous disposez à m'accabler et que je puis lire par douzaines dans nos romans de chevalerie, je m'en rapporte à votre honnête figure, et je veux croire que vous songez sérieusement à me plaire. Mais je suis presque disposée à trouver fort mauvais que vous pensiez m'obtenir à si peu de frais, que quelques propos galans et de langoureux accords de guitare. Vous êtes mon bon cousin; et si ce n'était l'irrésistibilité dont vous vous targuez si vainement, vous seriez un cavalier fort aimable: mais vous n'avez encore rien fait pour gagner ce cœur sur lequel vous comptez déjà, comme sur une conquête assurée. Consultez vos romances, et voyez par quelles ho-

bles actions les Espagnols savaient gagner les faveurs de leurs maîtresses. Je le sens, auprès de notre grand Cid Campéador, j'aurais eu peine à jouer long-temps la cruelle; mais pour le lieutenant Vélasquez, dont l'épée est encore vierge, je ne puis que lui répéter le conseil que lui donna mon père lorsqu'il repoussa si justement ses prétentions exorbitantes.

— Cette réponse, reprit don Juan cherchant à cacher sa douleur, cette réponse, donna, prouve que nos pensées diffèrent autant que nos sentimens. Je vous aimais de tout le feu de mon jeune cœur, avec toute l'ardeur d'un premier amour, et j'espérais ne pas être indigne du vôtre. Je ne croyais pas que la tendresse pût s'acheter autrement que par la tendresse. Je vous regardais comme un messager céleste, qui vient, sans efforts et sans sacrifices, déposer le bonheur dans le sein des mortels. Vous y mettez un prix, vous voulez qu'on l'achète par la gloire, par les faits d'armes, et vous prouvez ainsi que

votre âme n'éprouve pas le besoin d'aimer. Je la croyais remplie de sentimens plus tendres. En détruisant cette erreur, vous ne me laissez que le desir de vous prouver que du moins je ne méritais pas vos mépris.

A ces mots, il s'inclina avec politesse, et sortit. Isabelle, qui le voyait pour la première fois sous un aspect si favorable, le suivit des yeux avec intérêt. Puis, se tournant étourdiment vers son perroquet, elle dit avec légèreté : — J'ai fâché l'enfant, mais je lui rendrai sa bonne humeur, n'est-ce pas, Cubo?

— Non, pauvre Juan, non, non! s'écria le perroquet en répétant à plusieurs reprises, d'un ton criard, ce qu'il avait souvent entendu dire à don Juan dans sa tristesse, et la réponse que lui faisait non moins souvent sa cruelle cousine.

— Tu crois? murmura Isabelle en rougissant; et elle pressa en soupirant, contre son beau sein soulevé par l'agitation, la petite tête, couleur d'émeraudes, du prophète emplumé.

Cependant le pauvre don Juan, agité par mille sentimens divers, parcourait rapidement les rues de San-Iago, lorsque tout-à-coup le son éclatant d'un orgue lui fit connaître qu'il se trouvait sous le portail d'une église. Il y pénétra dans le dessein d'apaiser, par le calme de la maison de Dieu, les orages qui s'élevaient en son cœur. Cortez se tenait debout sous la nef, avec tout son équipage ; il était venu dans cette enceinte pour appeler les bénédictions du dieu des armées sur sa flotte. La musique militaire, mêlée à l'harmonie sacrée, retentissait sous les voûtes de l'église. Le bruit des cymbales se confondait avec les éclats de la trompette, et la voix solennelle de l'orgue avec les chants des prêtres et des lévites. Don Juan, vivement ému, sentit son cœur battre avec force, et des pensées guerrières succédèrent quelques momens à ses pensées d'amour. Il écoutait encore avec ravissement, lorsque la musique cessa de se faire entendre, et que Bartholomée d'Olmedo, moine de

l'ordre de la Santa-Señora de la Merced, et aumônier de Cortez, monta en chaire, une bannière à la main, pour rappeler à tous les guerriers rassemblés dans l'église, le but et l'importance de leur mission.

« Ce n'est pas seulement pour soumettre une partie du monde au sceptre de « notre souverain; ce n'est pas seulement « pour répandre des flots d'or sur notre « patrie, que vous suivrez au-delà des « mers ce glorieux étendard, leur cria-t-il « en agitant sa bannière avec un pieux « enthousiasme; le signe divin dont il est « décoré vous indique un but plus élevé. « Au sein des heureuses contrées que vous « allez parcourir, végètent des millions « d'idolâtres dans les épaisses ténèbres de « l'erreur où n'a pas encore pénétré un « faible rayon de lumière céleste. Ils se « prosternent devant de misérables idoles, « ouvrages de leurs mains, auxquelles ils « immolent des milliers de leurs frères. « Les arracher de cette abjection profonde, « leur apprendre la vraie doctrine, leur

« faire connaître la puissance et la bonté
« du vrai Dieu, du seul Dieu vivant, qui
« n'a pas besoin de sacrifices humains;
« leur annoncer la rédemption des péchés
« par son fils unique, notre divin Sauveur,
« qui a racheté par sa mort, des griffes du
« démon, les hommes pour l'éternité; qui
« a répandu son Saint-Esprit en langues
« de feu sur la tête des apôtres, afin qu'il
« servît à dissiper l'aveuglement de leurs
« frères; voilà votre but, voilà votre mis-
« sion, défenseurs du vrai Dieu! Mais, pour
« l'atteindre, il ne suffit pas d'employer les
« armes temporelles, vous devez encore
« honorer et glorifier le nom de Jésus-
« Christ, et allumer par votre foi le feu de
« l'Évangile dans les âmes les plus rebelles.
« Que ni l'amour du pillage, ni la rage du
« meurtre, ni les passions des sens, ne
« souillent les guerriers qui vont combat-
« tre la cause du Seigneur! car l'épée
« et le feu ne contraignent que le
« corps, c'est par des liens spirituels qu'il
« faut enchaîner les âmes. Que vous ser-

« virait de renverser les idoles de leurs « autels arrosés de sang, si vous ne portez « en vos cœurs l'image de la vraie croix? « Glorifiez donc le nom du Seigneur, et « versez avec joie votre sang, dans l'es- « poir si doux de ramener sur les voies « du salut et dans le sein de l'église, « des milliers d'âmes égarées; que cet « espoir vous enflamme, et qu'il éteigne « en vous les passions terrestres qui cher- « chent à surmonter votre faible volonté. « Si vous marchez au combat avec de si « pieuses résolutions, alors vous pouvez « prononcer avec confiance le cri de guerre « que le saint ermite faisait jadis retentir « devant les croisés qui allaient conquérir « le tombeau de Notre Seigneur sur les « infidèles : DIEU LE VEUT...! »

— Dieu le veut! s'écria Cortez d'une voix forte.

— Dieu le veut! s'écrièrent tous les guerriers qui remplissaient l'église.

— Dieu le veut! s'écria-t-on de toutes parts, de la nef et du haut des tribunes;

et mille épées aussitôt tirées de leurs fourreaux brillèrent au-dessus de la foule. Tous les hommes de l'expédition s'embrassèrent avec enthousiasme, en élevant leurs glaives, et jurant de combattre et de mourir pour la cause de Dieu. Tous les sentimens personnels venaient de s'effacer; tous les cœurs avaient cédé à l'idée de défendre une si noble cause, et Barthelomée lui-même, puissamment dominé par l'effet de sa propre éloquence, ne put que s'écrier encore une fois, d'une voix émue : Dieu le veut! Amen; et il descendit de la chaire.

— Amen! s'écria aussi don Juan, hors de lui, et il se précipita, plein de résolution, hors de l'église.

CHAPITRE II.

Je te remercie, Marguerite, je te remercie. Si jamais les morts reviennent pour les vivans, sois sûre, Marguerite, que je reviendrai pour toi.

Ancienne ballade.

Le gouverneur était encore dans sa chambre, regardant d'un air sombre s'éloigner don Diégo d'Ordaz, son meilleur ami, qui n'avait pas craint de venir lui demander la permission de s'embarquer sur la flotte de Cortez. Isabelle était auprès de lui, et s'efforçait vainement, par ses talens nouvellement acquis, d'apaiser, aux sons de la guitare, la fureur qu'exci-

tait un autre David en ce nouveau Saül, lorsque le capitaine Pamphilo Narvaëz, homme orgueilleux, vaillante épée, ami secret de Cortez, et adorateur avoué de donna Isabelle, s'introduisit dans la chambre.

Vélasquez lui demanda avec humeur s'il ne venait pas aussi pour demander un congé afin de suivre l'expédition de la Nouvelle-Espagne?

— Non, adelantado, répondit celui-ci d'un air ironique. Comme tout le monde suit ce nouveau Messie, il faut bien qu'il reste quelques officiers à Cuba, pour garder au moins les postes de la ville.

— Voici une véritable exagération castillane! s'écria Isabelle, que sa répugnance pour Cortez n'empêcha pas de se livrer à son esprit de justice naturel.

— Si vous me faisiez l'honneur d'examiner plus attentivement mon caractère, répondit Narvaëz avec autant de force que le lui permettait la galanterie chevaleresque des Espagnols, vous ne tarderiez

pas à vous convaincre que ma fierté rend toute exagération impossible de ma part. Le registre sur lequel sont inscrits les gentilshommes qui prennent part à cette expédition, garantit au reste suffisamment la vérité de mes paroles. Francisco de Morla et Bernal Diaz del Castillo se sont fait inscrire tout récemment. Escalante, Sanchez Farsan, Mexia, Pedro Alvarado avec ses quatre frères, et Alphonso Davila, partiront de Trinidad pour rejoindre la flotte; Portocarero, Sandoval et Rangeli sont à-peu-près déterminés, et....

En ce moment, don Juan se précipita dans la salle, et courant à Vélasquez, il s'écria : — Mon oncle, j'ai une prière importante à vous faire : oh! dites-moi que l'adelantado ne la rejettera pas!

— Avant que je sache ce dont il s'agit! répondit sévèrement Vélasquez. Vous me croyez bien léger, don Juan, et vous me faites soupçonner en même temps que cette demande concerne quelque folie de jeunesse qu'il est de mon devoir d'empê-

cher. Parlez donc d'abord, et attendez, comme il convient, ma décision.

— Laissez-moi partir avec Cortez, s'écria le jeune officier, d'une voix suppliante.

— Et toi aussi, Brutus! dit Narvaëz en riant ironiquement; et se tournant avec un air triomphant vers Isabelle : m'accuserez-vous encore d'exagération, señora? lui dit-il.

Mais celle-ci garda le silence, et baissa les yeux en pâlissant, tandis que le gouverneur demandait avec colère à son neveu, où il s'était coiffé si subitement d'une aussi folle idée.

— J'ai entendu prêcher le digne Barthelomée, s'écria don Juan plein d'enthousiasme; il m'a montré clairement toute la gloire qui attend les conquérans de la Nouvelle-Espagne. Je sens en moi la force et le courage de devenir un chevalier du Christ, et je me réjouis à l'idée de gagner pour lui la couronne du martyre. Depuis long-temps déjà j'éprouvais en

mon cœur de vagues desirs dont je méconnaissais follement la source; maintenant je devine ce qui se passait dans mon âme. C'était le besoin de m'élancer à de grandes choses. Oh! ne me refusez pas, mon oncle, ne vous opposez pas à ce qui doit faire mon bonheur!

— Si j'étais un fou comme toi, à la bonne heure! s'écria le vieux Velasquez. Ainsi, ce rusé alcade est parvenu à séduire jusqu'à mes plus proches parens, peut-être dans le dessein de se servir d'eux comme d'instrumens contre moi. Heureusement que je vois un peu plus loin qu'on ne pense; c'est pourquoi tu peux te retirer, et emporter un refus positif.

— Vous êtes mon second père et mon supérieur, señor, dit le jeune homme d'une voix ferme quoique émue, je sais ce que je vous dois, aussi je suis au désespoir d'être forcé de vous déclarer que, cette fois, je ne puis vous obéir.

— Quand l'adelantado a une fois déclaré sa volonté, mon enfant, reprit Vé-

lasquez en mordant ses lèvres pour se contenir, il trouve, Dieu soit loué! plus d'un moyen de se faire obéir. Vous ne partirez pas pour la Nouvelle-Espagne!

— Il le faut! répondit Juan avec modestie, mais d'un air résolu.

— Vous allez apprendre tout-à-l'heure ce qu'il vous faut, s'écria le gouverneur en se levant. Capitaine Narvaëz, prenez-lui son épée, et conduisez-le aux arrêts, pour qu'il y reste jusqu'à nouvel ordre!

Juan demeura anéanti, tandis que Narvaëz lui détachait l'épée de sa bandoulière, et sortait pour appeler les gardes.

— Je respecte encore en vous le nom que vous portez, cria Vélasquez en repoussant rudement Isabelle qui venait intercéder pour son malheureux cousin; mais donnez encore un tel exemple d'insubordination, faites la moindre tentative pour vous échapper, et votre tête tombera en expiation de l'offense faite à la majesté du souverain, au nom duquel je commande

dans cette île. A ces mots, il s'éloigna avec toute la gravité d'un Espagnol.

Isabelle, dont les dispositions avaient singulièrement changé, s'approcha avec tendresse de don Juan, prit sa main convulsivement agitée dans les siennes, et la pressant avec bonté, lui demanda d'une voix pleine de douceur : — La vengeance que vous prenez, Juan, n'est-elle pas trop cruelle ?

— Dieu ! quelles paroles ! s'écria le jeune homme transporté tout-à-coup de l'affliction la plus profonde au ravissement le plus vif. Ses regards cherchèrent avidement ceux d'Isabelle dont l'expression de fierté habituelle se perdait alors dans une larme brillante, et il se précipita à ses pieds, hors d'état de proférer une parole.

— N'est-ce pas, vous resterez? dit à voix basse la belle Espagnole, en rougissant.

— L'adelantado y a pourvu, répondit amèrement don Juan, et ses sourcils se froncèrent de nouveau.

— Mais si mon père, cédant à mes prières, vous rendait la liberté...? demanda-t-elle d'une voix craintive.

— Alors..., priez pour moi la Sainte-Vierge, s'écria don Juan affecté, j'irai combattre pour son fils; et si je succombe dans cette sainte lutte, accordez aux cendres de don Juan l'estime qu'il n'aura pas été assez heureux d'obtenir de vous durant sa vie.

— Non, Juan, non, vous ne m'abandonnerez pas, dit Isabelle en gémissant et se jetant dans ses bras; mais elle recula en poussant un cri d'effroi à la vue de don Narvaëz qui rentrait dans la chambre, suivi de trois hallebardiers. Le visage coloré de l'Espagnol se rembrunit encore à la vue de ce charmant groupe; mais, satisfait de son triomphe, il se contint, et ordonna au jeune homme de le suivre.

— Cette commission semble vous plaire, don Narvaëz, dit Isabelle qui avait observé le jeu de sa physionomie; il n'est pas en effet pour un chevalier de plus sûr moyen

de se faire bien venir des dames que de jouer le rôle d'un alguazil auprès d'un homme sans défense.

Narvaëz jeta un regard irrité sur la jeune fille, et se proposait à lui répondre, mais il se ravisa, et se tournant vers don Juan : — Don Vélasquez, vous plairait-il de me suivre? lui dit-il. Celui-ci ne daigna pas lui répondre ; mais se tournant vers Isabelle : — Votre bonté adoucira ma captivité, señora, lui dit-il. Quand le pauvre Juan retrouvera sa liberté, c'est à vos pieds qu'il viendra jurer de se rendre digne de vous.

Il pressa ses lèvres sur la main de sa cousine, et s'éloigna. Narvaëz s'inclina, et le suivit avec ses soldats. Isabelle demeura seule, donna un libre cours à ses larmes, et s'écria avec douleur : — L'ai-je retrouvé pour le perdre à jamais

CHAPITRE III.

Ruy Vélasquez de Lara a envoyé le bon Gonçalo Gustos à Cordoue; mais il a vu de sinistres présages, un hibou qui poussait de grands cris. — Ruy Vélasquez est vieux et cassé par l'âge; sa place n'est plus sur les champs de bataille; il enverra tuer le bon Gonçalo pour l'empêcher de faire une incursion sur les Maures d'Almenar.

Les Sept infans de Lara.

Le pauvre don Juan était dans sa prison. Trois jours durant, il fut en proie à la tristesse et au découragement, rêvant aux beaux faits d'armes qui allaient avoir lieu, sans lui, dans la Nouvelle-Espagne. La jalousie de Narvaëz avait su empêcher

que les consolations de la charmante Isabelle ne vinssent adoucir l'ennui de la captivité de son heureux rival. Le poste, placé devant la porte doublée de fer de la prison, était toujours occupé par les plus anciens soldats des vieilles bandes espagnoles, accoutumés dans leurs longues guerres d'Europe à la discipline la plus sévère, que ne pouvaient émouvoir ni l'aspect joyeux d'un flacon des Canaries, ni les douces caresses d'une soubrette aux yeux noirs, ni même la vue séduisante d'un brillant ducat à la couronne, et qui ne perdaient pas un moment de vue le guichet contre lequel ils se tenaient appuyés, armés de leurs hallebardes. Les fenêtres grillées du cachot de don Juan donnaient sur une petite cour déserte du palais, dont tous les abords étaient rendus inaccessibles par les gardes placés dans les galeries.

Don Juan compta ainsi les momens avec impatience, jusque dans la matinée du 18 octobre, où un grand tumulte, qui

s'élevait dans le palais, lui annonça qu'il s'y passait quelque évènement extraordinaire. Les cris de joie du peuple, les sons éclatans de la musique militaire, qui parvenaient comme des accens éloignés et par intervalles jusqu'à son oreille; le bruit retentissant de l'artillerie, tout lui fit connaître que l'armada de Cortez se disposait à déployer ses voiles et à sortir du port de San-Iago.

— Et moi, il faut que je reste enseveli dans un cachot! s'écria-t-il avec tristesse. Cette idée et le souvenir des dédains que lui avait témoignés son oncle changèrent bientôt sa douleur en haine et en colère, qu'il exhala en malédictions et en accès de rage. Ce genre de passe-temps, auquel don Juan se livra jusqu'au soir, fut enfin interrompu par le bruit du craquement d'une porte qui se fit entendre auprès de lui, dans la petite cour. Deux hommes, enveloppés dans leurs manteaux, se glissèrent sous l'étroit vestibule qui l'entourait. L'un d'eux, que son haut panache

faisait reconnaître pour un officier espagnol, donna le mot d'ordre à la sentinelle, et ils pénétrèrent dans la cour, sans obstacles. Lorsqu'ils passèrent devant la petite fenêtre grillée du cachot de don Juan, celui-ci reconnut dans l'officier, à la lueur du fanal de la galerie, son ennemi Narvaëz, et dans le visage épaté et couleur d'épices de son compagnon, l'astrologue Millom, Maure baptisé, qui avait quitté un peu à la hâte sa mère-patrie, pour échapper à quelques démêlés avec le saint-office, et qui avait su trouver du crédit à Cuba, où il vivait du produit des sciences occultes. Ils passèrent devant la fenêtre, en silence, et se rendirent vers une autre porte, cachant un escalier dérobé qui conduisait au cabinet du gouverneur. Narvaëz toussa à plusieurs reprises, et la porte, s'ouvrant doucement, se referma sur eux.

Cette singulière apparition occupa quelques momens l'esprit de don Juan ; mais accablé par l'état violent de son âme, il se jeta sur sa couche, où, après avoir lon-

guement combattu contre le sommeil, il finit par s'assoupir. Quelques momens avant les premiers rayons du jour, il lui sembla qu'il était assiégé de rêves bizarres. Il voyait l'astrologue africain entraîner son oncle hors de son appartement pour lui montrer la marche des constellations et en tirer un horoscope; ils cheminaient ensemble dans une plaine, les yeux tournés vers le ciel, lorsque Vélasquez tomba dans un abîme profond qui se trouvait devant ses pas, et qu'il n'avait pu apercevoir. Le Maure, voyant sa chute, ne fit qu'en rire, lorsque tout-à-coup, l'image de Cortez, environnée de rayons de gloire, s'éleva lentement de l'abîme. Sa tête était ombragée de lauriers; il tenait de la main gauche une couronne d'or, d'une forme inusitée, couverte de plumes de couleurs éclatantes, et tendit la droite à don Juan, en l'attirant à lui. Le vieux Vélasquez poussait des cris de désespoir, tandis que Narvaëz, qui sortit en ce moment de ce gouffre, brandissait son épée avec fureur,

et en menaçait le héros. La lutte était encore indécise, lorsque ces images fantastiques, dissipées par les premiers rayons du soleil qui pénétraient à travers les barreaux de la prison, disparurent soudainement. Juan s'éveilla, le front baigné de sueur. Il eut peine à se persuader que ce qu'il avait vu n'était qu'un songe, et ce ne fut qu'après quelques momens de réflexion, qu'il retrouva le cours de ses pensées. Un sentiment secret semblait lui dire que ce qu'il avait vu méritait plus le nom de vision que celui de rêve, et qu'un danger menaçait en ce moment son oncle.

Le superstitieux Espagnol résolut aussitôt de faire part à Vélasquez de ses craintes. Il appela le caporal de garde qui se promenait devant la fenêtre, et le pria de faire avertir l'adelantado qu'il avait quelque chose d'important à lui communiquer. Le caporal s'éloigna pour obéir; mais il rencontra à quelques pas Narvaëz qui le renvoya avec brusquerie au corps-de-garde, et force fut bien à l'inquiet don Juan de

renfermer ses craintes. Ce ne fut que quelques jours après, qu'il entendit la clef crier dans la serrure de la porte de sa prison; les verroux furent tirés, et l'alcade Gernica vint lui-même pour conduire le prisonnier devant le siège du gouverneur.

Le vieillard, pâle et épuisé, semblait en proie aux plus violentes agitations. A la vue du prisonnier, il s'agita péniblement sur son siège.

— Si je sais punir, je sais aussi pardonner, lui dit-il. Vous êtes libre, Juan! et pour vous prouver que nous ne vous gardons point de rancune, et que vos folies de jeunesse ne vous ont pas ravi notre confiance, nous avons dessein de vous honorer aujourd'hui d'une importante mission. Cortez n'a que trop justifié la répugnance que nous éprouvions à lui donner un commandement. Lorsque nous nous fûmes convaincu que nous avions nous-même mis l'épée dans la main de notre plus terrible ennemi, nous envoyâmes un exprès à notre cousin Ferdugo avec l'ordre

de reprendre à Cortez le bâton de commandement, dès qu'il serait en vue de Trinidad.

— Comment, seigneur, vous avez osé faire cela ! s'écria don Juan ; alors, tout est perdu !

— Tout était déjà perdu, répondit Vélasquez en colère, et ce qui résulta de notre message me prouve clairement que nous avions grandement raison d'agir de la sorte. Cortez a refusé d'y obéir, et, dans sa courte traversée, il a si bien su s'emparer de l'esprit de cette folle jeunesse castillane, que notre cousin eût risqué de perdre son autorité, s'il eût essayé d'employer la violence. Il a été forcé de le laisser patiemment s'éloigner. Cependant, le rebelle n'est pas encore à l'abri de toute atteinte. Il ne peut tarder à débarquer à Havannah, où il doit prendre des soldats et des provisions. Don Gernica va partir aujourd'hui pour porter au commandant Barba l'ordre d'arrêter le général et de l'expédier à San-Iago, où nous aurons bien-

tôt jugé son affaire. Mais, Gernica, en sa qualité d'officier civil, a besoin d'un officier pour l'accompagner, d'une bonne lame pour tailler sa plume. C'est vous que nous avons choisi, don Juan, vous dont l'audace promet du courage; les liens de la parenté et de la reconnaissance qui vous attachent à nous, nous sont de sûrs garans de votre fidélité. Vous nous avez souvent battu les oreilles de vos rodomontades. Voici le moment de vous montrer tel que vous vous dépeignez. Au reste, pour que vous puissiez agir avec la dignité convenable, nous avons ordonné à notre secrétaire Duero de vous griffonner une patente de capitaine. Maintenant que Dieu vous conduise, et donnez-nous bientôt de vos nouvelles.

— C'est un triste message que vous me donnez là, señor adelantado, s'écria Juan, et le señor Narvaëz ferait mieux d'allumer lui-même les bombes qu'il a préparées.

— Quand le gouverneur l'ordonne, le subalterne doit obéir et non raisonner,

reprit Vélasquez d'un air sombre; rendez grâces à Dieu que j'aie fermé les yeux sur votre insubordination, et ne cherchez pas à m'irriter davantage.

— Au nom de tous les saints, mon oncle, s'écria don Juan en qui ces paroles réveillèrent le souvenir de ses songes, écoutez un avis dicté par la sollicitude, et n'agissez pas si précipitamment! Je vous engage ma parole de chevalier, que Cortez était encore innocent, lorsque vous essayâtes de le déposer sans motif, durant son séjour à Trinidad. Sa désobéissance aujourd'hui est difficile à justifier, et cependant tout peut encore s'arranger si vous confondez cette âme bouillante, mais généreuse, en lui accordant le pardon et le retour de votre confiance. Mais, si vous persistez à employer la force, vous romprez jusqu'aux derniers liens qui le retiennent encore.

— Sans motif! murmurait Vélasquez, pendant le discours de son neveu. Vous parlez bien, comme on peut l'attendre

d'un jeune étourdi sans expérience, señor don Juan ; les principes qui nous font agir ne reposent pas sur cette pauvre terre, ils sont écrits là-haut en lettres de feu, et les astres eux-mêmes me répondent de leur justesse.

— Et qui vous répondra, dit don Juan à demi-voix, que votre maudit Maure comprend quelque chose à l'ordre des constellations célestes, que ce n'est pas la jalousie contre Cortez qui dicte ses oracles; qui vous assure que le pas qu'on veut vous forcer à faire ne vous précipitera pas dans l'abîme où vous voulez jeter votre général? Oh ! je vous en conjure, écoutez le rêve que j'eus la nuit où vous vous livriez avec ce Maure à des pratiques damnables. Vous reprendrez certainement l'ordre terrible que vous avez donné, et qui vous préparerait un long repentir.

— Soyez assez bon, mon neveu, lui dit Velasquez d'une voix sévère, pour ne pas nous fatiguer la tête de vos rêves, et songez plutôt à remplir vos nouveaux de-

voirs dans toute leur étendue; et pour qu'une folle pitié ne vous arrête point au moment d'agir, écoutez encore un mot: Vous reviendrez avec Cortez ou jamais! car, par San-Iago-d'Espagne et ma foi de gentilhomme, si vous ne remplissez pas votre commission d'une manière satisfaisante, je ne recevrai aucune excuse, et si vous n'exécutez aveuglément et ponctuellement mes ordres, votre tête tombera à la place de celle du coupable! A ces mots il lui fit signe de s'éloigner.

Juan sortit précipitamment et se rendit vers son appartement pour faire les préparatifs d'un voyage qui ne lui était nullement agréable. Il traversait le palais en toute hâte, lorsque Isabelle parut devant lui, les yeux baignés de larmes.

— Vous allez donc nous quitter, partir pour toujours peut-être! dit-elle, avec amertume.

— Par le soleil de vos yeux, señora, s'écria don Juan, à-la-fois attristé et flatté par la douleur que laissait éclater sa belle

cousine; cette fois, ce n'est plus par ma volonté; il le faut. Les ordres sévères de votre père m'obligent à me charger d'une commission contre laquelle mon cœur se révolte, et dont je n'espère pas la moindre réussite.

— C'est l'ouvrage du fourbe Narvaëz, dit la jeune fille en gémissant; il n'a pu me pardonner le mépris que je lui témoignai lorsqu'il vous arrêta. C'est pour cela, c'est pour vous nuire à mes yeux, pour vous perdre surtout, qu'il vous a fait charger de ce rôle de sicaire qui vous coûtera ou la vie ou l'honneur. Oh! don Juan, depuis que je sens que je vous aime, je sens aussi combien je hais cet hypocrite.

— Laissez-le, señora, il trouvera aussi son juge, dit Juan en cherchant à la consoler. Ne troublons pas le dernier moment de nos adieux en songeant à ce misérable. Isabelle, les larmes que vous versez pour moi suffiraient pour me rendre le plus heureux des mortels. Les dangers que je vais courir me deviendront chers, puis-

qu'ils m'assurent une place dans votre cœur. Je pars pour tenter ce qui me semble impossible; si je n'atteins pas le but que l'inflexible volonté de votre père me prescrit; nous ne nous reverrons jamais, Isabelle! Alors, que ce baiser me serve d'adieu en ce monde et pour la vie! Enivré d'amour, Juan serra avec ardeur Isabelle contre son cœur; sa bouche brûlante pressa les lèvres de rose de sa cousine, et il disparut. Isabelle étendit vers lui ses bras arrondis par les Grâces, le nom de Juan expira avec un soupir sur ses lèvres, et, s'agenouillant avec ferveur devant l'image d'une madonne suspendue dans la chambre, elle se mit à prier: — Protège-le, sainte mère de Dieu, disait-elle; et pardonne-moi, car mon cœur est plein de lui; pardonne-moi, car c'est pour lui seul que je t'adresse mes prières!

CHAPITRE IV.

Avant d'accomplir son dessein, il les rassemble autour de lui, et leur dit à haute voix : « Vous voyez bien, loyaux compagnons, que l'entreprise que nous tentons demande de bonnes lances. Si quelqu'un de vous entend abaisser son fer, qu'il s'en retourne..... ! » Ce disant, il pique son cheval de l'éperon, et part au galop, en s'écriant » : Que ceux qui sont gentilshommes me suivent ! « Aucun ne resta.

Romance de Bernard de Carpio.

Juan et Gernica étaient arrivés à Havannah, et avaient remis au commandant Barba les ordres du gouverneur. Celui-ci les suivit en silence et d'un air d'inquié-

tude chez le général, pour lequel il ne s'agissait pas moins en cette circonstance, que de son emploi, de la liberté et de la vie.

Cortez se tenait debout, avec toute la majesté d'un souverain, au milieu de ses capitaines auxquels il distribuait ses ordres, lorsque les députés de Vélasquez se présentèrent dans la salle. Un regard dérobé qu'il lança de ses yeux d'aigle sur les nouveau-venus, suffit pour lui apprendre ce dont il était question, et la situation périlleuse dans laquelle il se trouvait; mais aucune altération ne se fit apercevoir dans ses traits. Il leur serra la main avec autant de cordialité qu'à des amis qu'il aurait conviés à venir prendre place à sa table; puis il ordonna à don Diégo d'Ordaz de tout préparer pour le départ de la flotte, donna un ordre secret à Pedro d'Alvarado, et congédia les autres officiers en leur recommandant de se conformer à ses instructions.

Cortez resté seul avec les trois commis-

saires, courut à don Juan avec cet air de bonté qui lui gagnait tous les cœurs, et l'embrassa avec vivacité : — Soyez deux fois le bienvenu, jeune héros, lui dit-il, car si mes pressentimens ne me trompent, vous ne m'avez suivi que pour venir cueillir des lauriers avec nous dans la Nouvelle-Espagne!"

Le jeune homme, interpellé avec tant de bienveillance par l'homme dont il venait consommer la ruine, demeura anéanti, et le prudent Gernica se vit forcé de prendre la parole à sa place.

— Plût à Dieu et à San-Iago, dit-il, que le but de notre voyage fût aussi pacifique! señor Hernandez; mais le devoir ne s'accorde pas toujours avec l'impulsion de notre cœur; et vous pouvez être assuré qu'il nous en coûte beaucoup de n'avoir pas de meilleur message à vous transmettre que celui dont l'adelantado vous prie de prendre connaissance.

En même temps, il présenta à Cortez la lettre ouverte de Vélasquez, d'après la-

quelle il lui était ordonné de ramener le général mort ou vif à la capitale. Cortez en commença la lecture; bientôt une rougeur excessive colora son visage sur lequel se peignit l'expression d'un profond mépris. Mais bientôt il reprit son air calme, et s'avançant de quelques pas: — Le temps presse, dit-il, et ne nous permet pas d'entrer dans de longues négociations; je dois donc vous dire brièvement et avec franchise, que je ne suis pas disposé à obéir à cette pitoyable injonction.

A ces mots Gernica recula effrayé, et Barba le regarda d'un air indécis. Mais Juan qui reconnut toute l'imminence du péril, tira vivement son épée en s'écriant: — Alors c'est de votre vie ou de la mienne qu'il s'agit: défendez-vous, général!

— Remettez votre épée, don Juan; dit froidement Cortez. Je ne me bats point avec un jeune homme que sa conduite chevaleresque, dans une affaire qui ne l'est guère, suffirait pour me faire chérir.

— Je ne puis penser, s'écria Juan avec feu, que don Cortez cherche un prétexte pour me refuser l'honneur de mesurer mon épée avec la sienne.

— Jeune homme, répondit Cortez en souriant, lorsque vous n'étiez encore qu'un enfant, j'avais déjà prouvé en plus d'une bataille rangée, que je ne crains ni la mort ni les blessures. Cela m'évitera aujourd'hui la nécessité de prouver mon courage par un pitoyable jeu de lames qui coûterait au roi le secours d'un aussi brave gentilhomme que vous l'êtes. Aussi bien, il ne convient pas à un capitaine, à la tête duquel est attaché le destin de seize cents braves Espagnols, de se jeter dans les hasards d'un combat singulier, surtout dans un moment si critique. Un jour, lorsque j'aurai conquis la Nouvelle-Espagne et que j'en aurai assuré la tranquille possession au roi notre seigneur, alors, s'il vous prend encore fantaisie de me jeter le gant, je vous donne ma foi d'Hidalgo que je le releverai.

— Vous nous forcerez donc à employer les derniers moyens! s'écria Gernica excité jusqu'au courage désespéré, par la crainte du despote Vélasquez. En même temps, il tira son épée; Barba l'imita, et tous deux s'écrièrent : — Rendez-vous, où nous vous perçons sans pitié!

— Arrêtez! leur cria don Juan d'une voix tonnante et s'élevant devant le général. C'est devant un tribunal que je dois conduire Cortez, et non devant des assassins!

Cortez ému regarda le jeune homme avec intérêt : — Vélasquez, dit-il, Vélasquez a, comme il lui arrive quelquefois, assez mal choisi les instrumens de ses desseins, et je me réjouis de voir que j'avais lieu de me fier en la noblesse de vos sentimens; mais laissez-moi me défendre moi-même, mon jeune ami.

Il le repoussa doucement et s'avança, sans toucher la garde de son épée, vers ses adversaires, qui, frappés de la majesté de sa démarche, reculèrent aussitôt interdits.

— Voyez! dit-il avec un calme imperturbable; et il ouvrit une fenêtre devant laquelle ses troupes s'étaient formées en bataille dans le plus grand silence, et d'où on pouvait les apercevoir en bon ordre, les enseignes au vent et les mèches allumées. — L'assassinat que vous méditiez, ajouta Cortez, eût été votre arrêt de mort. Mes soldats me chérissent; et s'ils avaient le moindre soupçon du danger qui me menace, dans leur rage, ils vous eussent déjà mis en pièces. J'espère donc que vous vous trouverez plus disposés à écouter ma proposition. Vous êtes tous parties dans cette cause, comme je le suis moi-même, et nous ne saurions ainsi juger avec impartialité dans cette affaire: que mon armée en décide. Suivez-moi; j'exposerai les ordres de Vélasquez à mes troupes, et vous pourrez leur parler vous-mêmes.

— Pour devenir victimes de leur fureur aveugle, sans doute? demanda amèrement Gernica.

— Je trouve naturel que vous ayez conçu ces craintes, señor Gernica, dit Cortez en le regardant avec mépris; cependant je suis convaincu que don Juan trouvera en son cœur plus de confiance en mes paroles. Si cette source est éteinte en vous, don Gernica, il vous garantira sans doute volontiers votre vie et votre liberté.

— Par mon honneur, je vous les garantis, Gernica! s'écria don Juan, et, suivant les pas de Cortez, ils descendirent tous les marches de la maison, et se rendirent sur la place où les troupes étaient assemblées. Cortez s'avança devant les lignes et leur dit d'une voix mâle et calme: — Vous savez tous, compagnons d'armes, que Vélasquez m'a nommé commandant de l'expédition pour la Nouvelle-Espagne, et que des patentes régulières m'ont été délivrées au nom de l'empereur notre maître. C'est pour obéir à ses ordres que j'ai fait voile de San-Iago. Depuis notre départ, mes envieux ayant réussi à me ca-

lomnier auprès de lui, il a révoqué ma nomination, et, comme je balançais à obéir, il m'ordonne aujourd'hui de me rendre prisonnier et de me laisser conduire à la capitale, sans doute pour y payer de ma tête ma résistance légitime.

Un murmure semblable à celui d'une mer que la tempête commence à agiter se fit entendre dans les rangs. Gernica et Barba en conçurent quelque effroi; mais Cortez fit un signe de la main, et le murmure s'apaisa.

—Comment ai-je mérité ce traitement? continua-t-il, je l'ignore.

—Comme nous l'ignorons tous, général! s'écria le bouillant Alvarado. C'est ainsi que Vélasquez récompense l'intrépidité avec laquelle vous avez sauvé, dans la traversée, depuis le port du Saint-Esprit, soixante Espagnols et votre vaisseau échoué sur un banc de sable.

—C'était le devoir du général, don Alvarado, et ce n'est pas le lieu d'en parler, répondit Cortez avec dignité. —Je ne

crois pas, continua-t-il, que l'adelantado ait le droit de commettre de tels excès de pouvoir. Il devait me faire connaître mes accusateurs, écouter ma justification, et me juger ensuite. La dignité dont je suis revêtu ne peut m'être enlevée que par un jugement légal; Vélasquez seul n'a pas le droit de me l'enlever: un même homme ne saurait remplir à-la-fois les fonctions d'accusateur, de juge et de bourreau. Je me vois donc fondé à récuser son autorité, et j'en appelle à la justice de notre empereur, que j'instruirai loyalement de cette affaire. Jusque-là, mon devoir est de garder le commandement. Je le dois à mes braves compagnons d'armes qui m'ont juré fidélité, qui ont reçu de moi la promesse de leur faire recueillir des trésors et de la gloire, qui m'ont confié leurs fortunes, et ont sacrifié tout pour me suivre; tandis que la sordide avarice du gouverneur me refusait les choses les plus nécessaires: Je le dois à l'empereur, dont nous avons déployé les couleurs à nos mâts, et

au sceptre duquel nous allons soumettre un monde. Je le dois au divin Sauveur dont nous allons annoncer la doctrine aux idolâtres. Cependant, il est au-dessous de ma dignité d'employer mon pouvoir pour contraindre à me suivre ceux de vous qui ne partageraient pas mes sentimens. Vous êtes libres, compagnons! décidez vous-mêmes de mes droits et de mon honneur. Si votre bouche me condamne, votre voix sera pour moi la voix de Dieu, et je partirai aussitôt avec ces hommes pour Saint-Iago, pour y déposer ma tête sur le billot. Ma dernière pensée sera pour vous; je prierai le ciel qu'il vous donne un autre général plus digne que moi de vous conduire où je vous aurais guidés de si grand cœur, à la fortune et à la gloire!

Cortez achevait de parler; tous les liens de la subordination furent aussitôt rompus; un affreux tumulte s'éleva dans l'armée, et l'on entendait retentir de toutes parts des malédictions contre le gouverneur dont la basse jalousie voulait anéan-

tir l'espoir de l'Espagne, et des cris en faveur de Cortez. Abandonnant les rangs, officiers et soldats se précipitèrent sur Cortez, baisant ses mains et ses habits, embrassant ses genoux, le suppliant de ne pas les abandonner, et jurant de répandre jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour sa conservation. Leur effervescence ne tarda pas à se tourner contre les députés de Vélasquez. Déjà la foule se dirigeait vers eux, déjà les hallebardes et les épées étaient levées au-dessus de leur tête, et quelques mousquets tournés contre eux étaient prêts à recevoir la mèche; à cette vue, don Barba se hâta d'élever la voix et de protester solennellement qu'il avait refusé d'exécuter les ordres de l'adelantado, dont il reconnaissait l'injustice; tandis que Cortez, se plaçant lui-même devant don Gernica, le protégeait de son corps. Il parvint, non sans peine, à apaiser les officiers, et à les persuader de retenir leurs soldats. Profitant aussitôt du premier moment de calme, il leur donna

l'ordre de se rembarquer. Les troupes gagnèrent le port avec des *vivat* répétés. Cortez fit un signe, on lui amena son cheval, et au moment de s'élancer en selle, il tendit amicalement la main à don Juan, en lui disant adieu. Mais celui-ci, touché de la grandeur d'âme du général, excité par l'enthousiasme universel, s'écria avec chaleur : — Non, Cortez, nous ne nous séparerons pas ainsi! Vous avez éprouvé de cruelles injustices de la part d'un Vélasquez, un autre Vélasquez effacera la fâcheuse idée qui s'attache à son nom; souffrez, général, que je parte avec vous pour la Nouvelle-Espagne.

— Votre résolution me charme et me touche, mon noble, mon jeune ami, répondit Cortez en jetant sur lui un regard plein d'attendrissement, mais je ne dois pas accepter ce sacrifice ! je ne dois pas souffrir qu'obéissant à un mouvement de générosité, vous rompiez les liens de la parenté et de la reconnaissance qui vous attachent à l'adelantado. Je n'ai nul droit

sur vous, et, quoi qu'il m'en coûte de vous refuser, je dois insister pour que vous retourniez auprès de don Vélasquez.

— Tout est rompu entre Vélasquez et moi, pour toujours, répondit don Juan avec calme; il m'a lui-même dégagé de tous les liens qui m'attachaient à lui. Ne me repoussez donc pas, général, laissez-moi prendre part à vos faits d'armes, ne fût-ce que comme simple lansquenet, afin que je puisse obéir à un homme digne de commander. Si vous me refusez encore, je vous jure que je monterai le premier canot que je trouverai dans la rade, et que je suivrai votre navire à travers les flots, jusqu'à ce que vous m'y receviez, ou qu'ils m'engloutissent!

— Calmez-vous, mon jeune tonneau de poudre, dit Cortez en riant, je ne vous laisserai pas noyer; et quant à être lansquenet, ce n'est pas non plus votre affaire. Je vois, à ce regard étincelant, que c'est un commandement qu'il vous faut, quoique vous parliez si bien d'obéir: heu-

reusement, la place de capitaine de la onzième compagnie est encore vacante. Nous allons vous présenter à l'équipage du San-Pedro, comme son commandant; j'aurai soin moi-même de vous procurer des chevaux et un équipement.

Cortez, sans attendre les remercîmens de don Juan, donna de l'éperon à son cheval, et descendit au galop la rue qui conduisait au port. Ses aides-de-camp le suivirent, et les officiers qui restèrent auprès de Juan, félicitèrent avec effusion leur nouveau frère d'armes. Mais celui-ci se hâta de rejoindre don Gernica, dont l'étonnement était au comble, et lui dit à l'oreille : —Portez à Isabelle mes derniers adieux, et dites-lui, de la part de Juan, que son cœur ne changera jamais!

A ces mots, il s'échappa à travers la foule qui courait aux vaisseaux. Gernica et Barba se regardèrent interdits, et le dernier engagea l'autre à se rendre avec lui à son quartier, pour y rédiger un rapport à l'a-

delantado, tâche qui ne lui semblait pas peu difficile.

— C'est comme je l'avais soupçonné! dit le premier en soupirant.

— C'est comme je l'avais prédit! dit l'autre en branlant la tête.

— Quelle sera la fureur de l'adelantado! s'écrièrent-ils ensemble; et ils s'éloignèrent tristement, maudissant le joug qu'ils portaient si lourdement, et qu'ils n'avaient pas la force de briser.

CHAPITRE V.

Qu'il vente ou qu'il pleuve, que la neige ou le grésil bondisse sur le tillac, il faut que demain nos vaisseaux déploient leurs voiles.

Sir Patrick Spence.

Ce fut le 19 février de l'année 1519, que la flotte de Cortez sortit du port de Havannah, que nous nommons le Hâvre ou la Havane. Malgré tous les sacrifices de l'amiral et de ses amis, l'équipement de l'équipage était des plus mesquins. L'armée se composait de seize cent dix-sept hommes, parmi lesquels il ne se trouvait que seize cavaliers ; et, vu la rareté des

armes à feu à cette époque, on ne comptait que treize arquebusiers. A l'exception de trente-deux arbalètriers, le reste des soldats n'était armé que d'épées et de piques. Ces troupes étaient divisées, d'après le nombre des vaisseaux, en onze compagnies. Cortez commandait le vaisseau amiral. Les noms des autres capitaines, dignes que l'histoire les conserve, étaient : Juan Vélasquez de Léon, Alfonso Portocarrero, Francisco de Mentigo, Christoval d'Olid, Juan d'Escalante, Pedro d'Alvarado, Francisco de Morla, Francisco de Sancedo, Juan d'Escobar et Chinez de Nortez. L'expérimenté d'Alaminos, qui avait déjà fait ce voyage sous Hernandez de Cordoue et Grijalva, remplissait les fonctions de premier timonier.

L'artillerie consistant en dix petites pièces de campagne et quatre fauconniers, dirigée par un officier tel que Francisco d'Orozco, qui s'était acquis un grand renom dans les guerres d'Italie, pouvait paraître redoutable.

On avait été forcé de montrer de l'économie jusque dans les armes défensives de ce temps, car le fer manquait, et les soldats portaient, au lieu de cuirasses, des cottes d'armes ou *escampiles* doublées de coton, destinées à amortir les flèches des Indiens. C'est avec ces misérables moyens que Cortez comptait exécuter ses plans gigantesques, et soumettre un empire plus vaste que toutes les possessions du roi des Espagnes!

Après une traversée orageuse, les vaisseaux de la flotte se rejoignirent devant l'île Cozumel. Ce fut dans ces eaux que l'amiral passa la revue de sa flotte, et chercha, par un discours plein d'énergie, à faire passer l'ardeur qui l'animait dans l'âme de ses soldats. Ce discours caractérise singulièrement le héros qui sut toujours maintenir la balance égale entre son audace et sa prudence.

« Quand je considère, leur dit-il, le « bonheur avec lequel nous nous sommes « rejoints dans cette île, après avoir été « dispersés par la tempête; quand je songe

« aux persécutions, aux dangers auxquels « nous avons échappé, je ne puis m'empê- « cher de reconnaître le doigt de la Pro- « vidence, qui nous annonce d'heureux « évènemens.

« Le service de notre souverain, le zèle « de la cause de Dieu, nous ont portés « à marcher à la conquête de contrées « inconnues ; ce Dieu combattra dans « sa propre cause, en combattant pour « nous.

« Je ne chercherai pas à vous dissimuler « les obstacles de tous genres que nous « aurons à vaincre. Des combats sanglans « avec des hordes innombrables d'idolâtres « nous attendent, et vous aurez besoin « de toute votre intrépidité pour n'y pas « succomber.

« Ajoutez à cela la privation des choses « les plus nécessaires à la vie, un climat « étranger avec tous ses dangers connus « et secrets, le manque de routes frayées « pour une armée, et une foule de choses « qui mettront votre persévérance, que

« l'on peut appeler la seconde valeur, à « de rudes épreuves.

« Déjà vous vous êtes accoutumés, dans « les îles que vous avez conquises, aux « combats et aux souffrances; mais l'en- « treprise que nous tentons est plus im- « portante; et si la résolution doit aug- « menter avec le péril, jamais vous n'au- « rez eu besoin d'en montrer autant qu'en « cette circonstance.

« Nous sommes peu nombreux, mais « l'union est la véritable force des armées, « car elle les augmente.

« Qu'une seule âme semble dicter nos « résolutions, un seul bras les exécuter! « qu'un seul intérêt nous conduise, celui « de Dieu et de notre prince! La valeur de chacun de nous fera la sûreté de tous.

« Je suis votre général, il est vrai, mais « je serai le premier à risquer ma vie « comme un simple soldat : suivez plutôt « mon exemple que mes ordres.

« A votre tête, je me sens le courage de « conquérir un monde; et mon cœur,

« plein d'une confiance prophétique, me « promet de brillans destins.

« Assez de paroles ! Il est temps d'agir ! « Ne prenez point mon assurance pour de « la témérité ; elle se fonde sur la valeur « de ceux qui m'entourent ; et ce que je « n'espère pas de mes propres forces, je « l'attends du courage de mes frères d'ar- « mes et de mes soldats !

Un cri général d'enthousiasme répondit à ce discours, qui flattait à la fois l'orgueil national et la vanité, le fanatisme et la soif de l'or des Espagnols, et qui mettait en mouvement tous les ressorts qui les faisaient agir. Ils se rembarquèrent animés de l'ardeur la plus vive, et prêts à braver tous les orages. Un vent favorable enfla les voiles et poussa la flotte vers la malheureuse contrée pour laquelle commençait une époque que l'histoire devait désormais inscrire sur ses pages en caractères de sang.

CHAPITRE VI.

Mes gens sont peu nombreux,
Mais leurs cœurs sont de fer: à pied et sans armures,
Plus d'un héros fameux,
Eût préféré leurs bras aux portes les plus sûres.

Ancienne ballade.

Le premier essai de débarquement des Espagnols, à l'embouchure du fleuve Tabasco, fut le terrible prologue de la grande tragédie pour laquelle le rideau venait de se lever. Cortez, qui espérait être accueilli sur cette côte d'une façon aussi hospitalière que son prédécesseur Grijalva, naviguait paisiblement en suivant le courant

du fleuve, et bien qu'il se vît entouré d'une multitude de pirogues, il défendit cependant aux siens toute démonstration hostile. Mais un cri effroyable que poussèrent spontanément les Indiens, lui prouva bientôt qu'il serait forcé de répandre le sang. En vain le doyen Hiéronymo d'Aguilar, que l'on venait de délivrer d'une captivité de huit ans chez les païens de Gozumel, essaya-t-il de traduire aux naturels, dans la langue du pays, les paroles pacifiques du général, on ne lui répondit que par une grêle de flèches et de pierres, de laquelle les Espagnols eurent beaucoup de peine à se préserver. Aussitôt Cortez donna le signal, et tous les vaisseaux lancèrent à-la-fois la mort dans les rangs des Indiens. L'effet surpassa l'attente qu'on s'en était faite. Effrayés par le bruit de ce tonnerre qu'ils entendaient pour la première fois, et par la vue du grand nombre de leurs morts, les Indiens s'élancèrent de leurs canots et cherchèrent à se sauver à la nage, lais-

sant les vaisseaux aborder sans obstacles.

A peine les Espagnols furent-ils débarqués, que les malheureux Indiens firent une nouvelle tentative pour s'opposer à l'irruption de ces hôtes inattendus dans leur patrie. Cortez, conservant tout son calme et sa présence d'esprit au milieu des hurlemens et des nuées de traits des naturels, rangea tranquillement sa troupe en bataille; puis, s'avançant à pied devant les lignes de ses soldats, et leur montrant de son épée la ville de Tabasco que l'on apercevait au-delà de l'armée ennemie: —Amis, c'est là que nous devons coucher cette nuit! leur dit-il; et il les mena au combat qui fut bientôt décidé, et dont le résultat fut d'amener Cortez et ses gens devant les murs de la ville. Là, ils eurent à soutenir une nouvelle attaque de la part des Indiens dont le courage était digne d'un meilleur sort. L'entrée de la ville et les rues étaient garnies de palissades derrière lesquelles se retranchèrent les habitans. Mais ces faibles ouvrages ne tinrent

pas long-temps contre les Espagnols, et Cortez, toujours combattant à pied et chaussé d'un seul soulier, car il avait perdu l'autre qui était resté attaché à la fange épaisse d'un marais qu'il avait fallu traverser, pénétra jusque sur la place principale. Ce fut là que se livra une lutte décisive. La victoire se décida pour les Européens, et les Indiens s'enfuirent en hurlant, dans les bois.

La bataille était finie, mais non pas la guerre; car don Juan, que Cortez avait envoyé avec quelques cavaliers pour reconnaître l'ennemi, rapporta d'effrayantes nouvelles. Une innombrable armée d'Indiens qu'il n'estimait pas moins qu'à quarante mille hommes, venait de se rassembler, et l'on se flattait, dans le pays, qu'elle exterminerait jusqu'au dernier Espagnol. Cette nouvelle ébranla même la grande âme de Cortez, car il s'agissait d'une guerre à outrance avec des forces immensément supérieures aux siennes, et avec des hommes qui combattaient pour leur patrie,

leur culte et leur liberté. Il reconnut aussitôt tout le danger de sa position; mais toujours maître de lui-même, ses traits parurent aussi calmes et assurés que s'il n'eût été question que de quelques exercices militaires. Son exemple inspira une intrépidité semblable à ses Castillans, et, au lever du jour, ils le suivirent avec ardeur, prêts à commencer avec lui cette grande œuvre de sang.

Il les rangea au pied d'une petite colline, à l'ombre de laquelle il observa les ennemis dont les bandes innombrables, sortant des bois voisins, se déployaient dans la plaine aux premiers rayons du soleil. L'aspect de cette multitude d'hommes nus, de couleur olivâtre, le visage et le corps peints de couleurs éclatantes, la tête ornée de plumes, armés d'arcs, de flèches, de frondes, de massues, de piques et de grandes épées de pierre, présentait un tableau effrayant. Leur musique répondait à leurs armes et à leur costume. Les tambours, formés de grands troncs

d'arbres creusés, résonnaient sourdement au milieu des éclats de leurs grandes cymbales composées d'énormes coquilles, et des sons criards de leurs longues trompettes. Ils s'avançaient par petites masses réunies sans ordre, vers la petite armée des Espagnols, commandée par Ordaz, qui attendait, ferme comme une muraille, l'approche de cette foule d'ennemis. Lorsque les Indiens se trouvèrent à la portée des flèches, ils jetèrent leur cri de guerre, et vidèrent leur carquois contre les Espagnols. Ceux-ci leur envoyèrent une décharge de leurs mousquets et de leurs arbalètes, et leurs canons, placés sur la colline, firent un grand ravage dans les rangs de leurs adversaires. Les braves Indiens ne se laissèrent plus intimider par ce bruit inaccoutumé; ils remplirent à la hâte les vides qui se faisaient dans leurs rangs, jetèrent en l'air des monceaux de sable pour cacher, derrière un nuage de poussière, le désordre qui régnait parmi eux, et se hâtèrent de se rapprocher des sol-

dats de Cortez. Les Espagnols se défendirent avec une valeur admirable; mais ils ne pouvaient encore long-temps résister au nombre et à la rage de leurs ennemis; déjà ils étaient entamés et le carnage avait commencé, lorsque la trompette donna le signal, et Juan et Cortez, à la tête des seize cavaliers, s'élancèrent de derrière la colline et renversèrent tout ce qui s'opposait à leur passage. Le combat fut décidé. Les pauvres Indiens qui n'avaient jamais vu un homme à cheval, prirent le coursier et le cavalier pour un seul individu, et l'effroi que leur inspira la vue de ce monstre fut telle, que leurs armes échappaient à leurs mains tremblantes, à la seule vue des centaures qui les poursuivaient. Cette circonstance permit aux Espagnols de réparer leur désordre. Le feu des canons et de la mousqueterie recommença avec une fureur nouvelle, et les Indiens, attaqués de tous côtés, prirent la fuite et gagnèrent en toute hâte les forêts qui leur servaient d'asile.

Satisfait d'avoir montré sa supériorité aux Indiens, Cortez ordonna d'épargner les fuyards, et fit quelques prisonniers pour s'assurer les moyens de traiter avec leur nation. Juan reçut l'ordre de compter les morts. Le jeune homme obéit, mais avec horreur, et éprouvant un secret repentir des actions héroïques que venait de commettre son bras. Deux Espagnols seulement avaient succombé, tandis que huits cents Indiens étaient couchés dans la poussière. Une larme brilla dans les yeux de don Juan, lorsqu'après avoir rempli cette triste commission, il jeta un dernier regard sur le champ de bataille. — Infortunés! s'écria-t-il, vous nous avez forcés à nous montrer cruels! Que Dieu nous le pardonne, lui qui nous envoie dans ces contrées pour y répandre une doctrine de paix!

— Ces paroles me sembleraient fâcheusement entachées d'hérésie, señor don Juan, dit d'un air rusé le père Juan Diaz qui s'était glissé auprès du jeune officier,

si je ne savais que le noble don Vélasquez, la fleur de la noblesse espagnole, est aussi bon chrétien qu'il est du bon vieux sang de Castille. L'orgueilleuse raison humaine aberre toujours lorsqu'elle ose juger les mystères de notre sainte religion. Dieu a toujours à pardonner quelque chose à nous autres pauvres pécheurs, mais, quant à tuer des infidèles, il n'est rien là qui puisse lui déplaire. C'est un acte qu'il faut au contraire compter au nombre des bonnes œuvres, et au moyen duquel on peut racheter l'absolution de ses péchés passés et futurs. Le but sanctifie les moyens. Jésus-Christ a dit : « Je n'apporte pas la paix, mais l'épée. » Telle est la volonté de Dieu, et si notre foi est trop faible pour la reconnaître, nos yeux du moins ont pu s'en convaincre, nos yeux qui ont vu l'apôtre San-Iago, notre saint protecteur, monté sur un cheval blanc, combattant pour ses chers Espagnols.

— Je ne l'ai pas vu, moi! s'écria don Juan avec impatience.

Le moine, le regardant de l'œil d'un tigre, lui demanda avec une fureur concentrée s'il doutait des miracles des saints; mais Bernal Diaz de Castillo, qui venait de s'approcher, interrompit sans façon le sévère inquisiteur.

— Je conviens, dit-il d'un ton de négligence, que nous devons cette victoire à Jésus-Christ. Nous avions dans cette bataille tant d'Indiens contre nous, que si chacun d'eux eût seulement jeté sur nous une poignée de terre, nous eussions infailliblement été tous enterrés vifs; et il se peut que la personne que notre révérend père prétend avoir aperçue, ait été celle de monseigneur l'apôtre San-Iago, ou de monseigneur San-Pedro. Je suis un trop misérable pécheur pour avoir été digne de l'apercevoir; tout ce que je sais, c'est que don Francisco de Morla montait un cheval blanc dans la bataille, et c'est le seul que j'aie vu. Au reste, telle a été sans doute la volonté de Dieu, bien que personne de nous n'ait connais-

sance de ce que le révérend père affirme.

Le père jeta un regard irrité sur son respectueux contradicteur ; mais il n'osa répliquer, et se retira un peu confus.

— Vous êtes un brave soldat, Diaz, s'écria don Juan mécontent; et vous vous retournez comme une outre sous les pieds d'un muletier, pour dire à ce misérable imposteur, qu'il a inventé ce mensonge que pour se donner de l'importance.

— Marie et Joseph! don Vélasquez, répondit Diaz en faisant le signe de la croix, qui oserait contredire ouvertement un homme dont le témoignage peut vous conduire sur le bûcher? Avez-vous donc oublié le saint-office? Il ne se renferme pas seulement dans notre patrie. Soyez-en certain, il saura aussi se frayer, à travers les mers, une route vers la Nouvelle-Espagne!

Frappé de la vérité de cette observation, Juan baissa les yeux vers le sol imprégné de sang, et s'écria plein de douleur : — Si la terrible inquisition, avec ses chaînes, ses

torches et ses bûchers, pénètre dans ce pays en même temps que l'évangile, c'est payer trop cher cette conquête, que de l'acheter par tant de sang. Malheur à moi si j'aide à le répandre!

CHAPITRE VII.

« Ils sont venus couverts d'armures de fer; on eût dit que les chevaux qu'ils montaient n'avaient pas de jambes.... Là se trouvaient des guerriers de tous les peuples, qui ne pouvaient s'entendre sans interprètes.

Chant de Mottenâbi.

Les Espagnols avaient enfin atteint leur but. Les épées étincelantes, le tonnerre des armes à feu, les bonds de leurs impétueux coursiers, tout avait prouvé d'une manière irrécusable aux Indiens qu'ils étaient hors d'état de défendre leur patrie contre ces étrangers blancs et barbus. Le chef de Tabasco offrit la paix en tremblant à ces meurtriers dont les mains dégouttaient encore du sang de ses sujets,

et Cortez accepta ses propositions avec générosité, mettant toutefois pour prix à sa condescendance que le pays serait soumis pour jamais à la couronne d'Espagne. Le général reçut l'hommage des principaux de Tabasco, en présence de toutes ses troupes; puis s'avançant vers un cèdre d'une vieillesse et d'une élévation prodigieuses, qui se trouvait à l'entrée de la ville, il le frappa trois fois de son épée, en déclarant solennellement qu'il prenait possession de cette terre au nom de don Carlos, son empereur et maître, et qu'il était prêt à la défendre contre tous au prix de son sang, et avec sa bonne épée. Des fanfares de trompettes lui répondirent, et une décharge générale de l'artillerie, au bruit de laquelle les Indiens saisis d'effroi se laissèrent tous tomber sur le sol, annonça que tous les contradicteurs auraient à combattre en cette circonstance, la *dernière raison des rois*.

* *Ultima ratio regum.*

— Voyez, dit à voix basse à don Juan, l'honnête Diaz qui contemplait avec lui cette scène d'un air étonné, n'est-ce pas un grand avantage que d'avoir étudié dans les universités. Comme don Cortez a bien arrangé toutes ces choses, et qu'il a bien déployé son savoir-faire! Moi, qui ne suis qu'un soldat grossier, je n'aurais jamais deviné qu'on pût faire l'acquisition d'un pays tout entier, au moyen de trois coups d'épée donnés dans un vieux tronc d'arbre.

— Ç'a été de tout temps le privilège de l'épée, mon bon Diaz Bernal, depuis que les hommes ont appris à forger une épée, lui répondit don Juan; mais, que les saints nous prennent en pitié! cette façon d'agir n'est pas la plus juste.

En ce moment, le prince de Tabasco fit signe à ses sujets de remplir le premier et le plus sacré des devoirs des vassaux, d'apporter ses présens aux pieds de leur vainqueur. Ils étaient aussi mesquins que le pays que l'on venait de conquérir. Un

petit nombre de vases d'or et quelques balles de toile grossière, tels étaient les objets que l'on offrait à l'avidité des Espagnols. La part la plus brillante de ce tribut consistait en vingt jeunes filles indiennes, que le prince donnait au général pour préparer le pain du pays, sans se douter que ce présent devait décider du sort de cette malheureuse contrée. Parmi ces jeunes Indiennes se trouvait une beauté qui était destinée à jouer un rôle important dans la conquête de la Nouvelle-Espagne. La pauvre Malzie avait connu de bonne heure l'infortune; car à la mort de son père, seigneur de Painalla, village situé dans la province mexicaine de Coatzacualco, elle était restée exposée sans défense à la haine de sa mère, qui, pour assurer tous ses biens à un fils qu'elle avait eu d'un premier mariage, la vendit à des marchands de Xicalanco, après avoir répandu le bruit de sa mort. C'est ainsi qu'elle se trouvait dans l'esclavage, et qu'un destin singulier la livrait aux armes

étrangères, pour répandre une nouvelle croyance dans sa patrie.

Cortez avait jeté à la dérobée, mais en connaisseur, un coup-d'œil sur ces pauvres créatures qui attendaient en tremblant les ordres de leurs nouveaux maîtres. Tout-à-coup, ses regards d'aigle s'arrêtèrent sur les traits séduisans d'une jeune fille que son œil plein de feu, son port noble et gracieux distinguaient autant de ses compagnes que la démarche de héros du général le distinguait lui-même de ses frères d'armes. C'était Malzie.

— Que mes officiers se partagent toutes ces jeunes filles! s'écria Cortez en la regardant d'un œil étincelant. Je choisis celle-ci. Dès que don Barthelomée l'aura baptisée, elle aura soin de ma table.

Aguilar servit d'interprète au général, pour faire connaître ses ordres à la jeune fille, et les officiers espagnols s'emparèrent en riant de leur butin. A Tabasco, comme sur le reste de la terre, des jeunes filles esclaves n'auraient pu se montrer

cruelles envers de jeunes étrangers brillans et parés par la victoire. Elles se laissèrent emmener sans résistance, et bientôt, malgré la différence des langages; elles ne tardèrent pas à s'entendre parfaitement avec leurs nouveaux maîtres.

— Eh bien! don Juan, ne voulez-vous pas faire aussi votre choix? dit gaîment Cortez au jeune homme; mais celui-ci, dont le cœur était rempli de l'image d'Isabelle, détourna la tête en signe de refus. Pendant ce temps, la jeune fille que Cortez s'était réservée s'approcha de lui avec dignité, toucha la terre de son doigt, le baisa, et le regarda d'un œil si doux, que Cortez ne put se défendre de tendre les bras vers elle. Mais, se rappelant aussitôt tout ce qu'il se devait à lui-même, il la conduisit au vénérable Olmédo, pour qu'il la rendît, par la conversion et le baptême, digne de l'affection d'un général chrétien.

Cependant les chevaux des Espagnols, qui étaient restés depuis long-temps attachés à quelque distance, commençaient à

donner des signes d'impatience, et à faire retentir d'un bruit sourd le sol qu'ils frappaient de leurs fers et qu'ils couvraient de filets d'écume. Leur crinière s'agitait avec impétuosité; ils se dressaient avec feu sur leurs pieds, et leurs piaffemens devinrent si fréquens, que les Indiens osaient à peine tourner les yeux vers eux, et que le chef de Tabasco lui-même ne put s'empêcher de demander ce qui causait la fureur de ces terribles créatures.

— Ils témoignent ainsi leur colère de ce que nous n'avons pas puni assez sévèrement votre peuple de l'audace avec laquelle il nous a résisté, répondit le farouche Alvarado.

A ces mots, le pauvre prince, jaloux d'apaiser ces puissances redoutables, fit apporter ses plus beaux tapis qu'on étendit aux pieds des chevaux, et leur fit servir les mets de sa table. Mais, s'apercevant qu'ils ne faisaient nul cas de ces attentions et qu'ils dédaignaient le repas qu'il leur faisait présenter, il imagina gagner leurs

faveurs par d'autres présens, et leur offrit tout l'or et les bijoux qui restaient dans son trésor, puis, s'approchant avec humilité, il les supplia d'accepter ces faibles marques de sa déférence, leur promettant de servir avec fidélité ses nouveaux dominateurs.

La crédulité des pauvres habitans de Tabasco ne retint pas long-temps les avides espagnols. Après une courte traversée le long des côtes de Cortzacualco, ils dépassèrent l'embouchure du Papaloapan, et débarquèrent une seconde fois sur le continent américain. Tandis qu'ils mettaient à terre leurs armes et leurs munitions, et qu'ils élevaient leurs tentes le long du rivage, on vint annoncer au général qu'un messager du puissant chef de Mexico, accompagné d'une longue suite de Mexicains armés, se dirigeait vers le camp espagnol. Cortez fit mettre ses troupes sous les armes, ordonna à ses officiers de se tenir auprès de lui en silence, et debout, au milieu d'eux, il attendit avec dignité l'ambassadeur du prince américain. Le cor-

tège s'avança en bon ordre. Il était guidé par un homme de haute stature, revêtu d'un costume bariolé de mille couleurs, nommé Tlachquaubjo; et couvert d'or et de diamans, parure exclusive de la noblesse mexicaine. Ses cheveux, liés par des bandelettes de pourpre, étaient entremêlés de nombreuses boucles de coton qui, tombant sur ses épaules, lui donnaient un peu l'aspect d'un courtisan de Louis XIV. Il portait, en signe de sa dignité, la décoration de l'empire, nommée Quauhtin, ou étoile du prince, ainsi qu'une épée de pierre tachetée, réservée aux chevaliers du Tigre. Il adressa au général, avec tout l'orgueil que comportaient ces attributs aristocratiques, un discours en langue mexicaine, qu'au grand déplaisir de Cortez, le vieux Aguilar avoua ne pas comprendre. Mais la belle Malzie, qui avait été baptisée sous le nom de Marina, vint mettre fin à ce que le père Bartholomée nommait la confusion de Babel, et traduisit le discours du député en langue maja

qui était intelligible pour don Aguilar. Celui-ci le répéta en espagnol à Cortez; et apprit enfin, après ce long circuit, que Montézuma Xokojotzin ou le seigneur irrité, souverain de Mexico, envoyait Teuthile son atempanekatl ou généralissime, et son chancelier Cuitlalpitok, au chef des blancs, pour lui demander dans quel dessein il avait débarqué sur son territoire, et lui offrir, dans le cas où ses intentions seraient loyales, les moyens de continuer son voyage.

Toutes pacifiques qu'étaient ces propositions, elles alarmèrent plus vivement Cortez que ne l'avaient fait les dispositions guerrières des peuplades qu'il avait visitées; car il en conclut que, contre toute attente, il allait avoir affaire à des nations cultivées et organisées régulièrement en monarchie, dont l'unité et la force mettraient un obstacle insurmontable à la marche d'une armée aussi misérable que la sienne. Mais, toujours maître de lui-même, il répondit en ces termes au Mexicain, par

l'organe de ses deux interprètes, Marina et Aguilar.—Je suis venu dans cet empire, dit-il, comme envoyé par don Carlos d'Autriche, roi d'Espagne et empereur d'Occident, et j'apporte d'importans messages que je ne puis communiquer à d'autres qu'à votre roi. Conduisez-moi donc sans retard vers ce prince qui me recevra sans doute avec les égards dus à la grandeur du monarque que je représente.

A peine ces paroles hardies eurent-elles été rendues intelligibles pour les envoyés, que l'inquiétude la plus vive se peignit sur leur visage. Le fonctionnaire civil surtout semblait dans un embarras extrême, et regardait d'un air indécis tantôt l'audacieux étranger, tantôt son collègue le général. Enfin il fit un signe à sa suite, et trente Mexicains déposèrent aux pieds de Cortez une foule de présens consistant en pièces de coton, en plumes éclatantes et en une multitude d'ustensiles d'or et d'argent.

— Prends, dit l'envoyé, prends ces dons que t'offrent deux esclaves de Mon-

tézuma: c'est ainsi que nous devons accueillir l'étranger qui se présente sur la terre de notre maître; mais nous devons aussi l'engager à ne pas s'y arrêter, et à continuer son voyage. Le dessein que tu as formé de rendre visite à notre roi est dangereux, crois-moi; il offre tant de périls, que je te conseille d'y renoncer.

Cortez, prenant alors une attitude sévère, assura au général que l'honneur de son souverain ne lui permettait pas d'écouter de semblables conseils, et qu'il était résolu à ne pas remonter sur son vaisseau qu'il n'eût parlé au prince du Mexique. Cette déclaration acheva de consterner le chancelier de Montézuma, il supplia Cortez de ne rien entreprendre avant qu'il n'eût reçu les ordres de sa cour, et lui promit tous les subsides dont il aurait besoin pour lui et pour ses gens. Cortez consentit à se rendre à cette proposition, et permit à des artistes du pays qui se trouvaient à la suite de l'ambassade, de tracer sur des pièces de toile de coton

blanche, le dessin des vaisseaux, des coursiers, des soldats et de l'artillerie, pour donner à la cour une idée de l'aspect extraordinaire des étrangers nouvellement arrivés dans l'empire.

En même temps, pour faire connaître aux Mexicains la puissance des Espagnols, Cortez fit sonner la trompette, et donna le signal des manœuvres. Les troupes se formèrent rapidement en ordre de bataille. Les Indiens purent admirer la force, l'adresse et l'impétuosité des soldats et des cavaliers; et lorsque le bruit du canon se fit entendre, et que quelques arbres, placés dans la direction des boulets, eurent été brisés avec fracas, l'étonnement et l'effroi furent au comble. Chacun s'enfuit à la hâte; Cuitlalpitok trembla de tous ses membres; Teuthile eut peine à cacher sa frayeur, et à se laissen persuader que tout ce qu'il voyait n'était qu'un jeu militaire; et les peintres tracèrent sur la toile d'une main mal assurée, le tableau des terribles effets des arts destructeurs de l'Europe.

CHAPITRE VIII.

Là quatre coursiers qui, pleins d'impatience,
Se cabrent sous le mors à l'aspect de la lance,
Avec tout l'or, les perles, les joyaux,
Que pourraient porter sur leurs croupes
Nos plus intrépides chevaux ;
Tous ces biens sont à vous ; mais éloignez vos troupes.

Johnie Armstrang.

Bien que la distance qui séparait la capitale du rivage de la mer fût de plus de soixante heures de marche, transmise par les messagers qui se relayaient aux différentes stations et couraient avec une rapidité extraordinaire, la réponse de Montézuma parvint à ses envoyés en moins de sept jours. Comme la joie que les Espa-

gnols avaient ressentie à la vue des premiers dons du prince, avait trahi leur avidité, Teuthile et Cuitlalpitok se firent prudemment précéder de nouveaux présens, pour leur servir en quelque sorte de *captatio benevolentiæ*, et adoucir ce que leur commission avait de désagréable. De fines étoffes de coton furent déployées à terre, et l'on y rangea dans le plus bel ordre les riches objets destinés à Cortez et à ses gens. On y plaça trente balles d'étoffes du coton le plus délié, magnifiquement brodées d'images allégoriques formées avec de l'or, de la soie et des plumes éclatantes. On y voyait les représentations d'animaux, d'arbres et de paysages composés en plumes, avec tant d'art qu'elles pouvaient rivaliser avec les peintures les mieux achevées. Des peaux de cerfs cousues d'or et d'argent, des anneaux, des pendans d'oreilles, des bracelets ornés de perles et de diamans, des lions, des tigres, des oiseaux, formés en pierres précieuses, des miroirs de métal encadrés d'or, des

casques de cette précieuse matière remplis de poudre, de grains d'or et de perles nacrées, telles que la mer les livre dans leur forme primitive, brillaient aux yeux des Espagnols étonnés; et, comme si le Mexique eût voulu offrir à ces étrangers tout ce qui pouvait augmenter leur soif de richesses, on apporta encore deux coffres immenses, qui effaçaient autant l'éclat de tous les joyaux qu'on avait montrés jusqu'alors, que la lune et le soleil, dont ils étaient l'emblème effacent celui des autres astres. L'un de ces coffres, en argent, portant l'image de l'astre des nuits, entouré de figures merveilleuses, représentant les dix-huit mois du Mexique, était le symbole de l'année mexicaine. L'autre, en or et pesant au moins dix mille ducats, chargé de cinquante-deux hiéroglyphes renfermés dans un cercle formé par un serpent mordant sa queue, portait l'image du soleil et représentait la grande période de cinquante-deux ans, qui servait à marquer les grandes époques du pays. Ces présens

inestimables n'étaient destinés qu'à Cortez et à sa troupe. Les députés en apportaient d'autres pour le souverain des blancs. Ils consistaient en un nombre prodigieux d'ouvrages d'or et d'argent, en habits de plumes, aussi précieux par la rareté de la matière que par le travail, et que les rois du Mexique avaient seuls le droit de porter. Il s'y trouvait aussi quatre pierres précieuses d'une valeur équivalente à la charge d'or qu'aurait pu porter l'homme le plus vigoureux.

Après ces aimables préliminaires, Teuthile passa au texte moins agréable de sa commission, et fit connaître la volonté de son maître, ce qu'il exécuta avec plus d'habileté qu'on n'aurait pu l'attendre d'un sauvage inculte, mêlant avec adresse la douceur des paroles mielleuses à l'âcreté des refus du roi, et ménageant, autant que faire se pouvait, l'orgueil intraitable du chef espagnol et de ses soldats. — Notre seigneur, dit-il, souhaite une grande prospérité au chef des blancs, et se réjouit de

l'arrivée d'hommes si vaillans dans son empire, ainsi que des nouvelles qu'ils lui ont apportées de leur grand monarque; mais comme il ne saurait convenir à la dignité du prince du Mexique d'accorder l'entrée de sa capitale à des troupes étrangères, ou de souffrir qu'elles demeurassent plus long-temps dans l'intérieur de son empire, le roi ne peut consentir à la conférence qu'on lui demande, à laquelle il serait d'ailleurs difficile d'assigner un lieu convenable, le chemin qui conduit à Ténochtitlan, passant par des déserts et des pays peuplés de nations ennemies. Montézuma espérait donc, ajouta-t-il, que les blancs songeraient à retourner dans leur pays dès qu'ils seraient remis des fatigues du voyage, et il donnait des ordres pour qu'on leur fournît tout ce qui pourrait leur être nécessaire durant leur traversée.

Cortez ne pouvait méconnaître la justesse des raisons du prince et la modération de ses paroles; cependant il joua le ressentiment; Marina traduisit ainsi sa

réponse : — Les guerriers de l'Orient, dit-il, n'ont pas bravé les dangers des mers pour se laisser renvoyer par le prince de Mexico comme des mendians ou des aventuriers. Les périls de la route de Mexico ne sont rien pour eux. Nous brûlons du désir d'en triompher, car nous en avons vaincu de plus grands. Votre pays est plongé dans la nuit de l'idolâtrie. Comme chrétien, je me vois obligé de ramener mes frères égarés à la religion véritable qui peut seule conduire au salut. L'empereur, mon maître, m'a envoyé dans ce pays pour délivrer le prince de Mexico et ses peuples de l'erreur qui causera leur damnation éternelle, et à laquelle la charité chrétienne lui fait un devoir de mettre fin : je ne puis donc consentir à m'éloigner, et je demande à voir le prince Montézuma, pour lui faire connaître plus amplement l'objet sacré de ma mission.

C'en était trop pour les Mexicains habitués à obéir sans murmures aux ordres

de leur maître. Cuitlalpitok regarda en frémissant l'homme qui osait insister sur une demande que venait de repousser le souverain absolu de l'empire; mais, pour Teuthile, sa colère s'exhala avec tout le feu d'un guerrier incapable de modérer ses sentimens. Il s'écria que, puisque les représentations pleines de douceur du député n'avaient pu rien obtenir de cette âme de fer, le bras de l'atempanekatl saurait exécuter les ordres du seigneur irrité! A ces mots, il s'éloigna, sans observer les formalités d'usage. Le chancelier et tous les autres Mexicains le suivirent; les habitans des villages voisins, qui pourvoyaient aux besoins des Espagnols, s'éloignèrent avec eux; et, en moins d'une heure, toute cette contrée, abandonnée par les naturels, offrit aux Européens l'aspect d'une solitude.

Cette affaire, déjà fort embarrassante en elle-même, le devint encore davantage pour les Espagnols, lorsqu'ils se virent entièrement dépourvus de vivres, et

qu'ils reconnurent que les habitans du pays étaient prêts à s'opposer à une invasion étrangère. Une partie de l'armée de Cortez sentit son courage s'affaiblir, et les anciens amis du gouverneur Vélasquez, qui ne s'étaient décidés jusqu'alors à obéir au général dont ils enviaient le rang, que dans l'espoir d'un succès brillant et d'une riche moisson de gloire et de trésors, commencèrent à murmurer hautement, et à répandre le mécontentement parmi leurs soldats. Ils blâmèrent hautement la folle audace de Cortez, qui n'avait pas craint de livrer seize cents hommes à des millions d'idolâtres, pour rendre son nom immortel, et ajoutaient qu'il fallait le contraindre à ramener l'armée à Cuba, pour y rassembler des forces plus imposantes. Diégo d'Ordaz et Juan Escudéro étaient à la tête de ces mécontens. Ils cherchèrent à entraîner don Juan Vélasquez dans leur conspiration, lui remontrant qu'il ne devait pas seconder les desseins de l'ennemi de son oncle. Mais les dangers nouveaux

qui menaçaient la tête du général et l'armée tout entière avaient réveillé toute l'ardeur chevaleresque du jeune hidalgo, et il refusa avec mépris de se joindre à ceux qui songeaient à abandonner leurs drapeaux au moment du péril. Cependant le regard pénétrant de Cortez avait déjà sondé tous les écueils de sa situation. Dès qu'il eut acquis la certitude qu'il comptait encore un grand nombre de partisans parmi ses troupes, il prit, selon sa coutume, une résolution décisive, et fit annoncer au son du tambour, dans le camp, que chacun était libre de faire connaître les griefs qu'il pouvait avoir contre le général. Tous les mécontens se précipitèrent aussitôt vers son quartier, et Ordaz, qui s'était réservé les fonctions d'orateur, lui fit connaître les sujets de plaintes de ses officiers d'une manière si calme et si hardie, qu'il était facile de voir qu'on n'attendait qu'un refus de Cortez pour prendre les armes et courir à la révolte. Cortez répondit avec douceur et simplicité,

qu'il ne voyait pas, il est vrai, les dangers qui leur inspiraient tant de frayeur, mais que cependant il était prêt à se conformer à leurs desirs et à les ramener à Cuba. Cette réponse inattendue troubla tellement l'orateur qu'il se retira hors d'état de prononcer un seul mot, et que les mécontens se dispersèrent avec inquiétude. Ils furent suivis par des messagers du général qui proclamèrent dans le camp que tous les soldats eussent à se préparer à se rembarquer le lendemain sur les vaisseaux qui devaient faire voile pour l'île de Cuba.

Les suites de cette proclamation furent telles que Cortez devait les attendre. Les Espagnols qui, depuis leur arrivée sur cette côte, ne rêvaient que d'or, de perles, de diamans, demeurèrent stupéfaits en apprenant qu'il leur fallait renoncer à toutes leurs espérances, et quitter cette terre opulente sans emporter la récompense de tant de périls et de fatigues. Cette pensée fut même insupportable à ceux dont le découragement s'était exprimé si

hautement quelques momens auparavant; un murmure général de mécontentement contre l'irrésolution du général, se répandit dans l'armée. Cortez entendait avec une secrète satisfaction les grondemens de cet orage qui devait bientôt opérer une heureuse révolution parmi ses frères d'armes. D'après ses ordres, quelques-uns de ses amis se mêlèrent parmi les mécontens, louèrent leur noble audace, déprimèrent encore plus vivement qu'on ne l'avait fait la mollesse du général, se plaignirent plus hautement qu'eux qu'on arrêtait, par une déplorable pusillanimité, les soldats sur la route de l'honneur et de la richesse, et soufflèrent si bien le feu de la discorde sur ces étincelles légères, que bientôt elle éclata en tourbillons de flammes. Lorsque enfin l'armée déclara avec violence qu'il ne fallait pas cette fois obéir aux ordres du général, les agens de Cortez insistèrent pour qu'on l'entendît du moins encore une fois, afin de prendre ses dernières résolutions. La proposition fut acceptée. Sans

attendre aucun ordre, les soldats se mirent tumultueusement en marche, et pénétrèrent dans son quartier en le demandant à grands cris. Cortez se présenta aussitôt, et demanda avec surprise les causes de ce nouveau mécontentement qui devait d'autant plus l'étonner, qu'il venait de se montrer tout disposé à se rendre aux desirs de ses compagnons d'armes. Cette demande inattendue, et que ne put entendre la plupart des révoltés, ne fit qu'augmenter leurs cris et leurs trépignemens. On voyait ces vieux soldats au visage basané et brûlé par les tropiques, agiter leurs lances avec rage, et déchirer leurs écharpes avec dépit; les uns montraient les blessures qu'ils avaient reçues en Flandre, en Italie, et dans toutes les guerres de Charles-Quint, en demandant si on les croyait capables de craindre les périls, d'autres apportaient le peu d'or qu'il avaient reçu en partage, et le foulaient aux pieds avec dédain, en disant qu'ils n'étaient pas venus aux extrémités du monde pour s'en retourner au

logis avec quelques ducats; enfin Alvarado obtint à grand'peine quelques momens de silence, pour expliquer au général la cause de l'insurrection, et parler au nom de cette multitude furieuse.

— Mon chagrin est profond, dit-il, car je me vois forcé d'accuser, au nom de l'armée, un chef jusqu'alors si brave, de mollesse et de crainte; car, autrement, à quoi pourrait-on attribuer son refus de poursuivre une entreprise commencée sous d'aussi brillans auspices, et qui a pour but la propagation de notre sainte foi, la fortune de notre pays et la nôtre. Et c'est maintenant, alors que tu as entre les mains les preuves que cette contrée renferme dans son sein des trésors inestimables, que tu veux renoncer à toutes tes espérances, à tes projets dignes d'une grande âme, pour nous ramener à Cuba, où, depuis l'affaire de la Havane, nous attendent sans doute des disgrâces, des châtimens, et peut-être la mort! Ton armée te déclare par ma bouche qu'en cette cir-

constance elle te refuse obéissance. Permis à toi de regagner Cuba. Tu peux t'embarquer seul! Pour nous, nous sommes fermement résolus à marcher d'un pas délibéré dans la route où nous sommes entrés; et puisque, abandonné par l'esprit fort qui t'inspirait tant de courage, tu renonces à guider tes anciens compagnons, souffre donc qu'ils se nomment un autre général!

Bien que ces paroles ne fussent pas fort mesurées, elles retentirent plus agréablement aux oreilles de Cortez que toutes les apologies qu'on aurait pu faire de sa conduite. La satisfaction qu'il éprouvait le rendit silencieux pendant quelques instans; enfin, il se recueillit, et s'avança vers ses soldats. — Les germes de discorde qui ont été semés entre mon armée et moi, dit-il, me font pardonner la manière dont mes subordonnés m'expriment aujourd'hui leurs sentimens. Je ne puis leur cacher tout l'étonnement que me fait éprouver tout ce que je vois et j'entends.

Ce n'est pas moi qui renoncerai jamais volontairement à mes projets qui sont aussi grands qu'ils sont sagement mûris. On m'a représenté que toute mon armée, tombée dans le découragement, demandait à grands cris à retourner dans nos îles; il m'a donc fallu me rendre à une volonté qui n'est pas la mienne, mais bien la vôtre.

Ici Cortez fut interrompu par les cris de ses guerriers, et Alvarado lui répondit en feignant d'être irrité : — On t'a trompé, général; la frayeur de quelques lâches a passé à tes yeux pour l'expression de la volonté de tous. Loin d'adhérer à la résolution qu'ils t'ont fait prendre, nous sommes prêts à verser jusqu'à la dernière goutte de notre sang pour l'exécution de ta noble entreprise, et prêts à braver avec toi tous les dangers. Nous le jurons tous!

— Nous le jurons! s'écrient les amis de Cortez en brandissant leurs épées; ce cri fut répété par toute l'armée, et

même par les mécontens qui se virent forcés de cacher la haine qu'ils éprouvaient contre le général, et de se ranger à l'avis du plus grand nombre. Cortez répondit avec noblesse à l'ardeur de ses guerriers; il promit de seconder leurs efforts, et annonça l'intention d'établir un fort dans ce lieu même, et de pénétrer avec le reste de l'armée dans l'intérieur du pays.

— Vive notre général don Hernandez Cortez, vive le vice-roi du Mexique! s'écria Alvarado; et les soldats, oubliant tous leurs périls et la famine dont ils étaient menacés, se dispersèrent en groupes, et s'entretinrent avec feu de leurs brillantes espérances.

Don Juan avait assisté à toute cette scène, sans y prendre en apparence un vif intérêt, et il était resté appuyé contre un arbre, traçant avec le fourreau de son épée un J, sur le sable de la grève. Diaz s'approcha de lui, et lui demanda en souriant ce qu'il pensait de toute cette affaire.

A l'université de Salamanque, lui répondit Juan avec amertume, quand un licencié, qui voulait prendre le grade de docteur, ne se croyait pas assez ferme dans sa science pour s'exposer aux dangers de la thèse, il arrangeait d'avance toute sa disputation avec ses adversaires, comme s'arrangent les scènes au théâtre. On en faisait *in petto* les propositions, les objections, les réfutations, et tout cela s'apprenait d'avance; et quand le grand jour était venu, les antagonistes argumentaient avec une chaleur telle que les *doctori doctissimi* accouraient en foule féliciter *ex intimo cordis* le nouveau docteur de son éloquence foudroyante.

— Marie et san Iago, qu'avons-nous à démêler avec vos vieilles thèses de Salamanque! je vous demande ce que vous pensez de l'affaire qui vient d'avoir lieu entre l'armée et le général, et dont nous avons été témoins à l'instant même.

— Eh! bien, reprit Juan en souriant, nous avons vu une dispute semblable.

Alvarado a fort bien joué le compère. Le général savait aussi parfaitement son rôle, et sa thèse a passé. Pour moi, je vous l'avoue franchement, mon cher Diaz, peu m'importent les élections de ce genre; mais ce n'est pas à un docteur nommé de la sorte, que je confierais jamais le soin de ma santé.

Il s'éloigna, et l'honnête Diaz le regardant avec étonnement, se dit en murmurant : — C'est un savant hidalgo, mais il est quelquefois dangereux de vouloir tout comprendre.

CHAPITRE IX.

York. — Ne me quittez donc pas, milords. De la résolution, et je prétends prendre possession de mes droits.

Warwick. — Ni Henri, ni son plus vil partisan, ni le plus fier de tous ceux qui tiennent pour Lancastre, n'osera plus battre de l'aile aussitôt que Warwick agitera ses sonnettes. Je veux planter ici Plantagenet; l'en déracine qui l'osera!

Westmorland. — Eh! quoi, nous souffrirons cela? Jetons-le à bas, mon cœur est bouillant de colère.

Henri. — Eh! ne savez-vous pas que le peuple est pour eux, et qu'ils ont derrière eux une bande de soldats.

HENRI VI, act. I. *Shakspeare.*

Le drame que Cortez avait cru nécessaire de jouer devant son armée obtint le succès le plus grand; seulement il n'était pas satisfait du dernier acte qui est tou-

jours, comme on le sait, à-la-fois le plus important et le plus difficile. Cortez avait, il est vrai, conservé le commandement, mais tout son pouvoir dépendait désormais de la volonté de ses subordonnés, et le même caprice qui l'avait fait proclamer chef de ces prétoriens pouvait arracher de ses mains le bâton de commandement, dès que le vent de la fortune aurait cessé d'enfler ses voiles. Ce fut pour prévenir les maux qu'il prévoyait, que Cortez rassembla ses principaux officiers en un conseil où l'on jeta les bases de la nouvelle colonie à laquelle on donna le nom de la riche ville de la Vraie-Croix, dénomination qui rappelait expressivement le double but des Espagnols en venant dans ces contrées, leur soif de l'or et leur rage de conversions. Le gouvernement de la nouvelle ville fut, à l'exemple des colonies françaises et anglaises, organisé sur le modèle de la métropole, et composé des plus zélés partisans du général; son fidèle Achates, Sandoval, fut placé à la tête du conseil en

qualité d'alcade, et ils prêtèrent tous fidélité au roi d'Espagne, sans faire aucunement mention du gouverneur de Cuba. Don Juan s'était prudemment absenté de cette assemblée.

Dès la première séance que tinrent les nouveaux membres du gouvernement de la *Véra-Cruz*, Cortez demanda humblement qu'on voulût bien l'entendre; et, s'avançant, le bâton de commandement à la main, il s'inclina respectueusement devant les conseillers. — Votre assemblée, señores, dit-il, élue par les lumières que nous a prêtées le saint esprit de Dieu, représente la personne sacrée de notre souverain. Je parais donc devant vous comme je paraîtrai devant lui-même, sans autre dessein que l'ardeur de le servir. Vous êtes réunis pour délibérer sur les moyens de faire fleurir notre colonie; permettez-moi, seigneurs, d'émettre mon opinion en votre présence. La ville riche de la Vraie-Croix, que vous êtes appelés à régir, placée dans une contrée inconnue, popu-

leuse, et qui ne s'est déjà montrée que trop ennemie, sera exposée à mille dangers, et votre premier soin doit être de consolider la force de l'armée qui doit la protéger. Mon devoir comme général est de vous dire que cette armée n'est pas telle que le demande notre sûreté, que le voudraient nos espérances. Les soldats savent que je ne leur commande à d'autres titres que ceux qui, m'ayant été donnés par Vélasquez, m'ont été retirés presque aussitôt. Ce n'est pas le lieu de discuter le plus ou moins de justice de sa conduite, mais on ne peut nier que mon autorité ne repose que sur de bien faibles bases, et mes guerriers n'ignorent pas toute l'irrégularité des pouvoirs dont je suis investi. C'est à vous, seigneurs, de réparer ce mal. Vous seuls pouvez m'accorder, au nom du roi que vous représentez, les pouvoirs qui me sont indispensables pour guider l'armée vers un but utile. Je renonce donc à tous mes droits, et je les remets entre vos mains, pour que vous fassiez libre

ment votre choix. Tous mes efforts ne tendent qu'au succès de notre entreprise. Cette main, qui a porté le bâton du commandement, prendra, sans effort, une hallebarde, si elle ne peut servir autrement notre cause; car j'ai appris à obéir avant que de commander, et les fonctions du général ne m'ont pas fait oublier les devoirs du soldat.

A ces mots, il déposa sur la table du conseil la patente qu'il avait reçue de Vélasquez, brisa son bâton de général, le remit à l'alcade Sandoval, s'inclina profondément, et regagna son quartier, d'où, par son ordre, la garde d'honneur, qui s'y trouvait toujours placée, s'éloigna aussitôt.

Cependant le conseil donnait suite à cette comédie. La démission de Cortez fut acceptée. On délibéra long-temps sur le choix d'un nouveau général, et Cortez fut enfin élu, tout d'une voix, commandant en chef des forces espagnoles dans la Nouvelle-Espagne, et gouverneur de la ville.

de la Véra-Cruz. Le bruit des trompettes et des tambours annonça le résultat de cette délibération ; et une députation des conseils se rendit auprès de Cortez, et l'amena devant le front de l'armée, rangée en ordre de bataille. Le secrétaire du gouvernement lut aux soldats le procès-verbal de la séance, et leur en annonça le résultat. Ceux-ci l'apprirent avec la joie la plus vive, et jurèrent de nouveau de verser tout leur sang pour leur vaillant général.

Cependant, au milieu de ces cris d'allégresse, on entendait çà et là quelques murmures excités par les partisans de Vélasquez, qui s'écriaient que cette nouvelle scène était trop grossière pour tromper les yeux les moins exercés ; et, lorsque les premiers momens d'effusion furent passés, Ordaz et Escudero s'avancèrent devant l'armée, et s'élevèrent hautement contre la jonglerie qui venait d'avoir lieu.

—Les nouveaux conseillers, dit Ordaz, n'ont rempli que les saints devoirs de la

reconnaissance, en nommant de nouveau pour général, celui de qui ils tiennent toute leur autorité. Ce n'est qu'une douce réciprocité de bons services, mais ce n'est autre chose, et un aveugle seul pourrait s'y tromper. Si Cortez, ajouta-t-il, n'avait plus le droit de nous commander, si les pouvoirs de Velasquez n'étaient plus suffisans pour assurer son autorité, qui a pu lui donner celui d'instituer, au nom du roi, une cour de justice et un gouvernement colonial? Je me prononce donc hautement contre la conduite de cette assemblée, et bien que je reconnaisse tout le prix des services rendus par notre ancien général, je ne puis m'empêcher de blâmer la hauteur qui l'a porté à se rendre indépendant du gouverneur de Cuba, sans le concours duquel il ne saurait exercer ici la moindre autorité.

— C'est aussi mon opinion, dit Escudero.

— Et c'est également la mienne, s'écria don Juan en se joignant à eux. Je ne sau-

rais obéir à un homme qui prend de tels moyens pour obtenir le commandement, sans perdre ma propre estime. Décidez donc, camarades! Que ceux qui aiment encore l'honneur, nous imitent et nous aident à déjouer ces indignes ruses. Amis, tirez vos épées pour défendre la bonne cause!

Un léger murmure d'assentiment se fit entendre dans quelques parties des rangs, mais ce ne fut que çà et là que l'on vit briller une épée; la majorité demeurait immobile et se prononça pour le général. Celui-ci avait déjà parlé à voix basse à Alvarado, et, sur un signe de ce dernier, les arquebusiers couchèrent en joue les trois officiers qui venaient de protester.

— Rendez vos épées! s'écria Cortez d'une voix terrible. C'est en punissant votre rébellion avec toute la rigueur des lois, que je veux vous prouver que ma nouvelle dignité m'a donné à-la-fois le droit et le pouvoir: qu'on les charge de fers et qu'on les conduise sur mon vais-

seau, bientôt vous verrez les têtes des coupables figurer au grand mât!

Les cris des soldats témoignèrent leur approbation, et ceux des mécontens qui se trouvaient encore dans les rangs, effrayés par la sévérité de ces mesures, gardèrent un prudent silence. Ordaz et Escudero, abandonnés par leurs amis, jetèrent un coup-d'œil avisé sur la bouche des mousquets et les mèches allumées des soldats qui les entouraient, et se laissèrent emmener sans résistance; mais don Juan, hors de lui, et ne pouvant réprimer la colère que lui faisait éprouver ce nouvel abus de pouvoir, se jeta l'épée nue sur Cortez.

— Juan! s'écria celui-ci de cette voix qui lui avait déjà gagné le cœur du jeune Espagnol, et sans songer à se défendre. Celui-ci, ému et troublé, laissa involontairement tomber son fer. Alvarado tournait déjà sur lui son arme, et, à son commandement, les soldats se disposaient à faire feu sur l'imprudent jeune homme,

lorsque le fidèle Diaz se jeta sur lui et le terrassa avec vigueur. Les gardes de Cortez l'entourèrent aussitôt, et l'entraînèrent vers la flotte.

— Traître ! s'écriait Juan en menaçant don Diaz qui guidait le détachement; mais celui-ci lui répondit, sans s'émouvoir : — Donnez un libre cours à votre bile, señor don Juan, et injuriez-moi tant qu'il vous plaira; mais que Dieu et la sainte Vierge me le pardonnent, je ne vous ai renversé que par amitié pour vous; il vaut mieux être prisonnier que mort, voyez-vous, et si je ne vous avais couché sur le gazon, vous auriez maintenant vingt balles de mousquet dans la tête.

CHAPITRE X.

L'homme risque parfois de perdre tout ressort,
Et de changer sa vie en un sommeil de mort.
J'aime donc à lui voir un compagnon semblable,
Qui l'excite au combat, l'éveille quand il dort,
Et peut même, au besoin, officer comme le diable.

GOETHE. — *Prologue de Faust.*

DON JUAN, enfermé dans la cahute du vaisseau amiral et chargé de fers, était en proie aux réflexions les plus déchirantes, lorsque la porte s'ouvrit. Un homme d'une haute stature, enveloppé dans un manteau, s'avança dans la chambre. La porte se referma sur lui, et le manteau tomba de ses épaules.

— Cortez ! s'écria don Juan doublement agité par la surprise et la colère.

— Ordaz et Escudero sont rèntrés dans le devoir, dit le général avec son calme ordinaire, en prènant place auprès de don Juan, comme s'il s'agissait d'une conversation amicale ; ils ont ouvertement reconnu la légitimité de mon titre, avoué leur faute, et imploré mon pardon.

— Si vous pensez, s'écria don Juan, que je suivrai ce misérable exemple, votre connaissance des hommes se trouve cette fois en défaut.

— Tout dépend, continua Cortez, sans paraître remarquer l'amertume des paroles de don Juan, tout dépend, mon jeune ami, de savoir si vous voudrez donner quelque attention à la voix de la raison, ou si vous préférerez, uniquement pour ne pas avouer vos torts, insister sur une légèreté à laquelle, je le reconnais avec plaisir, vous n'avez été entraîné que par le feu de votre jeunesse et une erreur de votre entendement. C'est là ce qui décidera de votre sort, et m'apprendra si vous m'accompagnerez sur la route de la gloire,

ou si nous nous séparerons pour jamais aujourd'hui même. Parlez-moi avec cette franchise que j'attends de vous : dans quel but vous êtes-vous révolté contre mon autorité ?

— Vous exigez la vérité d'un homme enchaîné ! s'écria don Juan avec fureur ; vous demandez la vérité à celui auquel un signe que vous feriez pourrait coûter la vie ! C'est là, je l'avoue, un procédé plus digne de l'inquisition que de don Fernand Cortez !

— Vous avez raison, dit Cortez ; et, se levant, il ouvrit la porte. Un soldat parut, détacha les fers de don Juan, lui rendit son épée et s'éloigna.

— Vous le voyez, je suis sans armes, et plutôt en votre pouvoir que vous n'êtes au mien, continua Cortez ; maintenant répondez-moi.

Juan eut besoin de quelques momens de recueillement pour se remettre de la surprise que lui causait un traitement si inattendu. Enfin, il articula avec peine ces

paroles : — La ruse peu digne de vous, à l'aide de laquelle vous vous êtes emparé du commandement, m'a révolté à juste titre.

— Pour un ancien étudiant de Salamanque, votre réponse est assez dépourvue de logique, reprit Cortez en riant. Je veux bien croire que c'est faute d'avoir compris ma conduite, que vous avez agi avec tant de violence, mais vous ne sauriez avoir agi sans but, cela est contraire à toutes les vues d'un homme raisonnable; quel était donc le vôtre? qu'espériez-vous obtenir en faisant triompher votre parti?

Le pauvre Juan demeura muet à cette demande, car il n'avait encore écouté que sa colère, qui avait fermé tout accès dans son âme à cette réflexion si juste et si naturelle.

— Songiez-vous réellement à ramener l'armée à Cuba, malgré l'avis de la majorité? ajouta Cortez, voyant qu'il gardait le silence. Vouliez-vous donner à votre oncle la possession de ce riche pays, à Vélas-

quez, qui sait aussi peu gouverner que conserver auprès de lui les hommes capables de l'aider dans cette tâche difficile; dont les ruses basses et impuissantes, l'avarice sordide, la cruauté sans but, suffiraient pour détacher de la couronne d'Espagne ce riche joyau, en moins de temps que je n'en mettrai pour le conquérir? Parlez, docte bachelier, est-ce là ce que votre sagesse voulait faire?»

— Par Dieu et la sainte Vierge, jamais je n'ai conçu une semblable idée! s'écria vivement le jeune hidalgo.

— Quel était donc votre dessein? continua l'impitoyable questionneur; demeurer dans la Nouvelle-Espagne, et remplacer le pauvre Cortez par quelqu'un des partisans de votre oncle? Il eût fallu d'abord vous entendre sur le choix de ce nouveau général, et, par la vierge de Tolède, vous auriez eu là une rude besogne! Ordaz et Escudero sont de bons officiers, mais ils seraient d'assez mauvais capitaines. Après tout, vous étiez encore le seul hom-

me véritablement propre à les conduire, si ce n'était votre extrême jeunesse. Vous avez montré, à la prise de Tabasco et dans notre dernier combat, un grand courage, et fait preuve d'un coup d'œil plein de justesse; d'ailleurs, vous êtes neveu de l'adelantado, et cela vous donne en quelque sorte le droit de commander. Sans doute, vous avez pensé à tout cela en tirant votre épée, n'est-ce pas, mon jeune camarade?

— Vous me blessez profondément, répondit don Juan avec un accent douloureux. Mon âme était pure; je défendais la cause de la justice, celle de l'honneur; en me mettant contre vous; et, si vous croyez que je songeais à agir pour moi-même, vous me méconnaissez bien cruellement.

— Non, Juan, je ne t'ai pas méconnu, s'écria Cortez en laissant paraître une émotion qui donnait un nouveau charme aux traits nobles de son visage; je ne t'ai pas méconnu, même lorsque la pointe de ton

épée se tournait contre moi. Ton cœur est pur comme un cristal, il est facile de lire tout ce qui s'y passe. Je ne t'ai adressé ces questions qui t'affligent, que pour te prouver que tu ne savais pas au juste ce que tu voulais, ainsi qu'il arrive aux jeunes têtes brûlantes comme la tienne. La rougeur qui couvre tes joues, ces yeux baissés, me prouvent que tu en es venu à me faire cet aveu. Ne dis pas un mot pour te justifier. Ce n'est pas Cortez qui songera jamais à humilier ses amis. Mais il ne faut pas que tu me méconnaisses toi-même. Écoute donc ma justification. Il faut que le Mexique devienne la conquête de notre souverain. Nous avons commencé cette entreprise, et nous ne saurions l'abandonner sans nous couvrir d'opprobre. Mais le buisson a plus d'épines que vous ne le pensez tous : nous n'avons pas affaire ici à une horde de malheureux sauvages, simples et incultes, c'est à plusieurs millions d'hommes, sujets d'un état policé; ce sont des armées innombrables, bien munies et

bien exercées; c'est un corps de prêtres pleins de fanatisme, adroits et sanguinaires, que nous avons devant nous. L'avantage que nous donnent les armes à feu, nos chevaux, notre discipline, tout cela s'effacera bientôt, lorsque l'habitude aura familiarisé nos ennemis avec ce qui leur semble aujourd'hui si terrible. Malheur alors à la petite troupe des chrétiens, s'ils n'ont à leur tête un chef qui sache conduire, à travers les écueils, leur misérable barque à un port assuré! Je sens que je suis cet homme; et je devais au roi, à notre sainte foi et à moi-même, de ne pas laisser échapper de mes mains le bâton de commandement que seul j'ai la force de soutenir.

— Et ce n'est qu'en employant un misérable subterfuge, que vous pouviez le faire? demanda Juan en secouant la tête.

— Toi seul tu peux me faire impunément une semblable question, dit sévèrement Cortez; et, seul, je puis te répondre. Lorsque le grand Christoval Colon, à

la veille d'être réduit à la famine par les Indiens de la Jamaïque, les effraya en prophétisant une prochaine éclipse; n'employa-t-il pas ce que tu nommes un misérable subterfuge? Fallait-il plutôt qu'il abandonnât les siens et lui-même à leur misérable fortune. Décides-en toi-même! fallait-il que j'abandonnasse plus longtemps l'armée aux misérables intrigues des créatures de ton oncle, qui cherchaient à y semer la discorde, dont les premiers résultats eussent été de nous livrer sans défense aux Indiens, ou ne valait-il pas mieux, en flattant leurs penchans, les amener à un acte qui fera leur salut dans l'avenir? Tu gardes le silence; je me contente de cet aveu tacite; maintenant revenons à ce qui te concerne. Après ce qui s'est passé entre nous, tu conviendras qu'il nous faut resserrer plus étroitement nos liens ou les rompre. Tu as le choix! tu es libre. Puerto-Carrero et Montigo ne tarderont pas à faire voile directement pour l'Espagne où ils vont porter au roi

des échantillons de tous les trésors que nous allons recueillir dans ces contrées; tu peux profiter de cette occasion pour retourner à Cuba ou dans notre mère-patrie. Ta part, dans ce que notre épée nous a valu jusqu'à ce jour, et les présens que te fera Cortez, et que tu ne peux refuser d'un ami, t'assureront cette indépendance qui est le but de tout noble Castillan! Va; et si quelque nuage venait troubler ton bonheur, rappelle-toi que, sous les tropiques, il est un homme dont le cœur t'est acquis, et dont le bras sera toujours prêt à te servir.

— Ah! j'ai mérité ce châtiment! s'écria don Juan le cœur brisé par tant de générosité, et se jetant, les yeux baignés de larmes, dans les bras de Cortez; je l'ai mérité, et j'expie cruellement ma faute! Pardonne-moi, grand homme, pardonne-moi, et permets-moi de te prouver mon repentir. Vous avez déchiré mon cœur, mais je vous le montrerai sans voile : Oui, Cortez, les derniers évènemens n'ont été

qu'une occasion pour exhaler les sentimens que j'éprouvais depuis la prise de Tabasco. Je me faisais un reproche à moi-même de servir d'instrument pour troubler la paix d'un peuple heureux et innocent, qui n'a commis d'autre crime que de posséder assez de richesses pour exciter la rapacité de barbares plus cultivés. Cette idée remplissait tellement mon âme, que je cherchais avec ardeur l'occasion d'apaiser les remords qui s'élevaient en moi....

—Toujours violent, toujours précipité, dit Cortez en serrant la main de don Juan; je t'aime à cause même de ces fautes qui me rappellent ma propre jeunesse et que je trouve en toi; mais je dois rendre le calme à ce cœur agité. Qui t'a dit, don Juan, que ce peuple que nous cherchons à soumettre est heureux et innocent, qu'il vit dans le bonheur et la paix? Ces Mexicains, que nous apprenons chaque jour à connaître, sont la nation la plus cruelle, la plus sanguinaire, et en même temps la

plus infortunée qui se puisse trouver dans le nouveau et dans l'ancien monde. Semblables aux brigands qui fondèrent Rome, leurs ancêtres étaient une petite horde errante d'une île de la mer de Tezcuco, qui s'agrandirent par les armes, et finirent par soumettre plus de la moitié du nouvel hémisphère. Rien n'égalait leur ardeur guerrière, si ce n'est leur horrible fanatisme. Il ne leur suffit pas de se déchirer le corps pour contenter la soif de sang humain qu'ils supposent à leurs idoles; ils ne cessent de leur immoler des milliers de victimes. Des enfans précipités dans leurs lacs, en l'honneur des dieux, enfermés dans des cavernes où ils périssent de famine, des hommes, des femmes brûlés tout vivans; ce sont là les sacrifices journaliers de ces idolâtres. Plus de vingt mille personnes périssent de la sorte chaque année dans leur capitale, et lorsque les victimes viennent à manquer, les dieux se plaignent, par la bouche des prêtres, de la faim qui les dévore; alors, les

Mexicains fondent comme des tigres sur les pays voisins, et mettent tout à feu et à sang, jusqu'à ce qu'un assez grand nombre de prisonniers de guerre ait été entraîné, aux acclamations de joie de la multitude, pour être égorgés dans les temples.

— Quel affreux tableau! s'écria don Juan. Ah! la raison se refuse à y croire.

— Plût à Dieu, reprit Cortez, que mon interprète Marina m'eût trompé; mais ces récits qui me semblaient appartenir plutôt au merveilleux qu'à la réalité, m'ont été confirmés par une ambassade du prince de Chempoalla, qui est arrivée aujourd'hui dans notre camp. Elle apporte des plaintes les plus vives contre le terrible despotisme de Montézuma, et vient implorer notre secours contre ce tyran détesté qui, non content de se faire adorer comme un dieu, traite ses sujets avec tant de cruauté, qu'ils font chaque jour des vœux pour sa ruine. C'est sous son règne que la fureur des sacrifices humains a été por-

tée à son plus haut degré, et jamais les provinces n'ont été traitées avec autant de rigueur qu'elles le sont aujourd'hui. Partout on arrache les enfans à leurs pères, les filles à leurs amans, pour les sacrifier sur les autels des démons qu'ils adorent.

— Et nous tardons encore à délivrer ces malheureux du fléau qui les accable! s'écria don Juan en portant la main à la garde de son épée. En avant, général! marchons sur Tenochtitlan; allons attaquer la hyène jusque dans sa caverne.

— Le feu qui t'anime me réjouit, dit Cortez d'un air calme, car il me prouve que tu commences à envisager notre expédition sous son véritable point de vue; mais une telle affaire demande de mûres réflexions. Qu'il nous suffise, pour le moment, d'être certains que les habitans de ce vaste empire sont aussi divisés qu'ils sont ennemis de leur maître. Le mécontentement de Chempoalla et les causes qui l'ont fait naître, ne sauraient exister dans une seule province. Tous ceux que

fatigue le joug de Montézuma ne tarderont pas à suivre nos drapeaux et à nous servir de limiers dans notre chasse contre le despote. C'est le Mexique lui-même qui nous aidera à conquérir le Mexique; c'est là le plan que je dois suivre. Ma tête est pleine de mes projets, mais j'ai besoin d'amis fidèles, dont le cœur ne soit pas seulement à moi, mais qui sachent pourquoi ils embrassent ma cause, et qui soient résolus à la servir. Puis-je compter mon jeune don Juan dans ce nombre?

— Je suis à vous à la vie et à la mort, dans le Nouveau Monde comme dans l'ancien! s'écria don Juan en lui serrant la main; dussé-je périr pour la défendre, votre cause est la mienne, et cette épée, que vous m'avez rendue, ne sera tirée que pour vous!

CHAPITRE XI.

Le jour est arrivé : l'heure fatale sonne ;
A la fête du sang la terrible Bellone
A convié l'enfer,
Et le sort incertain, dans le bronze qui tonne
Jette ses dés de fer.

Chant de guerre.

La ville de Chempoalla, dont s'approchaient les Espagnols, était située dans une contrée riante et fertile. Les maisons bien bâties, dominées par d'orgueilleux palais et par les hautes tours des temples; le vernis blanc et brillant dont tous les édifices étaient revêtus, que les Espagnols prirent, aux premiers rayons du soleil, pour de l'argent pur, tout leur rappelait l'aspect des plus belles cités de leur patrie. A leur entrée dans Chempoalla,

les rues et les places fourmillaient d'une multitude immense qui attendait les nouveau-venus, et dont l'air de curiosité leur promettait un accueil amical. Lorsque les Espagnols parvinrent au palais principal, une énorme masse de chair de couleur olivâtre, couverte d'un manteau de coton richement orné de pierreries, s'avança, non sans efforts, à leur rencontre. C'était le prince de Chempoalla, dont l'obésité et la tournure grotesque étaient si peu ordinaires, que Cortez eut autant de peine à réprimer le vif mouvement d'hilarité que sa vue fit naître parmi ses graves Espagnols, qu'à se maintenir lui-même dans les strictes limites de la bienséance. Mais le discours que ce *mammouth* mexicain tint au général espagnol, ne répondit nullement à l'aspect bizarre de sa personne. Il était aussi adroit qu'amical, et se termina par les plaintes les plus amères sur la tyrannie de Montézuma, qui réduisait tout le pays d'Anahuac au désespoir, et particulièrement le peu-

ple libre qui habitait les monts Totonakas, dont ceux de Chempoalla faisaient partie. Ce peuple avait été gouverné, de temps immémorial, par des princes particuliers. Le souvenir de ses anciens droits et le récit des vexations journalières auxquelles il se trouvait alors en but, produisirent une telle sensation sur l'orateur lui-même, qu'il ne put retenir ses larmes. Cortez, ne perdant pas de vue le plan qu'il s'était tracé, ne négligea pas cette occasion de s'élever contre les pratiques abominables qui avaient sans doute attiré sur le pays la vengeance du vrai Dieu, et s'étendit longuement sur la puissance de son souverain, qui l'avait envoyé dans le pays d'Anahuac pour y recueillir les plaintes des opprimés, et prendre leur cause en main contre leurs cruels persécuteurs; il termina son discours par une véritable tournure espagnole, en disant qu'il redoutait peu la puissance terrible du despote, car celle qui lui servirait à l'abattre lui avait été donnée par Dieu lui-même.

Le prince de Chempoalla l'écoutait avec ravissement, lorsqu'un grand tumulte s'éleva dans la foule, et attira son attention ainsi que celle du général. Ils ne furent pas long-temps incertains sur la cause de cette rumeur, et l'on vit bientôt passer cinq envoyés de l'empereur du Mexique. Ils étaient chargés de recueillir les tributs des provinces, et se faisaient porter, magnifiquement vêtus, sur de brillantes litières, dans les rues de Chempoalla. Des esclaves précédaient leur marche, des esclaves soutenaient de grands parasols de plumes au-dessus de ces fiers envoyés, et d'autres les suivaient ou portaient leur palanquin. Ils passèrent ainsi devant les Espagnols, leur lançant des regards de mépris, et regardant le pauvre prince d'un air si irrité, que Cortez eut peine à retenir ses soldats, qui brûlaient de se livrer contre eux à des actes de violence. Le chef obèse de Chempoalla, demanda en toute hâte sa litière, pour se rendre auprès des envoyés de son maître, et les calmer par

sa soumission. Il assigna d'abord aux Espagnols, pour quartier, de grands bâtimens où on leur apporta des vivres et des rafraîchissemens en abondance, et où une foule de jeunes Mexicaines se disputèrent l'honneur de dédommager ces étrangers des fatigues du voyage. Tandis que les soldats se livraient aux douceurs de la vie avec passion et sans inquiétude, comme ont coutume de le faire des guerriers peu sûrs du lendemain, leur chef écoutait attentivement les rapports que lui faisait sa fidèle Marina. Ils n'étaient pas d'une nature rassurante. Les députés de Mexico avaient fait au prince les plus grands reproches du crime énorme qu'il avait commis en accueillant les étrangers, et lui avaient ordonné, en châtiment de sa trahison, de livrer vingt jeunes filles des premières familles de la ville, pour être sacrifiées à leurs dieux sanguinaires; se conformant en cela à la maxime pratiquée par toute la terre, qui veut que les gouvernés expient les fautes de ceux qui les gouver-

nent. Cortez fut doublement irrité à la nouvelle de cet évènement, qui blessait son orgueil et son zèle religieux. Il fit appeler le prince de Chempoalla, et exigea de lui qu'il refusât d'obéir aux injonctions des envoyés, et même qu'il les fît arrêter. Le prince, accoutumé à la soumission la plus basse envers son souverain absolu, n'éprouva pas peu de frayeur en entendant parler Cortez de la sorte. Il flottait indécis entre sa routine de soumission envers Montézuma et l'ascendant nouveau qu'exerçaient sur lui ces audacieux étrangers; mais le général, qui avait résolu de rendre la rupture entre Chempoalla et Mexico inévitable, insista avec tant de hauteur sur ses prétentions, que le prince ne put résister plus long-temps. Les collecteurs de Montézuma furent arrêtés, sans participation apparente de la part des Espagnols.

Les premiers liens de l'obéissance une fois brisés, la rage des Chempoallais contre leurs oppresseurs, contenue depuis si

long-temps, rompit ses digues comme une mer furieuse. Persuadés que Montézuma ne leur pardonnerait jamais leur rébellion, ils voulurent assouvir librement leur vengeance; et le prince vint annoncer à Cortez, comme une nouvelle qu'il aurait sans doute grande joie d'apprendre, que les cinq envoyés subiraient, dans la nuit même, sous les voûtes du principal temple de Cempoalla, le sort que Montézuma réservait aux vingt jeunes filles qu'il avait exigées. Mais rien n'égala sa surprise, lorsque Cortez lui répondit d'un ton sévère, qu'une ville qui se trouvait honorée de la présence des chrétiens, ne devait pas être souillée par un sacrifice humain. L'idolâtre stupéfait, regardait avec étonnement le chrétien qui demandait avec tant de résolution que l'on épargnât ses ennemis les plus cruels; mais Cortez demeura inébranlable; et, soit pour imposer à ses nouveaux alliés, soit par quelque motif qui se liait à ses desseins, il donna ordre de transporter les prisonniers dans le

quartier espagnol, où ils furent remis à la garde de ses propres gens.

La nuit régnait depuis quelque temps sur Chempoalla, lorsque Cortez fit amener deux des malheureux Mexicains devant lui. Ils s'attendaient déjà à se voir traîner au temple, et se préparaient à mourir avec une fermeté héroïque; mais Cortez, qui avait jugé prudent de conserver autant que possible la bonne intelligence avec Montézuma, leur annonça qu'ils étaient libres, et leur recommandant d'exprimer à leur maître le mécontentement qu'il éprouvait de la conduite cruelle du chef de Chempoalla, il leur promit de renvoyer aussi leurs compagnons. Ils partirent ravis de la douceur inespérée du chef étranger, et le lendemain, les sentinelles espagnoles annoncèrent au général, en présence du prince, et avec l'air d'alarme qu'on leur avait recommandé de prendre, la fuite des deux prisonniers. Cortez montra beaucoup de colère de la négligence de ses soldats, et, pour mieux s'assurer des autres envoyés,

il les fit transporter sur ses vaisseaux, d'où il devint facile de les laisser suivre leurs frères.

Cortez, en abusant de la confiance de ses alliés, les avait séparés à jamais de leur souverain, et s'était ménagé en même temps la reconnaissance de ce dernier. Il ne tarda pas à recueillir les fruits de sa hardiesse et de sa ruse : le bruit se répandit rapidement dans toutes les montagnes des Totonakas, que les étrangers blancs étaient venus affranchir les peuples du tribut qu'ils payaient à Mexico, et l'espoir de la liberté qui venait à luire tout-à-coup parmi ces nations si durement foulées, attira à Chempoalla tous les chefs et les nobles de la province. Cortez n'était pas homme à ne pas tourner cette disposition des esprits à son avantage. A l'aide de son ami, le prince de Chempoalla, il gagna celui de Chiahuitzla, et ces deux chefs décidèrent tous les notables des Totonakas à prendre part à l'insurrection. Ils résolurent de secouer entièrement le joug

de Mexico, de s'allier dans ce but avec les Espagnols, et de reconnaître la souveraineté de l'empereur d'Europe. Cet acte fut rédigé, au grand étonnement des Indiens, avec toutes les formalités des chancelleries espagnoles, et les bons Totonakas le ratifièrent, sans chercher, plus que ne le font en d'autres pays nombre de hautes parties contractantes, à comprendre le traité auquel ils donnaient leur assentiment.

Cortez avait enfin un pied fermement appuyé sur le sol du Nouveau-Monde; il pensa alors sérieusement à édifier sa Villa Ricca de la Véra-Cruz, qui n'existait encore que dans son imagination. Il avait besoin d'une place fortifiée sur cette côte, afin de pouvoir y trouver au besoin une retraite assurée, et un point de débarquement pour les renforts qui lui arriveraient d'Espagne, comme aussi pour garder une position d'où il pût commander le pays et réduire ses nouveaux vassaux, s'il leur prenait fantaisie de briser le sceau de

l'acte d'investiture qu'ils venaient de reconnaître.

Les fondemens de la Véra-Cruz furent jetés dans une plaine fertile, entourée de forêts immenses, et située entre Chiahuitzla et la mer. Toute l'armée fut forcée de coopérer à la construction des murailles et des premiers édifices. Personne ne put se dispenser de ces travaux pénibles, et l'on voyait Cortez lui-même maniant la pioche et la pelle, donner l'exemple à ses ouvriers. Les Totonakas, peuple léger, et qui étaient loin de songer à calculer les suites de leur complaisance, se prêtèrent volontairement à servir d'ouvriers pour la construction du tombeau de leurs libertés, et bientôt la nouvelle ville entourée de fossés et de murailles, et suffisamment fortifiée contre les faibles machines de guerre des Indiens, s'éleva fièrement dans la plaine.

Cortez, parcourant sur un vigoureux coursier la place principale de Véra-Cruz, se plaisait à contempler cette cité nou-

velle, si rapidement achevée, lorsque don Juan, accourant à toute bride de Chempoalla, se dirigea vers Cortez, et lui cria sans descendre de cheval et hors d'haleine : — Aux armes, général ! il s'agit de l'honneur de la religion et de la couronne d'Espagne ! Dans la capitale même de nos nouvelles provinces, les sujets d'un roi chrétien osent se préparer à un sacrifice humain, et se disposent à gagner les faveurs de leurs dieux en immolant de jeunes enfans sur leurs autels.

— Sonne l'alarme! cria avec fureur Cortez au trompette qui l'accompagnait; et tandis que les éclats du tube retentissant répandaient l'alarme dans tout Véra-Cruz, Cortez, mettant pied à terre, dit à don Juan : — Retourne à Chempoalla! ton cheval est harassé, prends le mien, et crève-le s'il le faut, mais pars, au nom du ciel! Olid et Alvarado entoureront le temple avec leurs compagnies. Dis au prince qu'il retarde le sacrifice jusqu'à

mon arrivée, ou je détruis la ville. Juan s'élança sur le fier andalou du général, et disparut bientôt au milieu d'un nuage de poussière qu'élevaient autour de lui les pieds de son coursier.

CHAPITRE XII.

En avant, en avant, dignes enfans du Nord!
La coupe des plaisirs, pendant l'éternité,
Remise entre vos mains, sera votre partage;
Mais un bonheur si grand doit être disputé;
Attaquez, combattez, mourez avec courage.

W. Scott.

Une innombrable quantité d'Indiens s'était rassemblée autour du grand temple de Chempoallà, où l'on entendait retentir du haut de la principale galerie les chants lugubres des prêtres, accompagnés du bruit aigu de leurs flûtes criardes. Ils ne tardèrent pas à s'avancer en procession, couverts de noirs scapulaires, les mains et le visage teints de la même

couleur. On vit bientôt s'élever, des autels de forme colossale qui surmontaient l'édifice, des colonnes de la fumée du copal qu'on y brûlait et qui se dirigeaient en ligne droite vers le ciel d'un bleu azuré et sans nuages. Les prêtres, continuant leur marche, montèrent, en chantant leurs hymnes, de marche en marche et de terrasse en terrasse, jusqu'aux pieds de l'idole gigantesque, devant laquelle se trouvaient les parens des malheureux enfans qu'on allait immoler. Ils étaient plongés dans une douleur muette, et attendaient avec une pieuse résignation le moment d'un sacrifice qu'ils croyaient ordonné par les dieux. Au moment où le prince de Chempoalla, qu'on venait d'apporter dans sa litière, se disposait à monter au temple pour y remettre de sa propre main les victimes entre les mains des hiérophantes; don Juan accourant au plein galop de son andalou couvert de sueur et d'écume, vint tomber avec son cheval expirant, devant les pieds du prince, et n'eut que la force

de s'écrier ! — Suspendez ce sacrifice, ou guerre à mort avec nous!

Confondu de l'audace de cet étranger qui, seul et sans armes, venait au milieu d'un peuple immense, braver pour ainsi dire jusqu'aux dieux mêmes, le prince leva les mains vers le ciel, et les prêtres se couvrirent le visage de leurs longs voiles noirs. Aussitôt de sourds murmures s'élevèrent parmi les guerriers de Chempoalla, et quelques-uns même tirant leurs sabres de pierre, les brandirent au-dessus de la tête du jeune Espagnol. Tout-à-coup, on entendit le bruit des tambours, puis on vit s'avancer en rangs serrés et d'un pas égal les compagnies d'Olid et d'Alvarado qui s'emparèrent, dans un sombre silence, de toutes les avenues du temple, et l'on ne tarda pas à entendre le roulement sourd des roues de fer des canons traînés par les indiens Chempoallais, accompagnés d'Espagnols, la mèche allumée à la main. Le prince reconnut avec effroi que les menaces de don Juan ne tarderaient pas à

être suivies de l'effet, et il fit signe aux prêtres de suspendre le sacrifice. Tous les assistans se contemplaient en silence, et un calme effrayant régnait dans cette immense assemblée, lorsque le bruit des trompettes se fit entendre du côté de la porte qui conduisait à la Véra-Cruz; tous les regards se tournèrent de ce côté. C'était le général qui s'avançait à la tête de ses cavaliers. Il était monté sur un beau cheval, couvert d'écume, sa bonne épée frappée par les rayons ardens du soleil, et tirée cette fois pour la cause de l'humanité, semblait briller dans ses mains comme le glaive de l'archange vengeur.

— Arrêtez! s'écria-t-il, du plus loin, et donnant de l'éperon il se trouva bientôt auprès du prince qui s'appuyait en tremblant sur ses courtisans. — Vassal de l'Espagne, lui dit Cortez avec hauteur, sans quitter la selle et le visage rouge d'émotion, comment avez-vous eu l'audace de permettre dans notre capitale un sacrifice humain, sachant combien de telles

pratiques sont en horreur à notre seigneur et maître; faites délivrer sur-le-champ les malheureux que vous vous apprêtiez à faire égorger par vos prêtres, ou je vous dépose de votre dignité, et je livre Chempoalla au fer, à la flamme, pour extirper à jamais ce culte exécrable.

— J'obéis, murmura le prince, en s'inclinant devant le terrible conquérant; et à son ordre, les prêtres, barbouillés de noir, se retirèrent en frémissant. Les enfans furent ramenés dans les bras de leurs mères qui, doutant encore de ce bonheur inespéré, les regardaient avec étonnement, et s'enfuirent à la hâte craignant qu'ils ne retombassent entre les mains de leurs bourreaux.

— Votre obéissance vous assure votre pardon, continua Cortez d'un ton moins sévère; mais si vous attachez quelque prix au retour de ma bienveillance, c'est par d'autres actions qu'il la faut mériter. Souvent déjà, je vous ai démontré l'abomination de votre idolâtrie, et je vous ai sou-

vent engagé à renoncer à une superstition aussi absurde que barbare. Je ne puis permettre plus long-temps que mes paroles demeurent sans effet, et que des sujets de Sa Majesté restent soumis à l'empire du démon. Il faut que vous vous conformiez à la volonté de notre Sauveur qui nous a envoyés pour vous convertir : venez abattre ces idoles que vous nommez vos dieux; que la sainte eau du baptême lave les taches de sang dont vous êtes tous couverts; et que la sainte doctrine chrétienne que nous avons apportée de si loin, se répande parmi vous. Amen.

Ce singulier discours excita un murmure général parmi les Chempoallais; les prêtres, dans leur désespoir, couraient çà et là en s'arrachant les cheveux, déchirant leurs vêtemens, se frappant le visage et le sein de leurs couteaux, en sorte qu'ils furent bientôt couverts de sang, et qu'ils offrirent un spectacle hideux, que leurs hurlemens rendaient encore plus terrible. Le prince se tordait les mains de

désespoir, et luttait péniblement avec la crainte des dieux qui lui avait été inculquée dès son enfance, et celle que lui inspiraient ces hardis étrangers. Enfin, l'orgueil natif du diadème l'emporta dans son âme. Il s'avança hardiment devant Cortez, et lui dit d'une voix pleine de dignité : — Je fais grand cas de l'amitié de tes Espagnols, ami étranger, et j'ai prouvé, par de grands sacrifices, combien ton alliance avait de prix pour nous, mais je ne puis cette fois me rendre à tes desirs; les mains bienfaisantes de nos dieux répandent sur nous la richesse, la santé; elles nous accordent la victoire sur nos ennemis. Nous leur devons notre respect et notre reconnaissance, et n'aurions-nous même aucun châtiment à craindre de notre ingratitude envers eux, il convient à des hommes braves, tels que nous le sommes, de dire hautement ce qu'ils ont dans l'âme, sans être arrêtés par les menaces qu'on peut leur faire.

Les yeux de Cortez brillèrent de la plus vive colère : — En avant soldats! cria-t-il

à ses gens, que tardons-nous encore? Souffrirons-nous que des hommes qui se disent nos alliés, accordent à des idoles les honneurs qu'ils doivent au vrai Dieu? Il est temps de nous montrer en véritables Espagnols qui ont hérité du zèle de leurs ancêtres pour la foi. Brisons ces images, abattons les signes de l'idolâtrie, aux yeux de ces païens; et si nous succombons, nous trouverons dans le ciel la couronne glorieuse des martyrs qui nous dédommagera de tous nos maux.

— Dieu le veut! s'écrièrent les soldats, et ils s'avancèrent en bon ordre vers les marches du temple; mais les prêtres furieux se jetèrent au-devant d'eux, bien résolus à risquer leur vie pour les dieux qui les faisaient vivre comblés d'honneurs et dans une heureuse abondance. La soif du sang brillait dans les regards des Indiens, et le prince, en qui la colère, excitée par l'audace des étrangers, étouffait la crainte, donna le signal du combat. Partout les arcs étaient tendus, le terrible

maquahuitl était levé, et l'on brandissait le redoutable tlakpohtli; mais Juan se jeta sans perdre de temps sur le prince, le saisit à la gorge avec la force d'un lion, et lui plaça la pointe de son épée sur la poitrine. Cortez, dont le coursier bondissait avec fureur, se tenait élevé sur ses étriers, et faisant étinceler son épée, cria avec force qu'à la première flèche qui quitterait l'arc d'un Indien, le prince périrait, et avec lui la fortune de tout son peuple. Marina traduisit cette menace en tremblant pour le danger que couraient les Espagnols et son héros chéri, et ajouta, avec toute la finesse qui caractérise son sexe dans les deux mondes, que dès les premières hostilités, les Espagnols se joindraient aux Mexicains contre Chempoalla, au lieu de la défendre contre la tyrannie du grand cacique.

L'effet de cette menace fut aussi prompt que décisif. La haine des Chempoallais contre les Mexicains triompha du fanatisme du peuple et de l'orgueil du prince;

et celui-ci déclara qu'il ne s'opposerait pas à ce que feraient les Espagnols, pourvu qu'on ne forçât pas ses sujets à prendre part à cet acte sacrilège. Don Juan tourna les yeux vers Cortez, et, détournant sur un signe du général la pointe de sa lame de la poitrine du prince, s'élança vers les marches de l'autel. Cinquante Espagnols déterminés le suivirent et coururent vers la principale terrasse de l'édifice, animés d'un fanatisme qui ne le cédait en rien à celui des Indiens. L'épée, la hache, la pioche frappèrent sans pitié les dieux infortunés, et ces idoles fantastiques, de formes bizarres et colossales et richement ornées d'or et de joyaux, traînées au bord de la plate forme où elles s'élevaient naguère avec majesté, roulèrent le long des marches, jusqu'au pied du temple où elles se brisèrent en mille pièces sur les dalles de pierre dont il était revêtu.

Un cri de joie que poussaient les Espagnols, accompagnait la chute de chaque idole, tandis que les Totonakas, en-

larmes, se couvraient le visage pour se dérober la vue de cette abominable profanation, et priaient les dieux de ne pas punir la nation de la fureur de ces étrangers qu'ils n'étaient pas maîtres d'arrêter, sans s'exposer à devenir victimes de leur alliance avec les Mexicains. Les prêtres vomissaient des imprécations et appelaient le feu du ciel sur les dévastateurs du temple. Mais le ciel n'avait pas de foudre pour eux; le soleil continuait à briller de tout son éclat, l'azur céleste à se montrer pur, et les destructeurs des idoles achevèrent leur ouvrage sans être le moindrement troublés. Le mépris pour des divinités qui ne savaient pas elles-mêmes se défendre, et le respect pour ces étrangers plus puissans que leurs dieux, se répandirent rapidement parmi les Indiens qui, passant d'un extrême à l'autre, avec la mobilité d'esprit qui les caractérise, ne se firent pas scrupule de porter eux-mêmes la main sur ce qui leur avait paru sacré jusqu'alors. On les vit jeter dans

un grand feu qu'on venait d'allumer par ordre de Cortez, ces torses si respectés pour lesquels, quelques momens auparavant, ils eussent sacrifié leur vie comme ils leur sacrifiaient celle de leurs enfans. Le sang humain qui rougissait toutes les murailles du temple, et que les prêtres regardaient comme le plus bel ornement du lieu saint, fut lavé par des flots d'eau bénite, l'autel du Christ s'éleva à la place du trône de l'idole principale, et la douce image de la Vierge Marie fut placée sur la colonne d'où les horribles dieux du Mexique semblaient, le matin de ce jour même, demander des repas de chair humaine. Le vieux Torrès, soldat invalide attaché à Cortez, fut nommé sacristain de la nouvelle église, chargé de veiller à sa conservation, et quatre prêtres chempoallais, promptement convertis, et qui venaient d'échanger leurs longs habits de deuil pour de blancs surplis, servirent avec huit jeunes filles que le prince avait accordées aux Espagnols, à la cérémonie de

l'inauguration qui fut présidée par le vénérable Olmédo. Après avoir vu répandre les bénédictions de l'église sur toute la foule, don Juan, plein d'enthousiasme, ne put s'empêcher de saisir la main du digne prédicateur et de s'écrier: — Eh! bien, j'en suis; les mêmes sentimens nous animent. C'est d'aujourd'hui seulement que vous comprenez ce que nous sommes venus faire dans la Nouvelle-Espagne. Je suis fier d'avoir vu tout un peuple converti en une heure au christianisme, et contraint de remplacer l'idolâtrie par la vraie foi!

— Ma jeune épée, dit amicalement Olmédo en posant la main sur l'épaule de don Juan avec un sourire qui exprimait une douce ironie, vous croyez donc vraiment avoir rendu un grand service au roi en détruisant toutes ces idoles? Il est heureux pour vous de penser ainsi; cette idée vous conduira à de grandes choses. Je ne chercherai pas à vous l'ôter, et plût à Dieu que tous nos Espagnols partageas-

sent vos pieux sentimens! Mais cependant vous me semblez digne d'entendre l'accent de la vérité; songez donc à ces paroles que je ne cessais de répéter du haut de la chaire de San-Iago : Ce n'est que le corps que vous soumettrez par le fer et par le feu; c'est en donnant l'exemple de la vertu que vous soumettrez l'âme; ainsi seulement vous répandrez une foi durable!

CHAPITRE XIII.

Vos bras vont protéger ces hordes étrangères
Que l'Occident a vomies sur nos bords!
En vain, nous accueillons ces farouches corsaires,
Des fers paieront nos trésors.

SCHILLER. — *La Fiancée de Messine.*

La résignation avec laquelle les Totonakas se soumirent au culte qui leur était imposé, permit à Cortez de songer à pénétrer plus avant dans le pays, et de se préparer au trajet de Ténochtitlan. Un nouveau complot l'arrêta toutefois dans ses entreprises gigantesques. Juan Escudero, que n'avait pas rebuté le peu de succès de sa conspiration, et qui redoutait plus que jamais les dangers et les fa-

tigues d'une nouvelle expédition, se concerta avec Diégo Cermeno, Piloto et Gonzalès de Honorie, et Piloto et Alfonso Pilare, dans le dessein de s'emparer d'un des vaisseaux de la flotte, d'en égorger le timonier et de faire voile pour Cuba où ils devaient instruire Vélasquez de tout ce qui se passait dans la Nouvelle-Espagne. L'indigne collègue du vénérable missionnaire Olmédo, le fanatique Fray Juan Diaz trempait aussi dans ce complot. Mais dans la nuit où il devait s'exécuter, et lorsque les conjurés se mettaient déjà en route pour gagner la flottille, l'un d'eux, Bernardino de Cria, se sentit tellement tourmenté par ses remords, qu'il se sépara secrètement de ses compagnons et courut tout avouer au général. Cortez prit des mesures aussi promptes que sûres. Les révoltés furent arrêtés sur le vaisseau au moment où ils venaient d'y monter, et le général résolut de donner cette fois un exemple de rigueur salutaire. La sainteté du caractère ecclésiastique sauva le moine de la puni-

tion qu'il méritait; mais la vengeance de Cortez ne fut que plus terrible à l'égard des laïques ses complices. Les deux chefs du complot furent décapités, deux autres furent publiquement passés par les verges, et il fit couper le pied au pilote du navire destiné à la fuite des conjurés : supplice terrible qui devait empêcher que le temps n'effaçât le souvenir du crime.

Cependant Cortez ne pouvait échapper à la triste conviction que des germes de révolte se trouvaient encore dans sa petite armée. La hardiesse de ces mutins lui donnait de terribles inquiétudes; il la considérait comme un retour des émotions qu'il croyait avoir dissipées, et comme l'étincelle d'un feu mal éteint. Il se voyait pressé d'avancer dans le Mexique avec son armée, et il ne pouvait le faire avec des troupes pleines de défiance, et animées de l'esprit de rébellion. Enfin, après avoir long-temps médité sur sa position, il prit une résolution digne de son courage et de la vigueur de son âme; celle de détruire sa

flotte, et d'obliger ainsi ses soldats à vaincre ou à périr avec lui. C'était en les mettant ainsi entre leur ruine et leur triomphe, qu'il comptait en obtenir une obéissance absolue à ses volontés. Il ne lui restait qu'à convaincre son armée de la nécessité de cette mesure et de la lui faire exécuter, comme de sa propre impulsion. Il lui fallut de nouveau avoir recours à la ruse. Un pilote, gagné par les confidens de Cortez, perça nuitamment deux des navires qui se trouvaient dans le port, et vint lui rapporter que les vaisseaux, endommagés par les eaux de ces parages, s'entr'ouvraient de toutes parts, et ne tarderaient pas à couler à fond. Le général ordonna aussitôt de les débarrasser promptement de tous leurs agrès, et de mettre à terre les voiles, les mâts, les cordages, les canons et tout ce qu'on pourrait en détacher; puis il les fit échouer sur la côte, en ne réservant que les esquifs pour la pêche. En même temps les soldats furent assemblés, et Cortez, dans un discours plein de cha-

leur, anima tellement leur courage, qu'ils coururent eux-mêmes détruire ces carcasses devenues inutiles, et qu'ils se félicitèrent de n'avoir plus d'espoir qu'en leurs épées. Un seul vaisseau fut conservé; il était destiné à porter en Espagne le capitaine Alfonso Hernandez de Portocarrero, et Francisco de Montijo. Le but de leur mission était de prévenir les plaintes de Vélasquez, de les réfuter, et d'engager l'empereur à accorder au général le titre que l'armée et le conseil lui avaient accordé. Une lettre de Cortez, pleine de franchise, un rapport de l'audience de Véra-Cruz, et une autre pièce signée des onze capitaines, renfermaient tous les documens relatifs à l'expédition, à l'armée et au pays, et on résolut d'appuyer les demandes que l'on adressait à la cour par tout l'or et les pierreries que l'on pourrait rassembler. On demanda donc aux officiers et aux soldats d'abandonner leur part des présens de Montézuma et du butin fait sur les autres caciques, demande

exorbitante, mais qui, faite par Cortez, ne fut suivie d'aucun refus. Chacun donna de bon cœur tout ce qu'il avait acquis au prix de son sang, pour obtenir la permission de le répandre de nouveau, et de risquer sa vie dans des dangers sans cesse renaissans : circonstance inouïe dans les annales de l'avide Espagne, et qui montre l'influence prodigieuse que Cortez exerçait sur ses guerriers.

Le vaisseau mit à la voile, et Cortez donna ses derniers ordres pour marcher sur Ténochtitlan. Son armée se composait encore de cinq cents hommes de pied, de quinze cavaliers et de six pièces de campagne. La réserve, composée d'environ cinquante invalides, demeura sous le commandement de Juan d'Escalante, pour servir de garnison à la Véra-Cruz. Les fidèles Totonakas offrirent toutes leurs troupes à Cortez pour auxiliaires, et le cacique de Chempoalla mit à sa disposition deux cents tamènes pour porter ses bagages. Le général choisit seulement

quatre cents hommes, parmi lesquels se trouvaient cinquante nobles Indiens, et quoiqu'il les traitât comme des alliés, il les conduisait en effet comme des ôtages qui lui répondaient de la sûreté de l'église qu'il laissait à Chempoalla, des Espagnols qui restaient à Véra-Cruz, et d'un jeune page favori qu'il avait placé auprès du cacique, afin qu'il apprît la langue mexicaine, et qu'il pût lui servir de truchement par la suite. C'est avec cette misérable suite que Cortez entra dans un pays inconnu, peuplé de nations ennemies, et gouverné par un prince si puissant, que les valets d'un seul de ses palais auraient pu écraser par leur nombre l'armée entière des conquérans.

CHAPITRE XIV.

Que vois-je ! l'Espérance,
Un glaive dans ses mains.
En riant, elle balance
Devant nos yeux, pauvres humains !
Son fer dont le tranchant
Est chargé de couronnes :
C'est ainsi que l'enfant
Prend la fleur, ignorant
Que l'épine l'environne.

SHAKSPEARE. *Henri V.*

L'armée espagnole quitta Chempoalla, le 16 août 1519. D'abord, elle traversa des contrées dont les habitans alliés aux Totonakas, la reçurent comme des libérateurs; c'est ainsi qu'ils arrivèrent aux frontières de l'état libre de Tlascala. Cette petite république de cinquante lieues de circuit en-

viron, presque entièrement formée de montagnes qui se détachent de la chaîne principale des Cordillères, avait su défendre jusqu'alors sa liberté contre le puissant empereur de Mexico et contre les ambitions intestines. Ses frontières étaient gardées dans les endroits les plus faibles ou les moins montueux, par une muraille semblable à celle de la Chine, défendue par les Ottomis, nation guerrière, qui s'était soustraite au joug de Mexico et mis à la solde des Tlascalans; mais le véritable rempart de cette seconde Sparte était la vaillance sans égale de ces hardis montagnards, leur ardeur brûlante pour la liberté et leur pauvreté excessive.

Cortez desirait vivement compter une nation si redoutable au nombre de ses alliés, et il résolut de lui envoyer une ambassade composée de ses principaux Chempoallais, espérant que leur éloquence déciderait des hommes qui avaient su maintenir leur indépendance, à courber leur tête sous un joug étranger. Couverts

de longs manteaux blancs, à leur bras gauche une vaste coquille servant de bouclier, et dans la droite, une flèche la pointe tournée vers la terre en signe de paix, les députés entrèrent dans Tlascala, ville capitale de l'état dont ils allaient solliciter l'alliance.

Ils furent reçus par le conseil de la république, ayant à sa tête, les quatre principaux membres de cette aristocratie, Xicotencatl, vieillard aveugle, le général Mexicatzin et les sénateurs Xolotzin et Citlalpocatzin. Les députés s'avancèrent avec respect, plièrent un genou, et attendirent dans cette position la permission de prononcer leur discours.

—Noble république et sages seigneurs, dit enfin le chef de la députation, le seigneur de Chempoalla et les races des Totonakas des montagnes, vous souhaitent une récolte abondante, et à vos ennemis, la mort. Il est venu de l'Orient dans leur pays des êtres extraordinaires qui sont plutôt des dieux que des hommes; ils ont

passé la mer sur de grands palais, et ils portent dans leurs mains, la foudre et le tonnerre. Ils se disent envoyés par un dieu plus grand que le nôtre, qui est ennemi de la tyrannie et des sacrifices d'hommes. Leur cacique est sujet d'un puissant prince qui veut délivrer le pays des violences de Montézuma; déjà il a délivré les Totonakas de la servitude, maintenant, il marche contre Ténochtitlan, et ne vous demande qu'un libre passage. Il dit que ses armes sont des armes de justice, qu'il est de sa nature ami de la paix, doux contre ceux qui ne l'offensent point et ne le forcent pas à faire usage de sa puissance.

Après avoir parlé de la sorte; les députés se prosternèrent, et attendirent en silence la réponse du conseil. Elle fut courte, car Mexicatzin, voyant la défiance se peindre sur les traits du vieil aveugle, répondit aux ambassadeurs que les chefs tlascalans allaient délibérer sur leur demande. Il les invita en faisant un signe de

la main à se retirer, et le conseil se mit à débattre la proposition de l'envoyé de Cortez.

Mexicatzin penchait en faveur des étrangers qui étaient alliés aux plus implacables ennemis de Montézuma, et il conseilla de les recevoir amicalement. Mais le vieux Xicotencatl se leva contre cet avis, et parla avec chaleur et patriotisme, du danger d'accorder l'hospitalité à ces inconnus. Il s'écria que les Espagnols étaient des génies malfaisans vomis par la mer sur ces rivages, ce que semblait prouver leur ardeur effrénée pour l'or et les plaisirs, et qu'il fallait les chasser par les armes avant qu'ils ne vinssent établir une tyrannie nouvelle sur le débris de celle qu'ils voulaient renverser. Les opinions se trouvaient partagées. Le rusé Témilotecatl essaya de les réunir, en proposant d'offrir, avec politesse, aux Espagnols de traverser la république et de donner en même temps ordre aux troupes des Otomis de les attaquer à l'improviste. — Si nous triomphons, ajouta ce diplomate digne de figu-

rer dans une chancellerie d'Espagne, si nous triomphons, nous acquerrons une gloire immortelle et une puissance sans bornes; si nous succombons, au contraire, nous rejetterons la faute sur les Ottomis et nous les accuserons d'avoir agi sans nos ordres. Ce plan reçut l'approbation générale, et Xicotencatl reçut avec joie l'ordre de l'exécuter.

Cortez, après avoir attendu en vain, durant huit jours, le retour de ses envoyés, prit le chemin de Tlascala. Outre ses Totonakas qui l'accompagnaient, il avait avec lui les garnisons mexicaines des villes de Xokotla et de Itztakmaxtitlan, qui, par une ancienne haine nationale contre les Tlascalans, s'étaient jointes au général qui s'apprêtait à les réduire. Comme si tout semblait favoriser les desseins de l'audacieux aventurier, l'actif Xicotencatl avait négligé de garnir la grande muraille, dont l'attaque eût coûté sans doute beaucoup de sang. Ce ne fut qu'après avoir passé cette barrière que les

Espagnols trouvèrent une armée de quatre mille hommes qui fut mise en déroute après une courte résistance. Cinquante guerriers ottomis restèrent étendus sur la poussière, ce que les Espagnols regardèrent comme un bien faible dédommagement des deux chevaux qui furent tués dans cet engagement. Ils continuèrent de s'avancer et virent bientôt une ambassade de Tlascalans qui venait à leur rencontre. Les envoyés annoncèrent à Cortez qu'il était le bien-venu, lui offrirent le passage par les terres de la république, se plaignant vivement de la violation des lois de l'hospitalité commise par les Ottomis, et lui demandèrent de fixer le prix des dédommagemens auxquels il avait droit, particulièrement pour la perte de ses deux chevaux. Cortez sembla ajouter foi à la sincérité des envoyés, leur promit paix et amitié, et continua de s'avancer à la tête de son armée. A peine eut-il marché quelque distance, que deux des députés chempoallais, accoururent baignés de larmes, le

suppliant de les protéger. Ils lui annoncèrent que les cruels Tlascalans, les avaient saisis, sans égard pour les lois des nations, et qu'ils n'avaient échappé à la mort que par une prompte fuite.

S'il eût resté encore quelque doute à Cortez sur les dispositions hostiles des Tlascalans, une nuée de flèches et de pierres qui fut dirigée contre les Espagnols, n'eût pas tardé à dissiper son erreur. Il voulait encore épargner le sang, mais ce fut inutilement qu'il fit sommer les Tlascalans de déposer les armes, il se vit forcé de donner le signal de l'attaque. Les Indiens se retirèrent à dessein jusqu'à Tévatzinko, pays marécageux où les Espagnols ne pouvaient faire usage de leurs chevaux. C'est là que les attendait une armée de quarante mille hommes. Ces troupes étaient composées de diverses nations distinguées par les couleurs de leurs plumes. L'air frappé d'une infinité de cris effroyables, parut un moment obscurci par la quantité de dards et

de pierres lancés sur les Espagnols ; mais, remarquant que leurs traits faisaient peu d'effet, les Indiens vinrent bientôt attaquer leurs ennemis avec des massues et des épées de pierre. Cortez, à la tête de ses cavaliers dont les chevaux manœuvraient difficilement sur le sol humide, accourait sans cesse aux lieux où le péril était le plus imminent, rompant à coups de lance et dissipant les nuées d'Indiens qui se précipitaient sur ses soldats. L'artillerie produisit son effet ordinaire, et Cortez ne laissant pas aux Tlascalans le temps de se rallier, mit ses cavaliers au galop, en invoquant à haute voix saint Pierre. La furie des chevaux les jeta dans le plus grand désordre et ils ne songèrent plus qu'à fuir, laissant le champ de bataille couvert de morts de leur nation.

Cortez mit tout le pays environnant à feu et à sang, mais il fit bien traiter les prisonniers et renvoya les principaux d'entre eux, avec de nouvelles propositions de paix, au général ennemi. Mais

le Tlascalan n'était pas homme à se laisser épouvanter si facilement. Couvert de sang et de blessures, il fit chasser les envoyés de son camp, en leur ordonnant de rapporter aux Espagnols que le lendemain il reparaîtrait à la tête d'une armée innombrable, et qu'il avait résolu de les sacrifier jusqu'au dernier sur l'autel de ses dieux. En même temps, pour montrer qu'il ne voulait pas les réduire par la famine, mais les combattre face à face, il leur envoya trois poules d'Inde et deux cents corbeilles pleines de kamaki, afin, disait-il, qu'ils prissent des forces pour le combat et qu'ils s'engraissassent pour sembler plus appétissans quand on les dépècerait sur la table des sacrifices. Ce message extraordinaire fit frémir les plus vaillans d'entre les Espagnols. Tout en se montrant résolus à combattre vigoureusement, ils se préparèrent sérieusement à la mort, et durant la nuit qui précéda la bataille, Olmédo et Juan Diaz ne furent occupés qu'à entendre la confession de tous les soldats de

l'armée, et à leur distribuer des pénitences autant que faire se pouvait dans un moment semblable. Le soleil se leva enfin sur cette journée, et Cortez jeta, du haut de la terrasse d'un temple, ses regards sur la campagne ; elle était comme inondée d'Indiens, autant que la vue pouvait s'étendre, et même au-delà des bornes de l'horizon. Leur armée s'avançait en dix divisions, composée de plus de dix mille hommes chacune, et on voyait s'élever au milieu du corps principal, un étendard de la hauteur d'un mât, surmonté d'un aigle d'or aux ailes déployées, emblème particulier à la république de Tlascala. Xicotencatl donna le signal de l'attaque du haut de sa litière où le retenaient ses blessures, et deux milles Indiens se jetèrent aussitôt avec furie sur les palissades du camp espagnol et s'efforcèrent de les escalader. L'armée les suivit de près, et le nombre ne tarda pas à l'emporter. Une partie des palissades était abattue, et il se formait çà et-là des engagemens partiels

liers qui ne pouvaient qu'être défavorables aux Espagnols, lorsque la discorde qui régnait entre les Indiens, et qui les avait déjà si bien servis, vint empêcher leur ruine. Le fils du Chichimeka Tuetli, grand-officier qui avait un commandement dans l'armée tlascalane, remplaçait son père dans la bataille. Il avait reçu jadis une offense grave du fier Xicotencatl qu'il avait vainement provoqué à un combat singulier; il profita de cette circonstance pour se venger en retirant ses troupes et en déterminant les peuples de Tlenexolotzin à suivre son exemple. Les Espagnols profitèrent aussitôt de cette retraite, et après un combat, dans lequel ils se battirent avec désespoir, ils se virent de nouveau maîtres du terrein, mais après avoir perdu un des leurs et en avoir vu soixante mis hors de combat. La perte des Tlascalans fut immense, mais on ne peut l'évaluer; car, par un point d'honneur commun à presque toutes les nations barbares, ils emportèrent durant le combat, leurs morts

loin du champ de bataille avec une activité infatigable.

Le général indien accablé de sa défaite consulta les prêtres pour leur demander conseil. Ceux-ci lui répondirent qu'ils avaient pénétré le mystère de la supériorité des Espagnols, que ces étrangers étaient fils du soleil, produits par l'activité de son influence sur la terre de l'Orient, et que cet astre leur communiquait une ardeur surhumaine, mais lorsque le soleil déclinait vers le couchant, ils devenaient alors faibles et flétris comme les herbes des prairies à l'approche du soir; qu'il fallait les attaquer durant la nuit et les exterminer avant que le retour du soleil les rendît invincibles. Les Tlascalans résolurent donc d'attaquer nuitamment et d'incendier le camp espagnol. Cinquante nobles chargés de présens et de protestations amicales, y furent envoyés pour en observer les parties faibles et faciles à attaquer. Mais les Chempoallais connaissaient trop bien leurs anciens voisins pour se

laisser prendre à cette ruse, et les agens des Tlascalans n'étaient pas assez cultivés pour cacher sous un air amical leurs projets sinistres. Tench l'un des principaux nobles de Chempoalla, fit part de ses soupçons à Cortez, et celui-ci, ayant fait arrêter secrètement un des cinquante envoyés, le força par les menaces du supplice de lui avouer l'objet véritable de leur mission. Cortez, jugeant qu'il était nécessaire d'imposer par un acte de sévérité à cette nation fourbe et indomptée, fit couper les mains à ces malheureux, et les renvoya à Xicotencatl, en le chargeant de dire aux Tlascalans qu'ils pouvaient venir de jour ou de nuit, qu'ils apprendraient à toute heure quels hommes étaient les Espagnols. A peine les malheureux espions furent-ils sortis du camp en gémissant, que Cortez fit lever les tentes pour aller attaquer cette nuit même ceux qui devaient en profiter pour vaincre son armée. La cavalerie, dont les chevaux portaient des sonnettes au poi-

trail, fut placée à l'avant-garde, et l'on s'avança au reste sans le moindre bruit, à travers les ténèbres, vers le quartier des ennemis.

Xicotencatl était encore au milieu des pauvres députés qui lui montraient leurs moignons sanglans, en proférant des imprécations contre lui, lorsque le bruit des clochettes des chevaux espagnols se fit entendre, et que les soldats, placés aux avant-postes, accourant en désordre, annoncèrent l'approche de l'ennemi. Le courage faiblit tout-à-coup dans l'âme de ces guerriers qui avaient tous donné des preuves de vaillance; une terreur panique s'empara des Tlascalans qui craignaient le sort de leurs infortunés ambassadeurs. Malgré les menaces et les promesses du général, ils se servirent avec tant d'agilité de leurs pieds pour sauver leurs mains de l'épée des ennemis; que le belliqueux Xicotencatl se trouva seul en quelques momens, et qu'il se vit forcé de regagner Tlascala sans aucune escorte. Il ne le fit

toutefois qu'après avoir immolé aux dieux de sa propre main quelques-uns de ces prêtres qui s'étaient servis de leur nom pour prononcer de faux oracles. Son camp abondamment approvisionné tomba dans les mains des vainqueurs, qui se répandirent sans obstacles dans le pays et le traitèrent avec une rigueur extrême : seulement, ils s'abstinrent de brûler les villages environnans, afin de s'assurer des vivres dont ils avaient besoin pour subsister durant le trajet de Tlascala.

CHAPITRE XV.

Enée et ses Troyens, ont touché le rivage;
Pour les voir, on se presse, on accourt sur la plage.

VIRG. *Æneid.*, liv. V.

La première ambassade, qui apportait de sincères propositions de paix, arriva enfin de Tlascala dans le camp. Les députés avaient été choisis parmi les chefs de la nation; ils s'approchèrent, vêtus de longs habits de plumes blanches, symbole de repentir, s'arrêtant silencieusement de distance en distance, et touchant la terre de leurs mains. Ils étaient suivis d'esclaves qui brûlaient l'encens précieux

du copal et portaient des plumes, du pain et des fruits.

Cortez les reçut avec une dignité tranquille, et attendit patiemment qu'ils prissent la parole : — Êtes-vous des divinités ennemies et cruelles, lui dit l'un d'eux, voici cinq esclaves, buvez leur sang, mangez leur chair! Êtes-vous des dieux bienfaisans, acceptez gracieusement cet encens et ces plumes. Si vous êtes des hommes, voici du pain et des fruits pour vous nourrir.

Cortez leur reprocha avec amertume le mépris qu'ils avaient témoigné pour ses propositions de paix, et les renvoya en promettant de tout oublier s'ils réparaient, par leur soumission, les maux qu'ils avaient causés. A peine cette députation se fut-elle éloignée, qu'on en vit arriver plusieurs autres. La ville libre de Huexotzinco, autrefois soumise à Mexico, le jeune prince Ixtlilxochitl, chef du pays d'Acolhuacan, et sept autres princes, faisaient solliciter la protection des Espa-

gnols contre l'empereur leur tyran; ils leur envoyaient en même temps de riches présens, et les avertissaient surtout de se défier des traîtres Tlascalans et d'éviter toute alliance avec eux.

A peine Cortez avait-il congédié tous ces envoyés et répondu à leurs demandes, qu'une nouvelle ambassade, venue de Tlascala, demanda à être présentée devant lui. Xicotencatl lui-même était parmi ces députés. Ses membres robustes, son regard pénétrant, ses traits prononcés, annonçaient la force et le courage. Il était vêtu d'un long habit blanc, relevé d'une façon guerrière, et orné de longues plumes blanches et de pierreries. Sans attendre que Cortez lui donnât la permission de parler, il s'assit familièrement auprès de lui avec l'aisance d'un homme habitué à ne reconnaître que des égaux, et lui parla ainsi d'une voix mâle et en montrant une noble hardiesse : — Je suis seul cause de toutes les hostilités qui ont eu lieu entre nous. Je vous regardais comme

les alliés de Montézuma dont je ne puis prononcer le nom sans horreur. Mieux instruit, je me livre volontairement aux mains du vainqueur, et j'espère, par ma soumission, acheter le pardon de mon pays. Il est prêt à accepter la paix aux conditions qu'il vous plaira de dicter. Je vous supplie donc de l'accorder, une fois, deux fois et trois fois, au nom du conseil, de la noblesse et du peuple. Venez en amis à Tlascala, vous y trouverez des logemens pour toute votre armée. Nous menons dans nos montagnes une vie pauvre et laborieuse, et nous étions jaloux de notre liberté. Mais une sanglante expérience nous a fait connaître votre valeur; nous ne voulons plus tenter la guerre avec vous, et nous vous supplions d'épargner nos femmes et nos enfans!

Ce noble discours produisit une vive impression sur l'âme de Cortez. Il déclara qu'il était satisfait, et montra toute son estime au jeune héros qui se sacrifiait si généreusement pour son pays. Il lui pro-

mit en même temps de se rendre sous peu de jours à Tlascala, et d'y venir, non en vainqueur, mais en ami.

L'armée ne tarda pas en effet à se mettre en marche, accompagnée des députés tlascalans qui avaient prêté hommage au roi d'Espagne, de Xicotencatl et de son vieux père aveugle, qui avait voulu s'assurer par le toucher à défaut de la vue, de la forme du corps et du visage de l'homme extraordinaire qui avait vaincu ses compatriotes. De nouveaux députés envoyés par Montézuma, et ceux de plusieurs grandes cités, s'étaient joints à ce cortège qui ne tarda pas à arriver à la capitale de la république. Il y fut reçu par la noblesse, le conseil et une grande partie de la population qui remplissait les rues et faisait entendre des acclamations de joie. Les maisons étaient couvertes de fleurs et de verdure; des jeunes filles brûlaient des parfums sur la route que devaient suivre les Espagnols, et les prêtres chantaient

des cantiques en leur honneur comme s'ils étaient dieux.

Tel fut l'accueil que les Espagnols reçurent dans la ville de Tlascala, où ils vécurent quelque temps dans les réjouissances et les plaisirs, et qui surpassait par sa grandeur, sa population et la magnificence de ses édifices, la fière Grenade, telle qu'elle était lorsque leurs ancêtres l'arrachèrent aux Maures. Cortez eut à peine assuré son influence parmi ce peuple, qu'il montra son ancienne ardeur contre le culte des idoles et qu'il se mit à demander avec instance l'établissement du culte des chrétiens. Il eut à ce sujet de longues conférences avec le vieux Maxikotzin; mais quelque partisan des Espagnols que fût ce dernier, il ne put se résoudre à abandonner les idées religieuses de ses pères, aussi promptement que le voulait l'impétueux réformateur.

—Nous avons volontiers reconnu votre seigneur pour le nôtre, dit l'idolâtre; nous honorerons aussi le dieu que vous

nous apportez, car c'est la sainte coutume du peuple d'Anahuac de respecter les dieux des nations dont on reconnaît la puissance. Mais loin de nous l'idée d'abandonner nos divinités ; un seul dieu ne suffirait pas pour tous nos besoins. Nous reconnaissons comme vous un être supérieur, le grand Teotl, qui est le principe de toutes choses; mais il ne saurait s'occuper de tous les détails d'ici-bas, qu'il a confiés à des divinités subalternes. Tezkatlipoka, le dieu toujours jeune et toujours beau, récompense les bons et punit les méchans. C'est au blanc Quetzalkoatl que nous devons nos usages religieux, notre calendrier et l'art de fondre le métal. Notre dieu Catmaxtl nous donne la victoire sur nos ennemis. Notre déesse Matlalkurjie répand la pluie sur nos champs, et nous protège contre les inondations du fleuve Zahuaxan. Il n'est pas un de nos dieux à qui nous ne devions quelque bienfait, et si nous cessions de les en remercier et de les reconnaître, leur colère tomberait

bientôt sur nos têtes. Nous deviendrions victimes des fléaux de la nature, le jouet de nos ennemis; nous péririons misérablement; à l'heure de notre mort, le terrible Tlakatekololotl viendrait nous enlever sur ses ailes noires, pour nous transporter au point central de la terre d'où le seigneur de la nuit, Miktlantonktli, ne laisse sortir aucune âme, et nous perdrions à jamais l'espoir de revenir sur la terre sous la forme d'un oiseau joyeux ou d'un noble animal des forêts.

Cortez, fort embarrassé de répondre à l'érudition théologique du vieux mexicain, fit appeler le père Bartholomé qui se mit à controverser avec toute l'éloquence que lui suggérait son zèle évangélique; mais l'Indien ferma l'oreille à tous les argumens du digne missionnaire, et pria instamment Cortez de ne pas permettre que l'on élevât de semblables discussions hors du quartier des Espagnols, car, disait-il, si ses dieux venaient à entendre parler de la sorte, ils ne manqueraient pas de faire

sentir à la contrée tout le poids de leur colère. La patience de Cortez ne put tenir contre cette demande. Il ordonnait déjà à don Juan de faire battre la générale *ad majorem Dei gloriam*, et il s'apprêtait à renouveler la scène de Chempoalla dans les murs de Tlascala où elle aurait eu peut-être des suites plus sérieuses, lorsque Barthélomé se jeta à ses genoux et le détermina par sa douce éloquence, à ne pas s'abandonner à la violence de son zèle. Le général écouta cette fois les conseils d'une piété éclairée, et consentit à se contenter de la promesse que lui fit Maxikatzin de renoncer aux autodafés indiens, et de délivrer tous les esclaves que l'on engraissait dans des cages pour le prochain sacrifice.

CHAPITRE XVI.

Ces foudroyantes paroles firent l'effet de la foudre sur les coupables : le large glaive qui pendait au côté du chevalier, la lourde hache d'armes qu'il tenait prête à frapper, leur indiquait quel terrible juge allait prononcer sur eux.

HOUWALD. — *Le Fou de cour.*

Les Espagnols reçurent à Cholula le même accueil que dans Tlascala ; seulement il ne fut permis qu'aux Totonakas de pénétrer avec eux dans la ville : les Tlascalans, regardés comme ennemis de cette république, furent obligés de camper devant les portes. On assigna d'abord pour quartier à Cortez et aux siens de grands bâtimens abondamment pourvus de toutes

les nécessités de la vie; mais bientôt les provisions furent apportées en plus petit nombre jusqu'à ce qu'enfin on ne fournit plus aux Espagnols que l'eau et le bois. Cortez donna ordre à ses fidèles Chempoallais de parcourir la ville, et d'observer les dispositions des habitans, et ceux-ci ne tardèrent pas à lui rapporter que l'on élevait secrètement de nouvelles palissades, et que l'on creusait dans les rues durant la nuit, des fosses profondes, que l'on recouvrait légèrement de branches et de terre. On transportait aussi sur les toits d'énormes pierres et d'autres projectiles, et deux Tlascalans, qui s'étaient introduits furtivement dans la ville, virent sacrifier, dans le grand temple de Guetzalkoatl, cinq enfans et cinq jeunes filles, ce qui annonçait qu'on se préparait à faire la guerre. Il manquait encore à Cortez la certitude que ces préparatifs hostiles étaient dirigés contre son armée; mais il ne tarda pas à l'acquérir; car une femme noble de Cholula, qui s'était prise d'une vive amitié

pour la belle Marina, ne put se résoudre à la laisser envelopper dans la ruine des Espagnols, et lui confia tous les détails du plan qui ne tendait pas moins qu'à exterminer jusqu'au dernier soldat de Cortez. Le jour de cette boucherie était déjà fixé, et l'époque approchait. Au premier signal, cinquante mille Mexicains, qui se cachaient dans les forêts environnantes, devaient pénétrer dans la ville, et attaquer les Espagnols dans leur quartier, tandis que ceux qui chercheraient à fuir seraient accablés par une grêle de pierres qu'on devait lancer du haut des édifices.

Le visage de Cortez prit une expression terrible, lorsque Marina lui rapporta cette effrayante nouvelle. Ses yeux étincelèrent de fureur, et il fit aussitôt convoquer ses principaux officiers. Les plus craintifs proposèrent de revenir promptement à Tlascala; mais Cortez, avec son intrépidité ordinaire, rejeta ce conseil avec mépris. Ses braves capitaines se rangèrent à son avis. On se distribua aussitôt les postes que chacun

devait remplir, et les Tlascalans reçurent l'ordre secret de pénétrer dans la ville, et d'y mettre tout à feu et à sang, au premier coup de canon qu'ils entendraient.

Le matin du jour désigné par le conseil, les Espagnols et les Chempoallais se formèrent en ordre de bataille sur la grande place où se trouvait leur quartier. Les chefs de Cholula furent mandés sous prétexte de conférer avec eux sur le prochain départ, et Cortez, monté sur son fougueux coursier, l'épée haute, leur reprocha, l'injure à la bouche, leurs noirs complots. Les accusés, couverts de honte et tremblans d'effroi, trouvèrent à peine le courage d'élever la voix pour rejeter le crime qu'ils ne pouvaient nier, sur les envoyés mexicains, qui étaient venus, disaient-ils, leur ordonner, au nom de leur maître, d'anéantir tous les blancs. Cortez, se tournant alors vers les envoyés de Montézuma, prit le ciel à témoin qu'il vengerait une si affreuse trahison ; qu'en vain voulait-on rejeter sur un grand prince

une si basse et si misérable conduite, qu'il respecterait leur caractère d'ambassadeurs, mais que, pour ces traîtres, ils mourraient à l'instant même, et leur ville serait détruite.

Il donna le signal : le canon tonna et ses soldats firent un feu de mousqueterie sur le peuple qui s'était rassemblé sur la place. En même temps, les Espagnols et les Chempoallais s'ébranlèrent et se précipitèrent dans toutes les rues, où ils firent un affreux carnage. Au même signal, les Tlascalans se jetèrent dans la ville comme des lions altérés de sang, à-la-fois jaloux d'assouvir leur ancienne haine contre la république de Cholula, et d'acquérir l'estime de leurs braves alliés. Des monceaux de cadavres marquaient la route des Tlascalans. Les Cholulans, privés de leurs chefs, n'opposaient qu'une molle résistance. Quelques-uns renversèrent, avec toute la rage du fanatisme, les murailles du temple de Quetzalkoatl ; car une ancienne tradition rapportait qu'il en résul-

terait une inondation universelle; mais, se voyant trompés dans leur attente, ils cherchèrent leur salut dans la fuite. Les Mexicains, qui étaient entrés dans la ville pour secourir leurs alliés, ne pouvant non plus résister au choc des Espagnols et de leurs auxiliaires, se réfugièrent, avec une foule d'habitans qui avaient échappé au carnage, sur les tours du temple principal qui, étant fortifié, servait en quelque sorte de citadelle. Cortez s'approcha en bon ordre, et fit publier qu'il ferait quartier à tous ceux qui viendraient se rendre; mais un seul Indien se rendit et vint recevoir le pardon offert par le général, tant était ferme la résolution de ce peuple, lorsqu'il s'agissait d'exécuter ce qu'il regardait comme justice. Les autres ne répondirent que par une grêle de flèches et de pierres. La fureur de Cortez ne connut plus de bornes. Il fit mettre le feu aux tours du temple, et, en peu de momens, tous les Indiens qui ne perdirent pas la vie en tombant avec les décombres

de l'édifice, trouvèrent leur tombeau dans les flammes qui le dévoraient.

Cette terrible exécution dura deux jours. La ville n'offrait que des ruines noircies par le feu et rougies par le sang, des cadavres mutilés et à demi brûlés; partout on entendait les cris furieux des vainqueurs, les gémissemens des victimes que l'on égorgeait, les plaintes des mourans, les imprécations que vomissaient ces idolâtres contre leurs dieux qui les abandonnaient à cette heure fatale. Déjà plus de six mille Indiens avaient été immolés de la sorte, lorsque don Juan, ne pouvant supporter plus long-temps cet horrible spectacle, se présenta devant son général, et le supplia de mettre un terme à cette vengeance, et de se montrer digne du nom de chrétien, en accordant la grâce à ceux de ses ennemis qui avaient échappé au massacre. Cortez jeta un coup-d'œil irrité sur le hardi don Juan; mais les traits pleins de franchise du jeune homme, dont le visage était

couvert du sang qui coulait d'une blessure qu'il avait reçue au front, le rappelèrent à des sentimens plus modérés. Il remit dans le fourreau la lame sanglante de son épée, serra avec émotion la main de Juan, et fit signe aux trompettes de rappeler au camp ses soldats, déjà ivres de meurtre et de carnage.

Quelques jours après le sac de Cholula, l'armée espagnole se mit en marche pour Ténochtitlan.

CHAPITRE XVII.

Le roi Balthasar fit un grand festin à mille des plus grands de sa cour, et chacun buvait selon son âge.

Ils buvaient du vin, et ils louaient leurs dieux d'or et d'argent, d'airain et de fer, de bois et de pierre, lorsqu'on vit paraître une main qui écrivit sur la muraille....

Alors le visage du roi se changea; ses reins se relâchèrent, et, dans son tremblement, ses genoux se choquaient l'un l'autre.

Le roi fit un grand cri, et demanda les Mages, les Chaldéens, et le roi dit aux sages de Babylone: Quiconque lira cette écriture, sera revêtu de la pourpre, aura un collier d'or au cou, et sera la troisième personne de mon royaume.

Le prophète Daniel.

Dans la salle des festins de son palais de marbre à vingt portes, la tête couverte de sa couronne d'or nommée copilli, re-

vêtu d'une longue dalmatique blanche et bleue, le tyran de Mexico, entouré de ses grands, était assis sur de somptueux coussins. Sur les dalles de marbre de la salle, dans de magnifiques vases d'or et d'argent, étaient les produits naturels des nombreuses provinces de ce vaste empire, qu'au moindre signe de Montézuma, une multitude immense de nobles enfans s'empressaient d'apporter à ses pieds. Les louanges du prince et de ses exploits de guerre, chantés par ses bardes, retentissaient sous les voûtes, au bruit des huethuetl ou tambours mexicains, et de l'harmonieux instrument nommé téponatzli. Six beautés, choisies parmi les nombreuses femmes du cacique et six de ses ministres, se tenaient debout à ses côtés dans un respectueux silence qu'ils ne rompaient que par ordre de leur maître, car il n'était permis qu'à quelques joyeux bouffons qui, semblables à ceux des princes européens du moyen âge, jouissaient du privilège de dire quelquefois la vérité au

despote sous le voile de la plaisanterie, de prendre la parole en présence du souverain. La porte était gardée par plusieurs hommes armés de longs couteaux, et au-dehors, six nobles vassaux attendaient dans une humble posture en conversant à voix basse, les ordres qu'il plaisait au roi de leur donner. Mais au milieu de tous ces esclaves tremblans à sa vue, le prince qui ne manquait pas toutefois de vaillance, tremblait lui-même en songeant au danger dont il était menacé par une poignée d'aventuriers que, ni les menaces, ni les présens, ni les prières, ne pouvaient détourner du dessein de pénétrer jusqu'à lui dans sa capitale. Montézuma était plongé dans ces réflexions, lorsqu'on vint lui annoncer que le Ezhuakatl, qui avait commandé l'armée d'expédition de Cholula, venait de se présenter aux portes du palais. Le roi fit un signe, et l'homme de guerre parut, les pieds nus selon les règles du cérémonial usité en pareil cas, et, une longue jacque de grosse laine grise,

jetée sur son brillant manteau ou tlachquauhjo, car le respect dû au roi ne permettait pas de se présenter devant lui vêtu d'une façon somptueuse.

—Seigneur! haut seigneur! grand seigneur! s'écria le nouveau-venu en frappant, à chacune de ses exclamations, son front contre le pavé royal, ton armée est détruite; Cholula est soumis aux blancs. Le grand dieu de l'air est chassé de son temple, un blanc crucifié l'a remplacé, et les étrangers, soutenus par les Totonakas révoltés, nos ennemis héréditaires, les Tlascalans, et renforcés par le reste des Cholulans, s'avancent vers ta capitale!

Le prince fit un mouvement causé par la surprise, l'effroi et la colère; ses dents se choquèrent avec violence, et ses yeux s'animèrent d'un éclat soudain. Un signe qu'il fit éloigna le messager de malheur; par un autre signe, il ordonna aux bardes de cesser leurs chants, et à la multitude de ses officiers de quitter la salle. Puis il appela son premier ministre qui reçut hum-

blement, à voix basse, un ordre qu'il courut exécuter. Demeuré seul, le roi s'abandonna enfin sans contrainte à ses justes inquiétudes, et, se renversant douloureusement sur le dossier de son siége d'or, il demeura absorbé par les plus tristes réflexions ; et, les yeux demi-fermés, son imagination frappée évoqua les images du passé et les fantômes sinistres que lui montrait l'avenir. Tout-à-coup les portes s'ouvrirent, et le chancelier de la ville de Tlatelolco, voisine de Mexico, franchissant toutes les règles du cérémonial, accourut annoncer en tremblant à Montézuma, l'arrivée de sa sœur, la princesse Papanzin.

— Ton esprit est-il égaré, misérable! s'écria le cacique en se levant précipitamment de son siége. Papanzin a été rendue hier à la terre, elle dort dans le tombeau de nos ancêtres.

— Elle s'est levée de sa tombe, elle a quitté son linceul! balbutia le fidèle serviteur en se jetant la face contre terre.

Faites-moi couper les lèvres, si elles ont prononcé un mensonge.

A peine achevait-il de parler, que la vieille et vénérable Papanzin se présenta elle-même pour confirmer la vérité de ses paroles.

— Quoi! ma sœur! s'écria Montézuma hors de lui-même et pouvant à peine en croire ses yeux; ma sœur que j'ai tant pleurée, sur qui s'est refermée la terre!

— Je suis Papanzin, ta sœur, que tu ensevelis hier, dit l'apparition d'une voix sourde. Je vis encore, et je n'ai surmonté la faiblesse de mon corps que pour te raconter moi-même les circonstances de cet évènement. Lorsque je perdis avec la vie toute sensation humaine, et que l'on m'eût déposée dans la tombe, je me trouvai tout-à-coup dans une plaine immense, sans limites, au milieu de laquelle roulaient à grand bruit les vagues noires d'un rapide torrent. L'aspect de ces flots terribles m'épouvantait, et cependant une force irrésistible me portait à m'y préci-

piter pour gagner l'autre rive, lorsqu'un jeune homme, d'une beauté ravissante, m'apparut; ses longs habits éclataient de blancheur, des ailes d'or s'étendaient au-dessus de ses épaules, et sur son front brillait le signe de la croix. Il me prit par la main et me dit avec une douceur majestueuse :—Il est encore temps de traverser le fleuve, car Dieu t'aime, bien que tu le méconnaisses. A ces mots, il me conduisit près du fleuve, sur les rives duquel gisaient des monceaux d'ossemens blanchis, de crânes et de débris humains; des ombres légères voltigeaient au-dessus de ces ossemens ; des cris plaintifs s'élevaient, et portés à mon oreille par le vent, m'inspiraient la douleur et l'épouvante:— Ce sont les âmes de tes aïeux qui expient ici, sur les cadavres de ces infortunés qu'ils ont sacrifiés à leurs dieux, leur barbarie fanatique, me dit le messager céleste. Je jetai en tremblant les yeux autour de moi, et je vis paraître sur le fleuve des hommes dont la couleur et les

vêtemens différaient entièrement des nôtres : ils étaient montés sur d'immenses maisons flottantes, et les eaux semblaient les porter avec orgueil. L'un d'eux portait une bannière sur laquelle on voyait une croix. Le jeune homme prit encore la parole et me dit :—C'est la volonté de Dieu que tu sois témoin des grands changemens qui vont arriver dans cet empire. Les hommes qui arrivent sur ces vaisseaux se rendront maîtres du pays par leurs armes. C'est par eux que se répandra la connaissance du vrai Dieu du ciel et de la terre, et tu les aideras à faire connaître aux tiens la lumière. Il disparut, et je sentis la vie revenir en moi; j'ouvris les yeux et je me trouvai enfermée dans mon caveau sépulcral. Je me levai et repoussai, avec des forces plus qu'humaines, la pierre qui me séparait des vivans. Alors j'accourus vers toi, mon frère, pour t'annoncer ma vision, et te dissuader de résister à ces messagers divins qui nous apportent le vrai Dieu, afin que ton âme ne soit pas errante

avec les autres sur la grande plaine des morts.

La princesse se tut, et son frère garda long-temps le silence, frappé d'horreur et d'effroi. Son second ministre s'étant avancé dans la salle, chercha à le calmer et à lui persuader que la vision de la princesse n'était que le résultat d'une longue léthargie; mais Montézuma lui jeta un regard foudroyant et fit appeler le premier pontife du temple de Tlillankalmekatl où il allait se rendre lui-même, pour détourner, par des jeûnes et des sacrifices humains, les maux qui menaçaient son empire. Il ordonna en même temps à sa sœur qu'il avait tant chérie, de s'éloigner de sa vue, pour que sa présence ne lui rappelât pas les tristes prophéties qu'il voulait oublier. Celle-ci lui jeta encore un regard plein de tristesse, et, se couvrant la tête comme le faisaient les prophètes dans le palais du Pharaon rebelle aux ordres divins, elle s'éloigna en poussant un profond soupir.

Montézuma s'était rendu dans le palais du

deuil, dépouillé de tous les ornemens de la royauté, et vêtu du simple costume des prêtres. A ses pieds, se trouvaient des feuilles piquantes d'aloës, des petits couteaux de pierre, des verges de bruyère, et tous ces objets teints du sang royal prouvaient que le prince ne s'était pas épargné pour apaiser les dieux, et qu'il s'efforçait de racheter par la pénitence les châtimens que le ciel préparait à son peuple ou plutôt à sa dynastie. Le grand-prêtre Teoteuktli, ou le seigneur divin, comme les fanatiques mexicains nommaient le *pontifex maximus* de Ténochtitlan, s'approcha du roi avec solennité. C'était le plus ardent défenseur des pratiques sanguinaires qui souillaient le culte de cette contrée; mais en ce moment son ardeur semblait éteinte, et l'épaisse houppe de coton, signe de sa dignité suprême, tremblait sur sa poitrine que soulevait l'agitation.

— M'apportes-tu des consolations ou des conseils, vénérable père, demanda le roi avec inquiétude, après que le prêtre

eut pris place sur son siège, en secouant tristement la tête; que pensent les dieux de la résurrection de ma sœur Papanzin?

— L'astucieux Tlakatekololotl a trompé ta sœur par des images fantastiques, dit le prêtre; il veut ainsi t'entraîner, toi et ton peuple, à votre ruine.

— Ainsi, tous ces présages qui se montrent depuis quelques années, ne sont que des signes de déception? demanda le roi d'un air de doute. La grande verge de feu qui se montra au ciel durant nos longues nuits, le dragon furieux qui dévasta nos campagnes, l'incendie subit qui dévora les tours du grand temple, l'inondation qui submergea nos édifices, tout cela n'est-il donc rien? Ah! tous les élémens se soulèvent pour nous annoncer que cet empire touche à sa fin, et que cette fin sera terrible!

— De grands changemens se préparent dans l'empire d'Anahuac, répondit le teoteuktli. Ce que Quetzalkoatl ceint de serpens, ce que le grand prophète Chilam

Kambol annoncèrent lorsqu'ils quittèrent les champs bénis de Tlapalla, semble devoir se réaliser de nos jours. Des êtres extraordinaires sont venus de l'Occident pour nous apporter une foi nouvelle. Les devins que je leur ai envoyés sont revenus en tremblant et dans les larmes. Ils assurent que le grand Tezkatlipoka leur est apparu, leur annonçant la malédiction des dieux et la chute de l'empire. Moi-même, j'ai eu de terribles apparitions et des révélations que des oreilles de chair et de sang ne pourraient entendre sans frémissemens. Cependant ne perdons point courage, nos divinités sont assez fortes pour nous protéger. Déjà une lune s'est écoulée depuis le grand sacrifice, et les dieux ont faim. Que Montézuma Xokojotzin témoigne sa piété envers eux par de nouvelles expiations. Que le sang des cailles et des faucons coule en abondance pour le grand Huizilopochtli, que celui des kogotos, des daims, des lièvres et des chiens coule pour le divin Mixkoatl! Que

les quaukallos de nos temples se remplissent des cadavres des rebelles Chempoallais et de nos ennemis les Tlascalans, et qu'une vapeur agréable aux dieux s'élève jusqu'aux nues, de leurs cœurs entr'ouverts! Alors le ciel nous sourira de nouveau; et le grand dieu de la guerre, son frère Tlakahuepankuexkotzin et le rapide Panailton, devanceront nos bataillons et nous meneront à la victoire.

Le roi prêtait l'oreille avec attention à ces discours, lorsque Kuitlahuitzin, son frère, et Kakumatzin, roi du pays d'Akolhuacan, son neveu, se présentèrent à lui.

—J'apporte de tristes messages, dit le premier après s'être prosterné devant son souverain. Tu as fait offrir un tribut annuel de cinquante charges d'or pour racheter ta capitale de la visite de ces étrangers. Les résultats ont montré tout le danger de cette mesure. Tes envoyés sont de retour. Le chef blanc insiste pour te voir, et si tu refuses, Mexico aura bientôt le spectacle inouï d'une poignée d'étrangers pénétrant dans

son sein, malgré tes ordres. Mon avis est toujours qu'il faut repousser ces hommes d'Occident et les forcer à s'éloigner. La bonté que tu leur as témoignée, tes présens, ont augmenté leur soif pour l'or et les diamans. Ne leur envoie donc plus, selon la coutume de Mexico, que des habits de guerre et des boucliers pour se défendre; fais oindre la tête de leur général et couvre-la de plumes, et que les armes décident qui de nous ou d'eux régnera sur les vallons de Tezcuco et de Chalco, et sur les nations qu'a soumises ton épée victorieuse !

— Je ne puis adhérer à cet avis, dit le superstitieux Kakumatzin. Les dieux nous ont annoncé l'arrivée des blancs, il faut les recevoir et respecter leur vie jusqu'à ce qu'ils nous aient donné lieu de les attaquer. Alors la puissance du roi suffira pour les anéantir.

— Qu'il en soit ainsi ! s'écria Montézuma, je veux encore essayer de les détourner de se rendre à Ténochtitlan, et

c'est toi, mon neveu, que je charge de ce message. Le vaillant Kuitlahuitzin se leva :

— Ce n'est pas la volonté des dieux, dit-il, de recevoir dans leurs demeures ceux qui veulent les en chasser ; ils t'ordonnent au contraire de les secourir, pendant que tu en as encore le temps et la volonté !

— Je suis résolu de ne pas fuir, dit le roi ; et si la rébellion de nos vassaux introduit l'étranger dans nos états, je mourrai en défendant ma capitale. Mais éloignons ces maux, éloignons la guerre, car que deviendraient alors les vieillards, les femmes, les enfans, et tous ceux qui ne peuvent combattre?

— Tu les abandonnes toi-même, en t'abandonnant aux dieux! dit le courageux Kuitlahuitzin. Et il s'éloigna suivi du roi d'Akolhuacan.

Le teoteuktli, s'avançant vers Montézuma, lui prit la main et le mena aux autels.

CHAPITRE XVIII.

Ah! que la bannière étrangère
Reste bien loin de nos rians vallons,
Et que jamais le cri de guerre
Ne vienne éveiller nos clairons.

SCHILLER. — *La Cloche.*

TANDIS que l'on délibérait à Mexico, Cortez agissait avec activité. Les chemins ordinaires, ayant été encombrés et ruinés à dessein, il prit avec son armée la route la plus difficile, en passant sur la haute montagne d'Ithualkocutu, les volcans de Popocatepetl et d'Iztakkihualtl, suivant la rive méridionale du lac Chalco et la grande digue qui le traversait, par l'île de Kuitla-

huac, et qui menait à Itapalpan. Le général rejeta la prière que lui fit Kakumatzin, de retourner sur ses pas, et l'armée pénétra sur la digue du Sud qui joignait l'île de Mexico à la terre ferme.

Cette immense cité, située au milieu du grand lac salé de Tezcuco, que couvrait une multitude de barges et de gondoles, et que paraient un nombre infini d'îles flottantes, chargées de graminées en fleurs et de bouquets d'arbres à fruits qui semblaient autant d'immenses corbeilles fleuries flottant sur les eaux, offrait le spectacle le plus animé et le plus imposant. Au milieu du lac s'élevait l'immense Mexico, assemblage de cinq villes différentes qui, avec leurs faubourgs, renfermaient au-delà de cent vingt mille maisons bâties sur des digues et des îlots, au milieu desquelles se montraient des temples magnifiques, des palais royaux, des jardins admirables qui montaient de terrasse en terrasse, et rappelaient ceux de Sémiramis. L'aspect de ce tableau était si

enchanteur, que Cortez arrêta tout-à-coup son coursier, et demeura comme anéanti, dans son admiration. L'orgueil qu'il éprouvait d'être enfin parvenu à son but, et l'idée que cette masse de grandeur et de richesses était déjà presque sa conquête, faisaient battre son cœur et briller ses regards d'un feu extraordinaire. Il était encore plongé dans ses pensées, lorsqu'un long cortège sortit de la capitale et vint au-devant de l'armée. Mille nobles, couverts de manteaux flottans et de plumes de la même couleur, s'avancèrent vers les Espagnols avec les témoignages du plus profond respect. Deux cents princes indiens, magnifiquement vêtus, mais pieds nus par respect pour l'empereur qu'ils accompagnaient, se rangèrent des deux côtés de la route. Bientôt parut Montézuma sous un dais brodé d'or et de vert, et assis sur un siège d'or que portaient les plus nobles de ses sujets. A quelques pas devant le despote, marchaient trois officiers qui élevaient de temps en temps leurs bâ-

tons d'or, et agitaient des branches chargées de parfums. A ce signe, le peuple tremblant se prosternait jusqu'à terre, indigne qu'il était de contempler la face de son souverain. Dès que le roi aperçut Cortez, il se fit descendre de son siège, et s'avança à sa rencontre, porté sur les épaules de Kuitlahuitzin et de Kakumatzin. L'empereur semblait âgé de quarante ans; sa taille, de moyenne hauteur, paraissait plus dégagée que robuste. Il avait le nez aquilin et le teint moins basané que celui des Indiens de sa suite; ses yeux étaient fort vifs, et toute sa personne avait un air de majesté, quoique un peu composé. Il portait un manteau de coton très fin, attaché négligemment sur ses épaules, et si ample, que la frange en traînait jusqu'à terre. Il était si chargé d'or, de perles et de pierres précieuses, qu'il semblait plutôt les porter comme un fardeau que comme un ornement. Sa couronne était une mitre d'or léger terminée en cône recourbé par devant, et dont l'autre par-

tie, moins aiguë, se repliait sur le cou. Ses souliers, d'or massif, attachés par des courrois de ce métal rendu flexible, montaient jusqu'à mi-jambe, et représentaient assez bien la chaussure militaire des Romains.

Cortez sauta légèrement de son cheval s'approcha du prince, lui fit un salut à la castillane; et détachant la chaîne de pierres fausses qu'il portait sur sa cuirasse, la suspendit au cou de Montézuma. Celui-ci, dont l'orgueil était tel qu'il ne saluait ses dieux que par une inclination de tête, remercia Cortez en touchant la terre de sa main qu'il baisa. Cette action n'excita pas peu l'étonnement de son peuple et la colère de son frère qui s'avança entre l'empereur et Cortez, au moment où l'Espagnol s'apprêtait à serrer le Mexicain dans ses bras, et lança sur le premier un regard plein de haine. Montézuma repoussa son frère avec un mélange de crainte et d'orgueil, et s'étant fait apporter par son trésorier un collier d'un grand

prix, formé de coquillages rares et d'écrevisses d'or, il le passa au cou du général, ordonnant en même temps à Kakumatzin de conduire les étrangers dans le quartier qu'on leur avait préparé. Puis il remonta dans sa litière, et les précéda dans la ville, pour recevoir lui-même ses nouveaux hôtes; l'armée marcha le long de l'immense digue, et à chaque pas que faisaient les soldats de Cortez, on entendait s'élever des rangs de nouveaux cris d'admiration. Partout, en effet, se montraient des temples d'une blancheur éclatante, des palais qui, par leurs tours élevées, leurs remparts polis et brillans, ressemblaient à des citadelles, des canaux chargés de barques qui se croisaient en tous sens, des rues couvertes de fleurs, des jardins en terrasse plantés d'arbustes de toutes les zones, des étangs artificiels, des jets d'eau dont les gerbes jaillissantes retombaient sur le marbre; enfin tout concourait à rendre cette scène si ravissante, que les Espagnols qui avaient vu Madrid, Sé-

ville, et la riante Grenade, ne purent s'empêcher de convenir que cette ville, bâtie par de misérables idolâtres, n'avait pas son égale dans l'univers.

On marcha une heure avant que de parvenir à la porte de la ville, où se trouvait le grand temple nommé Zamalli, non loin duquel se trouvait le vieux palais royal d'Axajakatl, à l'entrée duquel Montézuma attendait le général.—Tu es maintenant dans ta maison, lui dit-il; bois et mange, et prends du repos. Bientôt tu me reverras. Il s'éloigna alors, salué par une salve d'artillerie que les Espagnols crurent devoir tirer par courtoisie pour un si bon accueil. Cortez fit loger, dans les immenses bâtimens du palais, toute son armée qui, avec ses alliés indiens, montait à environ sept mille hommes, et plaça des sentinelles à toutes les portes, ainsi qu'une batterie de canon à l'entrée principale. Cette journée, si mémorable pour les Espagnols et les Mexicains, eut lieu le 8 novembre de l'année 1519, jour con-

sacré à la mémoire des quatre saints martyrs couronnés, sept mois après l'arrivée des Castillans dans le pays d'Anahuac.

CHAPITRE XIX.

Jamais voyageur n'eut l'idée d'une semblable magnificence. Partout étincelaient l'or et les pierreries, et cent colonnes d'or supportaient des escarboucles de diamans, si éblouissantes, que Sinbad, ne pouvant en soutenir la vue, ferma les yeux quelques instans.

Les Mille et une Nuits.

Les Espagnols venaient de prendre leur premier repas dans le quartier qui leur avait été assigné, lorsque le roi, suivi de son cortège, vint visiter Cortez. Le général alla à sa rencontre avec ses principaux capitaines, et tous se rendirent dans la salle principale du palais. Là, Montézuma fit offrir à Cortez de riches présens, et, ayant pris place, il lui fit signe de s'asseoir.

— Vaillant général, dit-il, et vous, ses compagnons, on vous aura dit de moi que je suis un dieu immortel ; d'autres, vous auront fait entendre que la fortune s'est épuisée à m'enrichir, et que la terre s'affaisse sous le poids de mes trésors ; enfin, quelques-uns auront voulu vous persuader que je suis un tyran cruel. Les uns et les autres vous ont également trompés. Voyez cette partie de mon corps, ajouta-t-il en découvrant son bras ; et venez vous convaincre que vous parlez à un homme mortel. Pour mes richesses, je ne nierai pas qu'elles sont grandes. Cette maison où vous logez est un de mes palais ; regardez ces murailles, elles sont faites de pierres et de chaux ; matière vile, qui ne doit son prix qu'à son emploi. Jugez si l'on ne vous a pas trompés de la même manière lorsqu'on vous a parlé de ma tyrannie. Ne comptez donc point sur le langage de mes sujets rebelles, jusqu'à ce que vous ayez examiné si ce qu'ils appellent misère n'est point un châtiment, et s'ils ont droit de

se plaindre de ce qu'ils ont mérité. C'est ainsi que l'on a exagéré ce qui regarde vos personnes. Quelques-uns nous ont assuré que vous étiez des dieux montés sur des bêtes farouches, que vous teniez la foudre entre vos mains, et que vous commandiez aux élémens. A votre vue, nous avons pris des idées plus justes. Nous savons maintenant que vous êtes mortels comme nous; que ces animaux vous obéissent selon l'instinct qu'ils ont reçu de la nature; que vos tonnerres sortent d'armes plus ingénieusement construites que celles qui lancent nos flèches et nos pierres. D'après ce que nous ont rapporté nos ambassadeurs, vous êtes nobles et généreux, et vous n'employez vos armes que pour vous défendre. Oublions donc mutuellement les opinions exagérées que nous avions conçues les uns des autres. Je reçois l'ambassade que m'envoie votre maître. Je m'honore de son amitié et je lui soumets mon empire. De temps immémorial, cette nation a été protégée par le grand et bon

Quetzalkoatl. Mes aïeux qui sont venus du Nord dans ce pays, ne l'ont jamais régi qu'en qualité de son chancelier, et tous les signes du ciel et de la terre, me disent que le temps est venu où les prédictions qui annonçaient l'arrivée des hommes de l'Occident appelés à le gouverner, sont sur le point de s'accomplir.

Cortez put à peine dissimuler la joie qu'il éprouvait de voir la superstition faciliter ses conquêtes. — Je vous remercie, roi très puissant, répondit-il avec dignité, par l'entremise de Marina, le grand empereur d'Occident pouvait, il est vrai, comme descendant du grand Quetzalkoatl, réclamer la couronne de Mexico, et l'ajouter à toutes celles qu'il possède, mais sa bonté fait que votre amitié lui suffit. Le but de ma mission n'est pas d'arracher à qui que ce soit ce qu'il possède, mais d'annoncer le vrai dieu à vous et à votre peuple, et de vous proposer d'heureux changemens dans votre gouvernement.

Le pieux général s'enfonça alors dans

tous les détours de la dogmatique chrétienne; et, après avoir parlé de la très sainte Trinité, de la création, de la chute de l'homme, du déluge, de la mort du Sauveur et du jugement dernier, il s'étendit; avec tout le zèle d'un catholique espagnol, sur tous les avantages de la foi, préconisa les pratiques de l'église, et fit une peinture touchante du simple sacrifice de la messe, qu'il compara aux horribles sacrifices humains en usage dans la contrée.

Montézuma fronçait de temps en temps le sourcil; cependant il écouta Cortez avec un grand calme. — Une grande partie de ce que tu me racontes là, général, lui dit-il, ne m'est pas étrangère. Nous connaissons, autant et aussi bien que vous, la création de la terre et le grand déluge qui fit périr tous ses habitans; car vos récits demandent plusieurs rectifications importantes. Cette terre a vu quatre âges et autant de soleils. L'âge d'eau commença avec sa création, et se termina par le déluge universel qui engloutit aussi le premier

soleil. L'homme qui échappa à la ruine générale, sur un vaisseau, avec sa femme, ne se nommait pas Noah, comme tu le prétends, mais Koxox; et la colombe ne rapporta pas une branche d'olivier, mais elle enseigna aux nouvelles races différens langages qui amenèrent la confusion générale. L'âge de terre vint ensuite, et dura jusqu'à la destruction des géans où la terre et le second soleil périrent dans une commotion générale. L'âge de l'air eut lieu alors, jusqu'à ce qu'un ouragan immense dissipa la terre et le troisième soleil. Maintenant nous vivons dans l'âge de feu qui durera jusqu'à ce que l'embrasement général que vous nommez le jugement dernier, change la terre et le quatrième soleil en poussière. Votre Christ, fils de Dieu, qui mourut sur la croix, qui descendit en enfer, et est maintenant assis au milieu des gloires célestes, a beaucoup de ressemblance avec notre héros Nanahuatzin qui, pour le bien des hommes, se précipita dans le grand feu de Teotihuacan pour remon-

ter au ciel, sous la forme du soleil; et comme le vôtre, notre dieu se sacrifie pour nous; car, à la troisième fête de Huizilopochtli, le grand-prêtre perce la tête de l'image en pâte du dieu Quetzalkoatl qui daigne racheter nos péchés, et tout le monde s'écrie : Dieu est mort! Alors le prêtre le coupe en morceaux et le distribue à tout Mexico qui le mange.

Tous les Espagnols firent le signe de la croix, en témoignant leur horreur, lorsque Marina traduisit ce discours, et le père Juan Diaz s'écria : — C'est Satan qui veut usurper les hommages dus au vrai dieu!

Montézuma continua paisiblement de parler : — Je ne doute pas, dit-il, de la bonté du dieu que vous adorez, mais s'il se montre bienfaisant pour l'Espagne, les nôtres le sont pour Mexico, ainsi qu'une expérience de plusieurs milliers d'années nous l'a démontré. Personne ne pourra donc nous déterminer à abandonner leur culte. Votre zèle contre la pluralité des dieux nous semble, au reste, contredire

votre respect pour la Trinité, et vos reproches sur nos sacrifices ne sont ni justes ni raisonnables, car nous n'immolons dans nos temples que les prisonniers et les criminels.

Quelque spécieuses que fussent de telles déductions, Cortez protesta avec violence contre ces blasphèmes, et remontra au roi l'abomination qu'il y avait à se nourrir de la chair des hommes; il y mit tant d'éloquence, que Montézuma donna l'ordre de ne plus servir de semblables mets sur sa table. Le convertisseur borna là ses demandes pour le moment, et demanda au roi la permission de visiter la ville, ce que celui-ci accorda, sans se douter que, sous le prétexte d'examiner les édifices et les jardins de Mexico, les Espagnols ne songeaient qu'à connaître la force de son armée, et l'état de ses remparts.

Un spectacle tout nouveau attendait les Espagnols dans les palais qu'ils visitèrent, et qui répondaient à l'esprit sombre et singulier de cette nation. Mais ce qui s'offrit

à eux de plus extraordinaire, était sans contredit la ménagerie de Montézuma. Un palais renfermait toutes les différentes races d'oiseaux mexicains qui ne vivent pas de proie. Le faisan brun, koxolithli, le repetoletl au plumage mobile, le colibri dormeur qui, par l'éclat de son plumage et sa petitesse, semble une pierre précieuse; le tlauquahol, oiseau aquatique dont les plumes sont écarlates; les oies tachetées ou mézanauthli; l'oiseau peint ou tlahuikoltotl dont les belles plumes blanches, rouges, bleues, couleur de pourpre, vertes et noires, se confondent en mille nuances; le tzinitzkan vert, aux ailes blanches; le rossignol mexicain, nommé centzonlatotl, à cause de la variété infinie des tons de sa voix; les oiseaux parlans; le céhuan dont la voix railleuse a des sons humains; le tzanahuini, larron et bavard; les différentes sortes de perroquets; le grand huakamaya au ramage criard, et le totznetetl qui imite les cris de tous les animaux; le cochotl et le petit quillotol vert qu'on ne

peut distinguer des branches de l'arbre sur lequel il se perche. Tous chantaient, battaient des ailes, voltigeaient et se mêlaient avec un bruit étourdissant. De grandes galeries de marbre qui s'ouvraient sur les jardins du palais leur servaient de demeure. Dans ces jardins, se trouvaient dix étangs, les uns d'eau douce, pour les oiseaux aquatiques des fleuves, et les autres d'eau salée, pour les oiseaux de mer. Trois cents fauconniers étaient chargés des soins multipliés de cette immense volière, qui consistaient à donner à chaque espèce une nourriture appropriée à ses goûts, des graminées, des fruits, des insectes, des poissons, et à conserver les œufs pendant le temps de la pondaison. Les soins étaient portés à un tel point, que quelques médecins, attachés à ce service, étaient chargés de veiller à la santé de ces précieux bipèdes.

On avait rassemblé dans un autre palais toutes les bêtes fauves du Mexique, qui, depuis l'aigle royal, itzquauhtli, jusqu'à l'ignoble mangeur de charognes, tze-

pilote ; depuis le lion mexicain ou meztli, jusqu'au petit chien des montagnes, tépeitzkuintli, étaient logées dans de magnifiques cages de pierre, et nourries de la chair des lièvres, des oiseaux, et souvent de celle des victimes humaines. Dans des étangs enclos de murs, se trouvaient les grands crocodiles du Mexique, les serpens, les scorpions et une foule d'autres animaux dont les sifflemens et les hurlemens contractaient avec le ramage des hôtes emplumés du palais voisin, et faisaient de celui-ci un affreux séjour.

Montézuma avait porté plus loin ses goûts zoologiques. Il s'était formé une troisième ménagerie qui renfermait des animaux humains. Des kakerlakes aux yeux rouges, aux cheveux et aux sourcis blancs, des nains, des bossus, en un mot, toutes les difformités humaines que l'on avait pu découvrir dans ce vaste empire, étaient rassemblés dans ce lieu. Ces malheureux étaient réservés à donner au roi d'étranges divertissemens. Las de tant d'objets divers,

Cortez se hâta de se rendre au temple de Tamally, afin de contempler encore, avant le coucher du soleil, la plus grande merveille de Ténochtitlan.

Les Espagnols montèrent sur la terrasse de ce temple, immense, et leurs yeux se portèrent sur le merveilleux panorama qui se déroulait autour d'eux. A leurs pieds, ils voyaient une place si vaste, qu'elle eût contenu toute la ville de Salamanque. Elle était partagée en une multitude de rues formées par les tentes bariolées des marchands; soixante mille vendeurs et acheteurs qui circulaient sans cesse autour d'elles, semblaient un tapis prodigieux nuancé de mille couleurs. A l'entour de cette place, se développait la grande ville de Mexico, et dans l'éloignement le lac, ou plutôt la vaste mer qui baignait ses murs de toutes parts, sur les rives bénies de laquelle s'élevait une multitude de villes florissantes. Les hautes montagnes bleues, qui renfermaient Mexico comme dans un bassin, terminaient l'horizon. Cette scène

était si surprenante que Cortez, saisissant vivement le bras de don Juan, ne put s'empêcher de s'écrier, avec l'accent de l'enthousiasme: Ah! Maria! ne sommes-nous pas richement payés, par ce spectacle ravissant, de tout ce que nous avons souffert.

Mais, semblable au volcan de Sicile qui offre le point de vue le plus admirable, et dont le cratère est un gouffre d'horreurs, le plus beau site du magnifique pays d'Anahuac était devenu, par le fanatisme de ses habitans, un lieu qui devait inspirer le dégoût et l'effroi à tous les cœurs humains. Près du temple s'élevait une haute pyramide nommée Huitzompan, et dont les marches étaient couvertes de crânes humains. Cet horrible trophée était flanqué de quatre tours construites avec des ossemens, et terminées par des têtes séparées de leurs troncs, auxquelles on avait conservé la peau et les cheveux. Cette vue jeta l'effroi jusque dans l'âme de fer de Cortez. Il s'éloigna rapidement de ce lieu,

et se rendit à la tour du dieu de la guerre où le roi l'attendait, espérant que sa présence contiendrait les Espagnols, et les empêcherait de s'attaquer à ses chères idoles. Il les conduisit dans la tour où le terrible dieu des combats, de grandeur gigantesque, était assis sur un trône d'azur, entouré de serpens. Sa tête d'or était ornée de plumes rouges; à son cou pendait un collier de cœurs humains; sa main droite soutenait une énorme massue, et à son bras gauche était suspendu un bouclier orné de plumes. Une couleuvre d'or ceignait ses flancs, et, sur tous les murs de sa demeure, des traces récentes trahissaient l'horrible culte qu'on lui rendait.

— C'est le dieu protecteur de Mexico, dit solennellement Montézuma; il a guidé nos ancêtres dans leurs longs voyages, et les a enfin amenés dans cette belle vallée où ils ont jeté les fondemens de leur puissance. Trois fois l'an, la fumée de nos sacrifices s'élève vers lui, car c'est à lui que nous devons ce que

nous sommes devenus, ce que nous sommes!

— Bien dit! s'écria Juan furieux, lorsque Marina eut traduit ces paroles. Le culte de ce monstre sanglant devait faire des Mexicains ce qu'ils sont en effet devenus, des bouchers sanguinaires.

— Je m'étonne, dit Cortez, qu'un monarque aussi sage honore comme un dieu ce méchant esprit. Fais élever notre croix dans ce temple, et tu verras que ton idole ne pourra en supporter la vue, et qu'elle tombera aussitôt en mille pièces. A peine ces paroles eurent-elles été rendues aux Mexicains, que les prêtres se voilèrent la tête, et que Montézuma dit avec une gravité qui étonna même Cortez : — Je croyais que tu accorderais au moins à ce lieu les égards que tu dois à ma personne. Je te permets de retourner maintenant dans ta demeure; moi, je resterai ici pour apaiser la colère du dieu qu'irritent tes blasphèmes.

Cortez ne trouva rien à répondre; il se

laissa entraîner par le prudent Bartholomé, et descendit lentement les marches du temple.

Six jours après l'entrée des Espagnols à Mexico, Juan se trouvant sur un rempart du palais d'Axajatl, contemplait la population immense répandue dans les rues de la ville, qui affluait, comme des rayons vers un centre, sur la place du marché. Là, on offrait aux consommateurs qui se pressaient par milliers sous les tentes des marchands, tous les objets que les nations les plus cultivées ont placés au nombre de leurs besoins. Tous les métaux, depuis le bijou d'or artistement travaillé, jusqu'au lourd lingot de plomb, le marbre poli; la brique, les bois de toutes sortes, les couleurs, la vaisselle de terre de formes élégantes et légères, les peaux de cerf artistement frappées et découpées; les tissus de coton, les plantes médicinales, et tous les genres d'électuaires tout préparés, la venaison sous toutes les formes, des poissons salés et

préparés avec soin, des pâtés de gibier, des pâtisseries délicates, des fruits, des légumes, du vin, du miel, tout s'y trouvait en abondance; et cette masse d'hommes qui pouvait si facilement contenter tous ses goûts, semblait, au premier aspect, fort heureuse. Mais, en examinant, on apercevait au milieu de cette foule animée, de ces groupes bruyans et joyeux, le mauvais génie qui étendait ses ailes sur Mexico. Là, les douze juges du marché faisaient arrêter un misérable fripon, et, après un interrogatoire très sommaire, le faisaient expirer sous le bâton. Plus loin, leurs subordonnés brisaient les faux poids qu'ils avaient trouvés chez un marchand, et l'entraînaient aussitôt à la mort. Dans une autre partie de la place, deux serviteurs du temple, couverts de la peau de leurs victimes, demandaient l'aumône pour les prêtres, et frappaient le visage de ceux qui les refusaient, avec les lambeaux de cette chair sanglante; devant eux marchait, environné de soldats, un bel ado-

lescent que la guerre avait fait tomber dans leurs mains. Il portait un vêtement rouge semé d'ossemens, sa tête était ornée de plumes de cailles, son visage barbouillé de noir; il portait à la main un bouclier percé de flèches et un éventail orné de petits miroirs, attributs du dieu Tetzkatlipoka, auquel il allait être immolé. Juan ne pouvait se rassasier de ce spectacle, si nouveau pour lui, lorsque l'honnête Diaz vint s'asseoir auprès de lui d'un air plein de tristesse, et, appuyant sa tête sur le bord de la muraille, le regarda avec attention.

— Eh! bien, don Juan! lui dit-il, cette grande et superbe ville a-t-elle de quoi vous plaire?

— Ma réponse se trouve déjà dans votre demande, répliqua don Juan. Ce qui est grand et superbe doit plaire, et assurément ce tableau ne surpasse pas seulement tout ce que j'ai vu dans notre chère Espagne, mais tout ce que je forgeais sur ce pays de merveilles, au feu de mon imagination.

—Dans un certain sens, vous avez parfaitement raison, dit Diaz en soupirant; mais dans un autre je me trouve singulièrement chétif et petit, au milieu de toute cette grandeur; et depuis notre visite à ce digne seigneur Vitzliputzli, ou comme se nomme cette belle idole, la sueur froide ne m'a pas quitté un moment. Chaque Mexicain que je regarde, me semble avoir un furieux appétit de ma peau; si je ferme les yeux je vois aussitôt les cent mille têtes de la grande tour aux corbeaux, là-bas, et celles à qui il reste encore un peu de chair aux lèvres, semblent la remuer pour m'inviter amicalement à venir leur tenir compagnie.

— Je crois vraiment que nôtre ami Diaz a peur, dit Juan en souriant malignement.

— Non, pas toujours, ma jeune épée, répondit celui-ci blessé de ce sarcasme; c'est ce que j'ai prouvé dans les sanglantes journées de Tabasco, de Tavatzinko et de Cholula; mais il est des circonstances dans

la vie où il faudrait être un saint ou un fou pour ne rien craindre. Nous sommes ici dans une île admirable, entourés d'un million d'idolâtres qui nous aiment tant, qu'ils préféreraient nous manger aujourd'hui que demain. Un beau et grand lac nous coupe toute communication avec la terre ferme, et d'étroites digues sont le seul chemin par lequel nous pourrions opérer notre retraite, ce qui serait bien ce qu'il y aurait de plus raisonnable à faire. Il me semble quelquefois que je suis un rat dans une immense souricière autour de laquelle rôderait une douzaine de chats en lui faisant les doux yeux. Dès que les bons Mexicains voudront nous croquer, ils n'auront qu'à rompre les digues, et la victoire ne leur coûtera pas un coup d'épée, car il suffira de nous couper les vivres. Le proverbe a beau dire qu'un gentilhomme espagnol peut se contenter de radis et d'une salade d'olives *, encore

* *Una salada y ravanillos son comida de los cavalleros.*

faut-il qu'il les ait, et ces maudits païens peuvent nous affamer. Ils mangeraient tranquillement leurs couleuvres d'eau, leur gâteaux de mouches de marais, leur caviar d'œufs d'insectes, et leurs cadavres humains, tandis que nous n'aurions pas un os à mettre sous les dents. Il n'y a que le diable qui puisse soumettre un peuple qui peut au besoin se contenter d'une semblable cuisine!

— Vous cherchez vos sujets d'inquiétude au loin et au large, mon pauvre Diaz, dit l'intrépide don Juan; mais je ne puis les partager. Cette nation est trop civilisée, elle a trop de besoins factices, elle est trop mal gouvernée pour faire une longue résistance, quand même je ne mettrais pas en ligne de compte notre supériorité militaire et celle de nos armes.

— Civilisée! s'écria Diaz oubliant, dans son animosité contre cette nation fatale, le véritable objet de la conversation; oui, elle est si bien civilisée, que nous retrou-

verons en elle tous nos vices, et quelque chose de plus. Le premier résultat de la civilisation est sans doute une langue humaine, et qu'est-ce que ce sifflement, ce reniflement et ce gargouillage que ces païens osent nommer leur langue! Ils ont des mots si longs, qu'il faudrait toute une longue journée d'automne pour les prononcer. Une de leurs jeunes filles voulant agacer aujourd'hui le père Olmédo, lui cria tendrement : Notlazomahuitzteopixkatazin ! je crus que c'était quelque joli propos d'amour, et je l'écrivis avec soin; mais dona Marina, à qui je le répétai, m'apprit que cela signifiait : mon vénérable prêtre. Par saint Jacques de Compostelle, si c'est là une langue, il faut que ce soit celle que parle le seigneur Vitzliputzli en enfer avec ses amis, et qu'il a apprise à ses chers enfans les Mexicains.

— Je ne puis encore partager votre avis, dit Juan, je regarde cette langue comme si fine dans ses intonations, comme

si méthodique dans ses règles, et si facile, que je ne saurais lui en comparer aucune dans l'ancien et dans le nouveau monde.

— Comme il vous plaira, reprit Diaz; les goûts diffèrent, et je ne me sens pas de force à soutenir une discussion philologique avec un licencié de Salamanque. Vous ne m'en voudrez pas toutefois si je trouble votre admiration, en vous faisant part des espérances qu'ont sans doute conçues ces maudits païens pour augmenter leur rôti diabolique. A Chempoalla, ils auraient volontiers servi toute l'armée sur leur table, si cela n'avait dépendu que de leur volonté; à Cholula ils se sont vigoureusement battus contre nous, et l'on parle d'une sanglante bataille qu'on aurait livrée auprès de Véra-Cruz.

— Quoi! d'où vous vient cette nouvelle? demanda don Juan avec chaleur.

En ce moment, le général le fit prévenir de se rendre promptement au conseil de guerre. Il quitta don Diaz, et celui-ci lui cria : — Que Dieu vous conduise, señor

don Giovanni. Je parie qu'il n'y sera question de rien, que des témoignages d'amitié que veulent nous donner ces bons Mexicains!

CHAPITRE XX.

Croyez-vous m'abuser par votre déférence?
Vous fléchissez encor le genou devant moi;
Mais votre cœur médite la fin des jours d'un roi.

SHAKSPEARE. — *Richard II.*

Les capitaines étaient déjà rassemblés dans la salle du conseil, lorsque Cortez y entra.

— J'ai reçu un triste message, mes amis, dit le héros, pour la première fois ne cherchant pas à cacher les tourmens de son âme. Quaupopoka, prince de Nauthlan, a marché contre nos alliés les Totonakas; sans doute par ordre de Montézuma; mon brave Escalante a volé à

leur secours avec sa poignée d'Espagnols, et il a payé la victoire de sa vie. Six Espagnols ont succombé avec lui ; un septième, fait prisonnier, est mort de ses blessures, et sa tête a été envoyée à Montézuma. L'idée d'immortalité que les Indiens attachaient à notre personne, n'existe plus ; les dernières barrières de la crainte ont été rompues, et nous voici en petit nombre, au milieu d'une ville immense, en face d'une population fanatique et cruelle, dont le roi n'a que trop fait connaître ses intentions hostiles en acceptant le trophée qu'on lui envoyait. Conseillez-moi donc, mes compagnons, et dites ce qu'il faut faire dans une telle circonstance.

Les officiers qui n'étaient pas accoutumés à voir leur général exagérer le danger, pâlirent à ce récit et se regardèrent les uns les autres avec effroi. Les uns pensaient qu'il fallait demander permission au roi de faire une retraite, les autres voulaient qu'on s'échappât secrètement, mais tous étaient pour la fuite. Le seul Juan rejeta

tous ces avis comme dangereux et pusillanimes. — Que diront les Mexicains, s'écria-t-il avec feu, s'ils nous voient abandonner si promptement une ville où l'on nous comble d'honneurs ? Ne croiront-ils pas avec raison que la crainte nous éloigne? Non, mes compagnons, abandonnons-nous avec confiance à la fortune qui nous a conduits jusqu'ici. Ne montrons nulle défiance; et quand le moment viendra, repoussons la force par la force : c'est la seule porte de salut qu'il nous reste !

— Tu parles comme il appartient à un cavalier castillan, dit Cortez, et ton opinion est aussi la mienne. Nous irons faire Montézuma prisonnier, et il demeurera en ôtage dans notre quartier, pour nous répondre de son peuple sanguinaire.

— Bien parlé ! s'écrièrent à-la-fois Juan, Alvarado et les plus hardis officiers ; et tous se levant, coururent se préparer à exécuter ce projet inouï. Cortez seul demeura dans la salle, plongé dans ses réflexions.

L'armée espagnole ne tarda pas à se former en bon ordre dans les cours du palais. Quelques piquets furent placés de distance en distance sur la route jusqu'au palais de Tépak, et Cortez, accompagné de sa fidèle Marina, de ses capitaines Vélasquez, Alvarado, Sandoval, Davila et des trente soldats les plus résolus de son armée, se rendit au palais du tout-puissant despote, pour l'arrêter au milieu de son armée et de son peuple, et le rendre de gré ou de force, prisonnier de quelques aventuriers européens.

Au moment de fouler aux pieds toutes les lois de la justice et des convenances, les fiers Espagnols se laissèrent patiemment affubler des grossières souguenilles, dont l'étiquette obligeait de se revêtir, lorsqu'on voulait se présenter devant le roi. L'audience commença sous les auspices les plus pacifiques. Montézuma ne se contenta pas de charger les Espagnols de présens et de leur faire offrir, comme il le faisait toujours, de l'or, des diamans et des perles,

il insista pour que le général acceptât en mariage une de ses filles, et que les capitaines castillans s'unissent de leur côté à des princesses mexicaines. Mais Cortez, sans répondre à cette offre, s'avança vers lui d'un air irrité, et reprocha à Montézuma la violation du droit des gens dont le prince de Nauthlan s'était rendu coupable, et qui avait coûté la vie à sept Espagnols. — Mon devoir est d'annoncer leur mort à mon souverain, dit-il. D'après les informations les plus exactes que j'ai pu recueillir, on assure que vous êtes vous-même l'instigateur de cet attentat, mais je suis encore loin d'accuser un si grand prince d'avoir voulu faire lâchement assassiner dans vos provinces les descendans de Quetzalkoatl que vous accueillez avec tant d'honneur dans votre capitale.

Le cacique troublé, eut peine à trouver la force de rejeter cette action sur ses agens. Il assura que cette guerre avait été faite contre sa volonté, et, pour le prouver,

il offrit de faire venir aussitôt le prince coupable et de le livrer aux Espagnols. En même temps, il fit un signe à deux de ses courtisans, leur donna la pierre précieuse qui servait de sceau royal et pendait à son bras, et leur ordonna de se rendre en diligence à Nauthlan pour ramener le prince à Ténochtitlan. Les courtisans baisèrent la terre, et sortirent pour exécuter ces ordres.

—Que puis-je faire de plus, dit le prince effrayé, pour vous prouver la sincérité de mes sentimens?

—Je ne saurais plus en douter, répondit Cortez d'un ton ferme, mais vos vassaux croient encore que le prince de Nauthlan n'a agi que d'après vos ordres. Il est important de dissiper ces bruits, et rien ne semble plus propre à le faire, que de venir vous-même habiter notre quartier, jusqu'à l'arrivée du coupable. Ce n'est qu'ainsi que vous pourrez donner satisfaction à notre monarque, prouver votre innocence et nous assurer contre les suites

de l'esprit funeste qui règne en ce moment parmi vos sujets.

— Avez-vous jamais entendu parler, demanda amèrement le monarque qui comprit aussitôt le but de cette demande, qu'un roi se soit laissé volontairement conduire dans une prison ; et si j'étais assez lâche pour m'abaisser à ce point, pensez-vous que mes vassaux ne prendraient pas aussitôt les armes pour me protéger ? Si j'avais médité contre vous de mauvais desseins, ne m'eût-il pas été facile de me soustraire à vos yeux, ou de m'enfuir dans les montagnes ; mais loin de là, je suis resté dans mon palais, prêt à vous donner toutes les satisfactions qui ne blesseront pas la dignité de ma personne sacrée.

— La maison que je vous invite à venir habiter, est votre propre palais. Vos sujets, accoutumés à vous voir changer de résidence, ne seront pas étonnés de cette démarche, et penseront que vous vous rendez dans le palais de votre père, pour nous faire honneur. Mais s'ils osaient entre-

prendre quelque chose contre vous ou vos hôtes, nous avons du courage et des armes. Ecoutez donc ma prière, et recevez ma parole de chevalier que vous serez honoré au milieu de nous, comme vous pourriez l'être au milieu de vos vassaux.

Mais Montézuma, qui espérait aussi peu d'être traité de la sorte qu'il pensait à accorder la demande de Cortez, persista dans son refus, et de toutes parts s'éleva dans la salle un bruit confus de voix qui proclamaient mille avis contraires, lorsque le chaleureux don Juan fit entendre la sienne au-dessus de tout le tumulte. Le jeune guerrier, impatient de toutes ces délibérations et animé par la discussion, s'écria en espagnol : — Pourquoi tant de paroles? qu'il se remette entre nos mains, ou qu'on le poignarde !

Montézuma lut dans les regards enflammés du jeune Castillan, le sens de ses paroles, et, en ayant demandé l'explication à Marina, celle-ci lui répondit qu'en qualité de fidèle Mexicaine, elle devait songer au

salut de son prince, et, connaissant tous les secrets et le caractère de ces étrangers, elle n'hésita pas à lui déclarer qu'il n'avait rien à craindre s'il se rendait à eux, mais que ce serait exposer ses jours que de persister dans ses refus.

Ces paroles achevèrent de briser le courage de Montézuma. Trop puissant, trop riche, trop heureux pour renoncer volontairement à toutes les jouissances de la vie, et persuadé que les Espagnols l'égorgeraient avant qu'il ne pût appeler ses gardes à son secours, il déclara d'une voix tremblante qu'il était prêt à se conformer à la volonté des dieux. Il ordonna aussitôt de faire apporter sa litière, et annonça à ses courtisans qu'il allait habiter volontairement, durant quelques jours, le quartier des Espagnols. D'après cet ordre, ce grand événement fut crié à son de trompe dans tout Mexico, et bientôt le roi, environné de toute sa pompe habituelle, traversa les rues de la ville entouré d'une garde espagnole. Le peuple se pressait en

foule sur son passage. Les uns pleuraient, les autres se roulaient avec désespoir sur le sol, mais le roi s'efforça de les apaiser, et leur dit en souriant, d'un air calme, qu'il allait s'égayer pendant quelques jours avec ses bons amis les Espagnols; mais comme la multitude augmentait, et qu'elle en venait aux menaces, Montézuma se vit forcé de la faire chasser par ses officiers et de menacer de mort quiconque oserait paraître. Les Mexicains s'éloignèrent en silence, et toutes les rues que le roi traversa pour se rendre au quartier des Espagnols, se trouvèrent tout-à-coup désertes.

CHAPITRE XXI.

L'Inquisiteur. Dis-moi, hérétique, parle un peu avec moi. Que penses-tu de ce collier de fer ?

L'Albigeois. Vous me donnâtes votre foi, et vous l'avez tenue comme le loup au renard à qui vous ressemblez par vos cheveux roux.

Ancienne comédie.

Cortez eut soin, avec sa finesse ordinaire, que son auguste hôte n'eût rien à desirer dans le quartier espagnol, si ce n'était la liberté. Il eut la faculté de donner audience à ses vassaux, d'administrer la justice, de conférer avec ses conseillers et ses ministres, et en un mot de gouverner son empire comme il le faisait dans son propre palais. S'il arrivait à Cortez de le

visiter, c'était toujours avec le cérémonial d'usage. Les Espagnols se livraient devant lui à leurs exercices militaires pour le distraire, et le général lui-même venait jouer avec le roi au totoloque, sorte de jeu de quilles, qui consistait à lancer des boules d'or contre des figures du même métal. Montézuma distribuait ses gains aux Espagnols, et Cortez aux Mexicains; les relations amicales, qui existaient entre le prisonnier et ses gardiens, étaient soigneusement entretenues par le profond respect que les Espagnols avaient ordre de témoigner au roi; et celui qui ne s'était fait aucun scrupule d'arrêter un roi légitime, en pleine paix, au milieu de son peuple, voulut faire pendre un soldat espagnol pour avoir fait au prince une réponse incivile. Ce ne fut qu'à la prière de Montézuma qu'il consentit à changer le châtiment en une vigoureuse fustigation.

Le roi montra plus de reconnaissance pour cet acte de déférence du général qu'il n'en méritait. Il fit présent aux Es-

pagnols du trésor de son père Axajoktal que ceux-ci avaient découvert dans les caveaux du palais. Une princesse fut baptisée et fiancée au commandant espagnol Christoval Olid, et Cortez, touché de ces témoignages d'amitié royale, relâcha autant que le lui permit sa sûreté, les liens qui retenaient le monarque captif. Montézuma reçut la permission de se rendre dans ses temples escorté d'Espagnols, de se livrer dans les forêts au plaisir de la chasse qu'il aimait passionnément, et de se promener sur les grands lacs salés, sur deux brigantins que Cortez lui fit construire par ses charpentiers. Cette complaisance avait sans doute pour but secret d'ouvrir aux Espagnols le chemin des lacs, si les digues se trouvaient rompues; mais le roi humilié leur en témoigna une vive reconnaissance. Il se garda d'abuser des bontés du général, et comme la colombe qui prend légèrement son vol, mais revient timidement fermer ses ailes près de son maître, Montézuma revenait toujours

avant la nuit dans le quartier de ses amis les Espagnols.

Quinze jours s'étaient écoulés ainsi, lorsque les commissaires de Montézuma revinrent dans la résidence, ramenant le prince de Nauhtlan, son fils, et quinze nobles, coupables d'avoir aidé ses projets. Le fier Quauhpopoka, ne soupçonnant aullement le sort qui l'attendait, se fit porter au vieux palais, sur un siége d'or. Là, il se fit déchausser, se couvrit d'habits grossiers par-dessus les riches vêtemens qu'il portait, et se présenta de la sorte devant son maître: — Me voici, puissant seigneur, lui dit-il, ton esclave vient à tes ordres, pour exécuter tout ce que tu as à lui commander.

— Tu as mal montré cette obéissance, lorsque tu as attaqué ces étrangers que je reçois en amis à ma cour, s'écria Montézuma avec mépris et colère, et tu as attenté aux droits du trône, en m'accusant de cette trahison, dont il faut que tu portes la peine!

Stupéfait et confondu par cette accusation extraordinaire, le prince de Nauhtlan essaya de balbutier quelques excuses, mais le roi, refusant de l'entendre, le livra aux Espagnols; et alors eut lieu un fait inouï dans les annales judiciaires, un jugement prononcé par des étrangers contre un prince coupable d'avoir rempli les ordres de son roi. Le résultat fut tel qu'on pouvait l'attendre. Le prince, trop fier pour nier ce qu'il avait fait, eut assez de noblesse pour ne pas accuser le roi qui l'abandonnait et le trahissait; ce ne furent que les tourmens de la torture qui lui arrachèrent l'aveu qu'il n'avait agi que par l'ordre de son souverain. Mais Cortez, qui ne voulait pas laisser échapper ses victimes, feignit de n'y pas ajouter foi et condamna au bûcher le malheureux Quauhpopoka, son fils, ses quinze complices; et pour ajouter la dérision et la barbarie, cette sentence fut prononcée au nom de l'empereur du Mexique et pour l'avoir trahi.

Après cette décision, Cortez accom-

pagné de ses capitaines et d'un soldat portant des fers, se rendit dans la chambre de Montézuma. — L'enquête est terminée, lui dit-il, les coupables ont tout avoué et vous accusent de la mort de mes Espagnols. Je les ai condamnés au châtiment qu'ils méritent. Vous avez également mérité de perdre la vie; mais en considération de l'estime que vous avez témoignée à notre monarque, je vous fais grâce. Cependant je ne puis vous absoudre entièrement, et je dois vous faire porter en partie le poids de votre faute.

A ces mots, le général irrité ou feignant de l'être, fit un signe au soldat, et celui-ci, s'approchant du roi, lui mit des fers.

Cette insulte exercée contre sa personne sacrée, fut si inattendue, qu'elle ravit au malheureux monarque, avec la force de faire la moindre résistance, le sentiment et la parole. Il resta quelque temps immobile, sans donner aucun signe de vie. Ses fidèles serviteurs témoignaient leur

douleur en pleurant en silence, et se jetant à genoux devant leur maître, supportaient ses chaînes pour en diminuer le poids, et entouraient les fers d'étoffes précieuses pour que ces liens avilissans n'eussent aucun contact avec sa personne royale. Montézuma garda quelque temps le silence, et lorsqu'il eut recouvré l'usage de la parole, il s'écria avec douleur, en jetant ses regards pleins d'amertume sur son ennemi : — Avais-je mérité cet infâme traitement ! mais tu n'agis pas par ta propre impulsion; ce sont les dieux qui me punissent d'avoir accueilli de semblables traîtres !

Tandis que Cortez faisait éprouver un traitement si indigne au monarque, on préparait, par son ordre, un spectacle non moins nouveau pour les peuples du Mexique. Un amas de flèches, d'arcs, d'épieux, de boucliers et d'armes de toute espèce, que les Espagnols tirèrent des arsenaux du roi, s'éleva devant le palais, pour servir de bûcher à Quauhpopoka et

à ses frères d'armes. Une foule innombrable de peuple s'était assemblée avec la curiosité avide du vulgaire, pour contempler le martyre de ces guerriers, victimes de la basse pusillanimité de leur souverain. Ils parurent bientôt, accompagnés de toute l'armée espagnole sous les armes, en ordre de bataille. Lorsque le prince eut été attaché au poteau, il protesta hautement de son innocence, et déclara qu'il n'avait agi que par les ordres de son maître. Puis, il pria les dieux de lui accorder une mort tranquille et conjura ses malheureux compagnons de supporter leurs maux avec courage. Les Espagnols mirent le feu au bûcher; en quelques minutes, les fidèles serviteurs du roi furent brûlés avec les armes destinées à défendre l'empire.

Après cette exécution, Cortez se rendit avec sa suite, près du roi captif, et lui annonça gracieusement que la mort du prince et de ses complices suffisait à sa vengeance. En même temps, il fit ôter les fers de Montézuma dont l'âme passa

tout-à-coup de l'affliction la plus profonde à la joie la plus vive. Il embrassa avec effusion son libérateur, et ne se lassa de lui témoigner sa reconnaissance, oubliant que c'était le même homme qui l'avait enchaîné quelque temps auparavant, et qui venait d'immoler ses plus fidèles sujets.

L'exécution de Quauhpopoka irrita au plus haut degré la noblesse mexicaine, et le roi d'Akolhuakan, qui avait autrefois conseillé à Montézuma d'accueillir les Espagnols, le fit engager à se souvenir qu'il était roi du Mexique, et qu'il devait se soustraire au joug de ces insolens étrangers. Cet avertissement n'ayant produit nul effet sur l'esprit de Montézuma, le brave Kakumatzin se prépara à guerroyer contre les Espagnols; et si le courage de ses sujets eût égalé le sien, Cortez eut trouvé en lui un terrible adversaire. Mais son orgueil l'avait rendu odieux, et fit qu'il trouva une opposition parmi ses propres sujets, et que Mexico hésita à se ranger sous ses bannières. Durant ces hésitations, Cortez fut

averti par ses espions de ce qu'on tramait contre lui, et en obtint bientôt l'aveu de Montézuma lui-même. Quelques capitaines mexicains, qui servaient dans les gardes de Kakumatzin, furent gagnés par ses présens, et des embarcations furent secrètement dirigées sur le lac par une nuit obscure, jusque sous les murs du palais du prince. Les traîtres y pénétrèrent et le jetèrent garrotté, dans une barque qui s'éloigna à force de rames. Cortez le fit transporter dans son quartier, et consentit à ce que son frère Kuikuikatzin qui s'était réfugié à Ténochtitlan pour éviter ses persécutions, occupât son trône à sa place. La noblesse d'Akolhuakan ne tarda pas à reconnaître le nouveau souverain, qui fut accompagné par Cortez et Montézuma jusque sur le bord du vaisseau, qui devait le porter dans ses états.

CHAPITRE XXII.

Le Derviche.

Allons, ami, partons ; viens ; suis-moi vers le Gange,
Oublie tous tes projets, abandonne ton or ;
Voilà tout le secret : ce serait chose étrange,
S'il l'arrêtait.

Nathan.

Un instant, attendons encor.

Lessing. — *Nathan-le-Sage.*

Les deux plus puissans princes du pays d'Anahuac étaient entre les mains de Cortez. Il s'empara successivement du roi de Tlakopan, des deux frères de Montézuma, des deux fils de ce roi, et maître enfin de tant d'illustres ôtages, il se hasarda à franchir le dernier pas. A l'instigation de Cortez, Montézuma convoqua tous ses vassaux

dans sa capitale, et leur ordonna de reconnaître, pour leur seigneur suzerain, Charles, roi d'Espagne. Ce fut les larmes aux yeux et le cœur navré de douleur que le malheureux prince parut devant ses sujets, pour leur ordonner de souscrire à sa propre honte. Son discours fut accueilli par un silence sinistre; en vain plusieurs princes du pays essayèrent-ils d'élever la voix pour protester contre la ruine de l'empire, il fallut obéir aux volontés du souverain, et Cortez reçut, au nom de Charles-Quint, la prestation de foi et hommage des Indiens, dans toutes les formes usitées en Europe.

Le général ne tarda pas à exercer, dans leur plénitude, les droits qu'il venait d'acquérir. Montézuma devenu vassal de l'Espagne, se vit contraint de payer cet honneur par un riche tribut d'or et de pierreries. Les autres princes du Mexique suivirent son exemple, et des commissaires espagnols furent envoyés dans toutes les provinces pour examiner les trésors de l'em-

pire, et fixer les sommes que chaque ville devait verser dans les caisses royales. En même temps, Cortez s'efforçait de convertir les habitans de la capitale. Les idoles du temple de Tamalli furent mises en pièces par ses soldats, et remplacées par la croix et l'image de la Vierge. Le réformateur s'apprêtait à traiter de la sorte le grand temple, mais l'attitude menaçante des prêtres et du peuple le força de remettre à d'autres temps l'exécution des desseins que lui inspirait sa ferveur religieuse.

Le mince avantage que le général retira de son pouvoir ne tarda même pas à lui devenir nuisible. Le peuple demandait à grands cris le départ de ces étrangers, et les accusait d'avoir amené, par leur impiété, une grande sécheresse qui affligeait alors la province. La noblesse et l'armée murmuraient hautement, et Montézuma reconnut lui-même qu'il fallait enfin s'armer de résolution pour détourner les fléaux qui menaçaient le pays. Après de longues hésitations, il fit appeler le géné-

ral, et lui déclara avec fermeté que les dieux du Mexique exigeaient qu'il s'éloignât du pays qu'ils protégeaient, et où l'accomplissement de tous ses projets rendait d'ailleurs sa présence désormais inutile. Cortéz écouta le prince avec le calme qu'il savait toujours si bien affecter, et lui répondit qu'il serait prêt à retourner dans sa patrie dès qu'il aurait fait construire les vaisseaux nécessaires.

La joie que le roi et ses sujets ressentirent à cette nouvelle, fit connaître aux Espagnols toute la haine qu'ils avaient inspirée à ce peuple. Le général présida lui-même, sans se troubler, à la construction de ses navires, dont il retarda toutefois, sous mille prétextes, l'achèvement complet, espérant, chaque jour, que les secours qu'il attendait d'Espagne ou des Antilles, le mettraient en état d'employer la force et de jeter le masque dont il était forcé de se couvrir.

Cet espoir l'occupait encore, lorsque Montézuma le fit inviter à se rendre auprès

de lui, et fit déployer devant ses yeux des toiles peintes qui venaient d'être apportées par un exprès, et qui représentaient dix-huit vaisseaux espagnols qu'on avait aperçus devant le port de Chalchiukuekan. Cortez, maître de sa joie comme il l'était de sa douleur, reçut assez froidement cette nouvelle qui ne lui annonçait, selon son opinion, pas moins que le retour de ses députés d'Espagne avec des renforts de troupes fraîches. Mais au moment où il se livrait en secret à cette douce pensée, on lui remit un billet de son capitaine Sandoval, qui commandait à Véra-Cruz, depuis la mort d'Escalante. Il lui annonçait que la flotte qu'on avait signalée, forte de onze vaisseaux et de sept brigantins, et montée par cinquante-huit cavaliers, huit cents soldats et cinquante matelots, était sous les ordres de l'adelantado de la Nouvelle-Espagne, don Narvaëz, envoyé par le gouverneur Vélasquez, pour l'arrêter et le punir comme coupable du crime de trahison.

C'était le coup le plus terrible qui pût frapper le héros, et cependant il eut assez de force pour annoncer au roi d'un air de satisfaction que cette dépêche le prévenait de l'arrivée d'une flotte envoyée à son aide, et qu'il devait se hâter d'aller au-devant de ses compatriotes. Montézuma, frappé de terreur, douta si peu de la vérité des paroles du général, qu'il le chargea de présens pour les nouveau-venus, et qu'il se mit de nouveau sous la protection de son ami Cortez. Celui-ci se hâta de quitter le prince, et après avoir dépêché des messagers dans toutes les provinces pour rappeler ses capitaines, et s'être préparé à combattre, il envoya le père Olmédo à son compétiteur, avec des paroles pacifiques. Mais l'orgueil de Narvaëz était sans bornes; il refusa d'écouter le vénérable ambassadeur, et ne craignit pas de promettre deux mille *pesos* à celui qui lui rapporterait la tête du général rebelle.

Cette circonstance n'aida pas peu le sage Olmédo à remplir la partie secrète de

sa mission. Il distribua aux officiers de l'adelantado des chaînes d'or, des anneaux précieux et une grande partie des présens de Montézuma, leur faisant envisager en même temps la situation de Cortez auprès de ce prince, et la nécessité qui existait pour les Espagnols, de demeurer amis. Andréas Duero, l'ancien secrétaire du gouverneur de Cuba, travaillait aussi en secret pour son ami Cortez, et le licencié Lucas Vasquez d'Ayllon, l'un des juges de l'audience royale de San-Domingo, envoyé pour maintenir la paix dans l'armée, fit défense à Narvaëz de marcher contre Cortez, comme il en avait dessein; mais celui-ci, irrité de voir qu'on s'opposait à ses volontés, fit arrêter d'Ayllon, sans respect pour le caractère dont il était revêtu, et le fit jeter dans les fers.

Les choses en étaient là, lorsque Cortez vit entrer don Juan dans son quartier à Chempoalla, où l'avait rejoint Sandoval avec la garnison de Véra-Cruz.

— Que m'apportes-tu, ami? lui dit

Cortez avec son ton de cordialité ordinaire.

— J'apporte une preuve que je mérite le titre que vous me donnez, général, lui répondit celui-ci en lui remettant une lettre qu'il tenait à la main.

— Une lettre de Narvaëz, à toi! s'écria Cortez surpris, en parcourant le papier. On t'offre un grand prix pour rentrer sous la loi du gouverneur; mais je ne te ferai pas l'injure de te demander quelle a été ta réponse.

— Je suis résolu de vivre et de mourir avec vous! s'écria le jeune homme plein d'enthousiasme.

— Cela s'entend de soi-même, avec un caractère tel que le tien, dit Cortez. Ce Narvaëz est un maladroit, et sa conduite me force en quelque sorte à te confier un dangereux message, qu'au reste, nul autre que toi ne pouvait remplir. Le général ne veut traiter avec aucun des rebelles; c'est son dernier mot. Sois donc notre intermédiaire. Ta réputation militaire et les liens

de parenté qui t'unissent au vieux Diégo, me font espérer que Narvaëz consentira à t'entendre, ton amitié pour moi fera le reste. Pars donc, au nom du ciel, et ramène-nous la paix.

— Et mes instructions? demanda don Juan.

— Narvaëz commandera sous moi, reprit Cortez, et nous partagerons tous les bénéfices de l'expédition. S'il me refuse, qu'il achève la conquête du Mexique avec son Vélasquez, et qu'il me laisse partir avec mon armée pour aller découvrir et conquérir un nouvel empire sur la *tierra firma*.

— Non, il est impossible que vous ayez formé ce dessein, général! s'écria don Juan frappé de surprise.

— C'est une résolution mûrie avec le temps, mon cher Juan, dit Cortez. En selle donc, et rapporte-moi une prompte réponse!

— Par Dieu, je ne puis vous servir dans

une semblable mission, général, reprit le jeune homme, et je me croirais votre ennemi, si je vous obéissais en ce moment.

— Écoute-moi, dit Cortez : Si je conclus la paix à ces conditions; si pour maintenir la concorde entre chrétiens, et ne pas mettre en jeu, pour de misérables querelles, les jours de mes frères d'armes, je quitte volontairement un pays que j'ai conquis au prix de mon sang; si je pars pour des contrées inconnues, et que Narvaëz, vainqueur sans combattre, prenne possession de ces riches provinces; à qui de nous deux accorderas-tu ton estime?

Juan serra tendrement la main de Cortez contre son cœur.

— Tu le vois, continua le général, tout ce qu'il y a d'honorable dans l'armée pensera comme toi, et quant aux autres, ce n'est pas avec eux que l'on gagne les batailles! Me comprends-tu, maintenant, don Juan?

— Oui, grand homme; fasse le ciel qu'un jour je puisse t'imiter! s'écria Juan en s'éloignant pour remplir la mission que son général venait de lui confier.

FIN DU TOME PREMIER.

ROMANS HISTORIQUES

DE

C. F. VAN DER VELDE,

TRADUITS DE L'ALLEMAND, ET PRÉCÉDÉS DE NOTICES,

PAR A. LOÈVE-VEIMARS.

LA CONQUÊTE

DU MEXIQUE.

TOME DOUZIÈME.

Romans de cette Collection déjà publiés.

Première Livraison.

Arwed Gyllenstierna.	2 vol.
Les Patriciens.	1 vol.
Les Anabaptistes.	1 vol.

Seconde Livraison.

Paul de Lascaris.	2 vol.
Christine et sa cour.	1 vol.
Les Hussites.	1 vol.

Troisième Livraison.

Le roi Théodoré.	1 vol.
L'Ambassade en Chine. . . .	1 vol.
La Conquête du Mexique. . .	2 vol.

Ensemble douze volumes.
La Collection formera environ vingt volumes.

IMPRIMÉ CHEZ PAUL RENOUARD,
RUE GARENCIÈRE, N° 5.

LA CONQUÊTE

DU MEXIQUE,

PAR

C. F. Van der Velde.

TOME SECOND.

A PARIS,

CHEZ JULES RENOUARD, LIBRAIRE,
RUE DE TOURNON, N° 6;

ET CHEZ Ce. GOSSELIN, LIB. DE S. A. R. Mgr. LE DUC DE BORDEAUX,
RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS, N. 9.

M. DCCC. XXVII.

LA CONQUÊTE

DU MEXIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

Lorsque Johnie Cope eut entendu ces propos, il tira son épée du fourreau ; mais dès qu'il eut jeté les yeux sur la lettre, il pensa qu'il n'était pas hors de propos d'avoir un coursier rapide pour s'enfuir au lever du matin.

(Ballade écossaise.)

Don Juan se rendait au temple de Chempoalla, où se trouvait le quartier-général de Narvaëz, lorsque celui-ci, persuadé qu'il venait en transfuge, se présenta à sa rencontre en s'écriant : — Je me réjouis, don Vélasquez, de vous voir revenir volontairement à votre devoir, et prendre place sous le drapeau de l'honneur!

— Vous vous trompez, don Narvaëz, répondit Juan, mécontent de se voir attribuer une semblable félonie. Je crois encore que la place d'honneur est sous les drapeaux de mon général, et je viens, en qualité de son lieutenant, traiter avec vous en son nom.

— Mon erreur reposait sur une bonne opinion dont vous n'êtes pas digne, dit Narvaëz d'un ton méprisant. Je pensais que les bienfaits que vous avez reçus de votre oncle n'étaient pas encore sortis de votre mémoire, et que vous n'aviez pas oublié non plus le serment que vous avez prêté à l'empereur notre maître. Il faut que le général que vous vous êtes choisi ait effacé de votre esprit tous les devoirs que la loyauté y avait tracés.

— Si je venais ici en mon nom, s'écria Juan, je répondrais brièvement, et comme il convient, à ces injures; mais je connais mes devoirs d'envoyé, et je me bornerai à vous demander de prendre connaissance du sujet de ma mission.

— Il faut en ce moment que j'inspecte l'armée, répondit négligemment Narvaëz; mais trouvez-vous à ma table. Après le repas, j'aurai quelques minutes à vous donner. En disant ces mots, il descendit les marches du temple, sans honorer d'un salut le jeune hidalgo, qui demeura stupéfait et dans un état d'impatience difficile à décrire. Il monta les degrés en grondant à voix basse; et, parvenu à la terrasse supérieure d'où il avait précipité, dans son zèle, les idoles mexicaines, il ne put s'empêcher de contempler avec satisfaction son ouvrage, et de jeter un regard sur la tour du temple, au haut de laquelle s'élevait l'image de la sainte vierge Marie. Il était enfoncé dans une profonde rêverie, méditant les moyens de s'emparer de l'âme fière de Narvaëz, lorsqu'une voix, partie de la chapelle voisine, fit entendre ces mots à voix basse : — Garde-toi, don Juan!

— Qui a parlé? s'écria-t-il plein d'émotion, et il courut à la chapelle; mais elle

était déserte, et la madone solitaire, placée sur l'autel, semblait lui sourire. Le superstitieux Espagnol, frappé de surprise, se jeta à genoux devant l'image de la Vierge, et se mit à prier dévotement. —As-tu donc daigné abaisser un de tes divins regards sur un misérable pécheur, disait-il, ô sainte mère de Dieu..... !

— Garde-toi, don Juan, répéta de nouveau la voix, au milieu de sa prière. Juan se releva effrayé; et jetant un regard timide sur la Vierge, il lui sembla que les yeux de la statue se tournaient vers lui avec bienveillance; malgré tout son courage, il ne put soutenir ce spectacle, et il s'élança hors de la chapelle dans la plus grande agitation : il lui tardait de se trouver au milieu des hommes.

L'heure du repas venait de sonner. Juan courut se rendre dans la salle où les officiers de Narvaëz étaient déjà rassemblés. Andréas Duero, et d'autres officiers, anciens amis de Juan, se pressèrent autour de lui, lui témoignant leur joie de le re-

voir sur le sol de la Nouvelle-Espagne. Le seul Diégo Vélasquez, autre neveu du gouverneur de Cuba, qui venait gagner, ses éperons dans cette campagne, se tint à l'écart et s'abstint de lier conversation avec le jeune officier. Cette réserve affligea don Juan : il se disposait à s'informer auprès de son cousin des raisons qui le portaient à agir ainsi, lorsqu'il se sentit doucement frapper sur l'épaule : il se retourna, et aperçut le digne Bartholomée d'Olmédo auprès de lui.

— Quand retournez-vous à Tapanakuetla? lui demanda le père d'un ton significatif.

— Je suis ici pour les affaires de mon général, et arrivé seulement aujourd'hui, répondit don Juan.

— Quand vous partirez, ajouta le père, veuillez, je vous prie, m'emmener avec vous. Le temps serait magnifique aujourd'hui pour le voyage; qui nous répond qu'il ne changera pas cette nuit?

Ces paroles attirèrent l'attention de don

Juan. Il emmena le père dans la salle précédente, et le pria de s'expliquer plus clairement. — Si vous espérez opérer encore une réconciliation, dit le moine en regardant autour de lui avec défiance, je puis vous assurer, d'après ce que j'ai vu, que nous perdrons toutes nos peines; et je pense avec douleur qu'un vaillant soldat comme vous peut rester au pouvoir de Narvaëz.

— En qualité d'envoyé, dit Juan en souriant de dédain, je me crois suffisamment assuré contre un tel malheur.

— Celui qui a fait proclamer Cortez rebelle, reconnaîtra difficilement les droits de ses envoyés. Plût à Dieu que vous fussiez déjà loin d'ici.... !

Les tambours retentirent, le cri *Aux armes!* se fit entendre; et Narvaëz, entouré d'officiers, entra dans la salle, dans l'attitude d'un prince de théâtre. Il se tourna en passant vers les deux envoyés, et leur fit signe de le suivre dans la salle du repas.

— Il le faut, vénérable père, dit Juan à voix basse, il n'est plus temps de délibérer: ce fou imaginerait que le respect nous retient, et en vérité son orgueil serait trop satisfait! Il se précipita dans la salle, suivi de Barthołomée qui branlait tristement la tête.

A table, la conversation fut d'abord civile et cordiale. Évitant des objets propres à faire naître des altercations, les officiers se firent raconter par don Juan les aventures des conquérans du Mexique, et lui donnèrent en retour des nouvelles de Cuba; mais nul d'eux ne fit mention de donna Isabelle. Lorsque enfin, ne pouvant résister plus long-temps, don Juan se hasarda à s'informer de sa jolie cousine, tous les visages s'allongèrent, et Narvaëz, tremblant d'impatience, brisa son couteau sur la table, dans la colère muette qui l'agitait. Le capitaine que Juan venait d'interroger, se borna à répondre brièvement que la fille de Vélasquez avait quitté Cuba quelque temps avant le dé-

part de l'expédition, et Salvatierra, lieutenant de Narvaëz, se hâta de ramener la conversation sur un autre sujet.

Juan fut prié de continuer sa narration. Il le fit avec une chaleur extrême, dictée en partie par un enthousiasme véritable, et en partie par le desir de servir les vues politiques de Cortez. Entraîné par le feu de son discours, il loua à outrance le courage, la sagesse, l'éloquence et la ténacité héroïque de son général, sans remarquer la teinte sombre que prenaient les visages de quelques convives. Il venait de peindre vivement la manière dont Montézuma s'était rendu vassal de l'Espagne, lorsque Salvatierra l'interrompit, en disant que, pour lui, d'après la connaissance qu'il avait du caractère de Cortez, il s'étonnait qu'il n'eût pas accepté cet hommage en son propre nom.

— Que voulez-vous dire, don? s'écria Juan les yeux étincelans.

— Je dis, continua Salvatierra, que Cortez, ayant secoué l'autorité de votre

oncle, pouvait aussi bien se soustraire à l'obéissance due à l'empereur notre maître, et se faire roi de la Nouvelle-Espagne. Après tout, c'est là le but de toutes ses entreprises.

— Je ne puis en ce moment, dit Juan, que vous prier de changer de discours; mais j'exige formellement qu'on s'abstienne de blâmer et de calomnier mon général en ma présence. Je déclare aussi que je suis prêt à relever le gant de quiconque ne tiendra pas don Cortez et ses compagnons pour loyaux serviteurs du roi d'Espagne!

Un silence profond succéda à ce discours hardi, et Narvaëz indécis, étonné, s'agita sur son siège, lançant autour de lui des regards qui exprimaient sa colère. Le jeune Diégo Vélasquez se crut alors obligé de répondre à son cousin contre lequel l'avait déjà animé depuis longtemps le vieil adelantado. — Celui qui défend avec tant de chaleur la cause d'un traître, s'écria-t-il, n'est pas du noble

sang des Vélasquez, et ne mérite pas de porter ce nom.

Juan, plein de rage, se leva aussitôt de son siège, et fit voir le jour à la lame de son épée. — A moi, misérable imposteur, lui cria-t-il, en s'élançant sur lui; mais Salvatierra prévint le coup et Duero lui retint le bras. — Ne m'empêchez pas de punir cet écolier fanfaron! dit-il en cherchant à se débarrasser de leurs mains: enfin Olmédo parvint à le calmer en lui disant à voix basse: — Pour Dieu! songez à l'affaire qui nous amène, et ne fournissez pas à Narvaëz un prétexte de l'oublier.

Le repas, interrompu par cette querelle, cessa aussitôt, et les officiers se levant, quittèrent la salle en blâmant entre eux la précipitation du jeune Diégo, et le silence de Narvaëz qui avait souffert qu'on insultât en sa présence un brave capitaine, doublement recommandable en ce moment, par sa qualité de convive et d'envoyé. Le général s'éloigna de son côté,

et Juan se trouva seul avec le père Olmédo.

— En envoyant une tête aussi chaude que la vôtre pour traiter de la paix, Cortez a peut-être commis sa première faute dans cette expédition, dit-il au jeune officier. Si mes paroles ont encore quelque poids auprès de vous, consentez à quitter au plus vite cette ville qui a déjà manqué une fois d'être notre tombeau.

— Quoi, mon père! dit Juan, lorsque Narvaëz ne m'a pas encore donné audience, et quand j'ai encore un mot à dire à mon tendre cousin? M'éloigner dans ces circonstances, ce serait prendre la fuite, et personne ne doit pouvoir se vanter d'avoir fait fuir un Vélasquez.

— Il faut donc vous servir malgré vous, reprit Olmédo. Je cours tout préparer pour mon retour; un chevalier, qui combat pour la sainte Église, ne laissera sans doute pas partir son père spirituel, sans défense et exposé aux attaques des Indiens irrités ou des rôdeurs de Narvaëz.

Il sortit, et Juan, fort de toute l'audace de la jeunesse, se remettant gaîment à la table abandonnée, se versa un verre de vin des Canaries, en sifflant l'air d'une romance, et le dégusta aussi paisiblement que s'il se fût trouvé à l'ombre du toit paternel, entouré de ses amis d'enfance et de sa famille. Quelques momens s'étaient écoulés ainsi, lorsque la porte s'ouvrit doucement. Un esclave maure, vêtu de la livrée de Narvaëz, entra mystérieusement dans la salle, remit à Juan un billet, et disparut.

Le jeune hidalgo y lut ce qui suit : « Dès votre arrivée, Narvaëz avait déjà « résolu de vous faire arrêter; mais ses of- « ficiers l'en ont empêché, dans l'espoir « de vous gagner à sa cause. Ce qui s'est « passé à table a rendu la force à vos en- « nemis, et si vous ne vous hâtez de fuir, « c'en est fait de votre liberté et peut-être « de votre vie.

Juan cacha la lettre dans son sein, et sortit précipitamment. Olmédo s'avança

aussitôt à sa rencontre ; ils s'élancèrent tous deux sur leurs chevaux qui les attendaient au bas des marches du temple. Au moment où don Juan mettait le pied dans l'étrier, Salvatierra s'approcha de lui et lui demanda s'il ne voulait pas attendre la réponse de Narvaëz:

— Se taire, c'est souvent répondre, dit Juan. Narvaëz a eu tout le loisir de communiquer ses intentions; j'attendrai sa réponse à Tapanakuetla, et si elle tarde, je reviendrai la chercher en bonne compagnie. *A dios!*

Il piqua des deux, et passant sans obstacle, avec le père, au milieu des gardes qui n'avaient pas encore reçu l'ordre de les arrêter, ils ne tardèrent pas à laisser loin d'eux les murs de Chempoalla.

CHAPITRE II.

STAUFFACHER.

On vous verrait ici, avec tant de froideur,
quitter la cause commune?

SCHILLER. — *W. Tell., act. I.*

JUAN et Olmédo avaient rendu compte au général de leur mission, et celui-ci venait de donner l'ordre à son armée de se mettre en marche, lorsqu'on annonça un envoyé de Narvaëz.

— Narvaëz vous envoie un parlementaire! s'écria Bartholomée en frappant ses mains avec surprise. Il faut alors que sa fin soit proche!

— Qu'il soit le bienvenu! dit joyeusement Cortez; la porte s'ouvrit et Andrès

Duero vint se jeter dans les bras de son ami.

— Et c'est vraiment Narvaëz qui vous envoie, amigo? demanda Cortez étonné.

— Je viens par son ordre, mais non par sa volonté libre, dit Duero. Il a été en quelque sorte forcé par ses officiers qui le blâment ouvertement d'avoir laissé partir don Vélasquez sans apaiser le différend qui s'était élevé entre lui et son cousin, et sans répondre à ses demandes. Ils disent hautement qu'un homme tel que don Juan avait droit à un meilleur traitement, et que la franchise de son caractère donnait un grand poids aux propositions dont il était chargé. Enfin, ils se plaignent des dispositions du général, et ne craignent pas d'exprimer l'espoir d'une prochaine réunion.

— Ce sont des braves gens, ceux qui parlent ainsi! s'écria Cortez. Je voudrais les avoir tous sous mon commandement; nous serions bientôt maîtres de cette contrée!

— Ce qui n'est pas encore advenu, peut un jour arriver, dit Duero avec son sourire ordinaire. Ces propos s'étant répandus dans l'armée, le soldat commençait à murmurer, et Narvaëz s'est vu forcé d'envoyer quelqu'un pour écouter vos propositions. Son choix est tombé sur moi, car l'amitié que je vous porte est aussi connue que mon attachement pour don Diégo Vélasquez.

— Il ne pouvait faire un meilleur choix! dit Cortez, et pour lui apprendre comment un général espagnol doit recevoir l'envoyé d'un autre général; je prie mon ami Duero d'accepter ce petit souvenir de Mexico. A ces mots, il lui passa au cou une lourde chaîne d'or, enrichie de pierreries. Le secrétaire qui, avec toutes ses bonnes qualités, n'était pas entièrement exempt de l'avidité commune à tous les fonctionnaires des Antilles, remercia Cortez avec chaleur et ne se sentit que plus d'ardeur à le servir.

— Je regarderai comme le plus beau

moment de ma vie, dit-il, celui où je pourrai rétablir la paix entre vous et ce Narvaëz que sa fierté, son entêtement rendent si difficile à conduire; car je croirais servir en cela l'empereur et même vos ennemis de Cuba. Parlez-moi donc franchement, général, quelles sont vos offres? Offrir et accepter, c'est là négocier.

— Je n'aime pas non plus les longs préliminaires, répondit Cortez. Que don Juan vous fasse connaître *l'ultimatum* qu'il portait à Chempoalla.

Duero écouta attentivement les propositions de Cortez. — C'est là ce que vous offriez! s'écria-t-il. Bonté divine! Quel trésor ce vieux fou a repoussé là. Vous êtes un saint, général! Mon esprit s'abaisse devant la grandeur de votre âme; mais ces propositions ne valent rien avec Narvaëz. Lui abandonner vos conquêtes! Vous éleveriez ainsi un temple à votre gloire, mais le sort de mille Espagnols que leur mauvaise étoile a amenés à la suite de Narvaëz, celui du Mexique, vous n'y songez

guère en prenant une semblable résolution, et en cela, elle n'est pas digne de vous. Narvaëz accepterait des deux mains une offre aussi généreuse, et il ne tarderait pas à détruire tout le fruit de vos travaux. A Chempoalla, où il importe tant de gagner les esprits, n'a-t-il pas laissé tellement relâcher la discipline que les Indiens nous regardent en ennemis, et que je redoute à chaque instant de les voir s'armer contre leurs hôtes. Mon avis est donc que vous consentiez à la conférence que je suis chargé de vous proposer. Face à face avec le grand homme qu'il outrage, Narvaëz sera plus timide; et je me promets d'heureux résultats de cette entrevue. Vous serez général des deux armées, c'est là votre condition *sine quâ non;* ne perdez pas cela de vue; pour le reste, que votre générosité agisse comme elle l'entendra; la fierté de Narvaëz ne va pas jusqu'à refuser de l'or, le gros prince de Chempoalla doit en savoir quelque chose.

— J'ai du moins un excellent ami dans

le camp de mes ennemis, dit Cortez en serrant amicalement la main de Duero. Je suivrai vos conseils. Vous réglerez vous-même les formes de l'entrevue.

— Cela ne sera pas long, dit Duero en s'asseyant près de la table du général et prenant une plume : 1° Suspension d'armes à compter de ce jour, dit-il en se dictant à lui-même; 2° Les deux généraux, accompagnés de dix officiers chacun, se rendront dans trois jours dans la petite île du fleuve Canoë; 3° Les hostilités ne pourront avoir lieu que vingt-quatre heures après cette conférence.

— Accordé! dit Cortez, et il signa le papier sans le lire.

— Dès que vous recevrez le duplicata de cette pièce, signé de Narvaëz et contresigné par moi, mettez-vous en route, mais non pas auparavant, dit Duero.

— Pourquoi ces précautions? demanda Cortez. Narvaëz est hidalgo et officier. Son nom me répond de sa loyauté: je n'ai pas à craindre une trahison de sa part.

— Mieux vaut se garder que se plaindre, répondit Duero. Narvaëz a du bon, mais il est mal conseillé. Dieu vous aide, mon noble général. Bientôt vous entendrez parler de moi.

CHAPITRE III.

Aux armes ! aux armes ! nous sommes trahis !

BYRON.

Le jour fixé pour la conférence, Cortez, environné de ses capitaines, recevait déjà son manteau des mains de son écuyer, et se disposait à s'élancer sur son andalou pour gagner le fleuve, lorsque Diaz vint lui remettre une lettre qu'un exprès venait d'apporter de Chempoalla.

Cortez la lut et la passa à Olmédo. C'était la ratification des préliminaires signée par Narvaëz. On monta aussitôt à cheval; mais Bartholomée examinant de nouveau

la lettre, retint Cortez en lui faisant remarquer que la signature de Duero ne s'y trouvait pas; et comme il présentait la dépêche au général pour qu'il la vît de plus près, un papier s'en échappa et tomba aux pieds du cheval de don Juan. Le père le présenta à Cortez qui, l'ayant rapidement parcouru, s'élança aussitôt à terre :

— Qu'on desselle les chevaux! s'écria-t-il; nous partirons en plus nombreuse compagnie. Écoutez, mes amis, et voyez ce qu'il faut attendre de la foi de Narvaëz.

« Ne venez pas au fleuve Canoë, mon « noble ami; cinquante arquebusiers, ca- « chés dans ses joncs, vous y attendent. « Narvaëz, dont le génie du mal s'est em- « paré de nouveau, veut s'assurer de vous « mort ou vivant. A. D. »

— Il est temps de châtier ce misérable! s'écria Sandoval en frappant son épée.

— Que la Vierge immaculée en soit louée, dit Diaz à Ordaz, le général a évité le piège; mais n'était-il pas trop audacieux de se fier à ce Narvaëz, dont la fourberie

est notoire. Sans Duero, Cortez se perdait infailliblement.

Cortez prit tout-à-coup une de ces résolutions inattendues qui germaient toujours dans son esprit dans les situations désespérées. Il envoya à Narvaëz une dernière ambassade pour le sommer de lui exhiber la patente de Charles-Quint, au nom de qui il prétendait agir, et dans le cas où il n'eût pas cette pièce en sa possession, pour lui faire défense, sous les peines les plus graves, de prendre le titre de gouverneur de la Nouvelle-Espagne, ordonner à ses troupes de lui refuser obéissance, et lui enjoindre de comparaître dans trois jours devant Cortez, pour recevoir les ordres du général de l'empereur.

Narvaëz ne donna aucune réponse à ce singulier message, et se borna à faire arrêter les députés; mais les menées de Duero ne tardèrent pas à produire leur résultat; les officiers du quartier de Chempoalla murmurèrent hautement contre cette mesure, et leurs représentations em-

barrassèrent tellement Narvaëz, qu'il se vit forcé de faire relâcher ces prisonniers.

Tout espoir de conciliation était désormais perdu. Cortez, continuant à traiter Narvaëz en rebelle, ordonna au capitaine Sandoval, qu'il nomma à cet effet alguazil-major, de se rendre avec quatre-vingts hommes au quartier ennemi, non pour l'attaquer, mais pour arrêter le général, lui promettant en même temps de le soutenir avec toute son armée. Cortez et ses soldats n'étaient plus éloignés de Chempoalla que d'une journée de marche, lorsque Narvaëz, instruit de l'approche de l'ennemi, s'avança à sa rencontre à la tête de cinq cents hommes de pied et de cinquante cavaliers. Les deux troupes ne se trouvèrent bientôt séparées que par le fleuve Canoë; mais Cortez avait su prendre une position si avantageuse, que Narvaëz ne put se décider à l'attaquer.

Ce fut le 26 mai 1520, dans la soirée du jour de la Pantecôte, que deux armées composées des enfans de la même contrée,

s'apprêtèrent à s'égorger pour décider quel serait le chef qui les menerait à la conquête d'un peuple qu'ils étaient également résolus d'écraser; mais les pluies, tombant à torrens sous cette zone, changèrent en peu d'heures en une mer furieuse la rivière sur les bords de laquelle campaient les deux armées; et Narvaëz, qui voyait déjà le mécontentement germer dans la sienne, la conduisit à Chempoalla, sans oser risquer une bataille. Cortez résolut aussitôt d'aller dans la nuit même attaquer son ennemi au milieu de la ville qui lui servait de refuge, et de terminer ainsi la guerre par un seul combat. Il poussa son cheval dans les eaux mugissantes du fleuve, et par son exemple détermina ses soldats à le suivre. La rapidité de l'onde menaçait à chaque instant d'engloutir les bataillons peu profonds des Espagnols; mais ils continuèrent à s'avancer d'un pas hardi, et atteignirent enfin, non sans efforts, l'autre rive. Là Cortez fit ranger ses troupes en carré, et, se plaçant au milieu d'elles, il

leur tint un discours qui les anima d'une ardeur nouvelle.

Les Espagnols demandèrent à grands cris l'attaque, et jurèrent que si leur général s'abaissait à traiter avec Narvaëz, ils cesseraient de lui rendre obéissance. Cortez, joyeux même de cette indiscipline, divisa son armée en trois troupes; la première, confiée à l'alguazil-major Sandoval, sous lequel commandaient Juan Vélasquez de Léon, George et Gonzalo Alvarado, Alonzo Davila, Juan Nuñez Marcado, et Bernal Diaz del Castillo, devait s'emparer de la porte du temple de Chempoalla et empêcher les soldats de Narvaëz de se réunir; la seconde troupe, conduite par Andréas et Bernardino Fosquez, Tagia, Rodrigo Zangeli et Juan Xaramillo, ayant à leur tête Christoval d'Olid, reçut l'ordre de se porter sur la tour où Narvaëz faisait sa demeure; enfin Cortez et ses capitaines Diégo d'Ordaz, Alonzo Grado, Christoval et Martin Gamboa, Diégo Pizarro et Domingo Albuquerque, devaient

soutenir, avec la troisième troupe, les entreprises des deux premières.

En continuant de marcher, on arriva devant une croix que les Espagnols avaient élevée dans leur trajet vers Ténochtitlan. Soldats et officiers, tous se précipitèrent au pied de ce signe révéré, et prièrent avec la ferveur d'hommes qui se regarderaient au dernier instant de leur vie. Puis le digne père Bartholomée, monté sur une pierre, leur distribua l'absolution; et, après avoir ainsi pris de nouvelles forces dans leur confiance en Dieu, les troupes de Cortez se remirent lentement en marche, s'avançant en silence, par une nuit pluvieuse, pour aller surprendre leurs compatriotes retirés dans Chempoalla.

CHAPITRE IV.

Henri, sans perdre son temps en délibérations, chaussa ses éperons d'or, ceignit son épée, et s'écria : en route camarade, et demande ce que tu voudras ! — Eh bien ! il faut que ton âme me soit dévolue. — Soit, répondit le duc, et il toucha la main du petit homme noir.

MUSAEUS.—*Chronique du comte de Gleichen.*

NARVAEZ, au retour de sa malheureuse expédition contre Cortez, courut se renfermer dans son cabinet de Chempoalla, où il trouva son médecin maure occupé à calculer des tables astrologiques. Le général le regarda quelques momens d'un air d'impatience. Quand aurai-je donc le résultat de tes interminables thèmes, Abderraman? lui dit-il enfin.

— J'approche du terme, don Pamphilo, lui répondit celui-ci. C'est un travail pénible, et je crains fort que ce ne soit un travail ingrat. Les chiffres ne veulent pas se présenter sous un aspect favorable, et dans la chambre de votre maison *, là, sous le signe d'Alpol, entre Canopus et Achamar, se trouve une ombre épaisse qui m'empêche d'y rien distinguer ; je suis tenté de croire qu'on vous a jeté un maléfice, et je vais consulter mon traité de *flagello Dæmonum*, pour essayer de le dissiper.

— N'espère pas que ton ombre m'inspire la moindre crainte, dit Narvaëz en riant; change-la en un corps que je puisse atteindre de mon épée, et tu verras si je ne la dissiperai pas aussitôt.

— Votre assurance est justement ce qui me fait trembler. Polycrates était plus

* Les douze maisons célestes, c'est-à-dire les douze signes du zodiaque, dans l'un desquels naissent les hommes.

(*Le Trad.*)

sage que vous. Se trouvant à l'apogée de la fortune, il jeta un anneau précieux dans la mer, afin que les dieux lui pardonnassent l'excès de son bonheur. Vous devriez suivre son exemple, señor Pamphilo.

— Et tes conseils, sans doute, n'est-ce pas! l'objet précieux que tu veux me faire sacrifier au typhon est, je m'en doute, le plaisir de ma vengeance, la joie d'humilier mon ennemi. C'est là, il est vrai, la perle de ma vie, mais je serais un véritable fou de m'en dessaisir; les constellations ne m'ont jamais paru si favorables qu'en ce moment: car, d'un signe, je puis anéantir les rebelles, punir l'orgueil de Cortez et de son favori don Juan qui m'a supplanté si indignement dans mes amours; et tu veux que je renonce à le faire, par je ne sais quelle crainte...

— Êtes-vous bien sûr de pouvoir toutes ces choses? demanda Abderraman d'un air inquiet; mes calculs m'annoncent des résultats tout différens.

— Peut-être que l'éclat d'une chaîne

d'or donnée par Cortez t'a si bien aveuglé que tu ne peux plus distinguer tes chiffres! s'écria Narvaëz plein de colère. Tu peux aller effrayer quelque autre que Narvaëz; cela est bon auprès du vieux Vélasquez; mais moi, je compte autant sur mon courage que sur tes constellations. Par Notre-Dame d'Atocha! si j'avais aujourd'hui le choix de me réconcilier avec Cortez ou de combattre jusqu'au soleil de demain, et me réveiller prisonnier dans ses chaînes, mon choix ne serait pas douteux, je me ferais boucler ma cuirasse...!

— Arrêtez! s'écria Abderraman; n'achevez pas cette terrible prophétie. Que dit l'un de vos savans maîtres européens, le grand Pic, avec qui j'ai eu le bonheur de conférer sur la divine science : — Toutes choses sont écrites et marquées dans le ciel à qui sait y lire, et c'est par un reste de la malédiction céleste que l'homme prédit souvent lui-même son propre mal, en bravant les esprits infernaux. — Il n'est pas seul, dans ce moment aux yeux de tous;

il est, comme je te vois maintenant entouré des génies des ténèbres, qui montent de l'abîme autour de lui, parcourent l'espace en rasant son front de leurs ailes, et courent graver sur des tables de fer le mot rapide échappé à ses lèvres.

— En vérité, Maure, dit Narvaëz en cherchant à dissimuler l'impression profonde que produisaient sur lui les paroles d'Abderraman, tu me vois donc en nombreuse compagnie...? Par ton maître Horapollon que tu cites souvent, tu décris si bien ce que tu ne vois pas, que je m'attendais presque à voir paraître un de ces démons familiers qui m'entourent, et je ne sais si nous ne devrions pas nous pourvoir de rue et de fenouil, et faire quelques incantations pour les chasser.

On frappa en ce moment à coups redoublés à la porte, et Narvaëz, un peu ému, ordonna au Maure de l'ouvrir. Un des officiers espagnols, chargé de garder la porte de Chempoalla, qui regardait le fleuve Canoë, se précipita dans la chambre.

— Aux armes! s'écria-t-il hors d'haleine. Les rebelles attaquent Chempoalla! mes soldats ont été tués ou pris, et j'accours vous donner l'alarme.

— La grande roue de fer tourne avec une effrayante rapidité! dit le Maure effrayé. Ah! de grâce, évitez-la avant qu'elle vous ait broyé en poussière. Mais Narvaëz, sans l'écouter, s'écria que l'officier chargé de ces nouvelles était un lâche que la frayeur avait troublé, et qu'il était impossible que Cortez et sa poignée de gens, osassent risquer une entreprise semblable.

En vain le soldat, blessé dans son honneur militaire, chercha-t-il à détromper le général; en vain les sinistres prédictions d'Abderraman lui rappelèrent sa situation critique et l'audace de l'ennemi, Narvaëz persista à croire qu'on lui avait donné une fausse alarme; et comme l'officier, fort de sa conviction, s'obstinait de son côté à soutenir qu'une vaine terreur n'avait pas motivé sa démarche, Narvaëz ouvrit la porte, en fureur, et donna ordre à

ses gardes de l'arrêter. Mais à peine venaient-ils de l'emmener, que le cri de *Sanctu Spiritu!* répété par mille voix, retentit dans le silence de la nuit, et Salvatierra accourant l'épée haute, s'écria que c'était le cri de guerre des rebelles qui venaient de pénétrer dans le temple. Plusieurs décharges de mousqueterie confirmèrent la vérité de cette nouvelle.

— Éclaircissez leurs rangs par une décharge de grosse artillerie! s'écria Narvaëz hors de lui, tandis que son fidèle Abderraman lui bouclait sa cuirasse. — Que la cavalerie nettoie les rues, et que les hallebardiers restent pour défendre le temple! ajouta le général; je cours vous soutenir avec les arquebusiers. Partez, et hâtez-vous de faire proclamer qu'on n'accorde pas de quartier aux rebelles! Salvatierra s'éloigna, et Narvaëz ne tarda pas à partir à son tour, entouré de ses officiers, l'épée nue et le bras couvert de son bouclier.

Abderraman le suivit tristement des

yeux, s'approcha de la table, et y reprit ses calculs et ses instrumens d'astrologie. — Pauvre Narvaëz, se disait-il en roulant ses papiers, tu ne tarderas pas à t'écrier comme l'infortuné Crésus : ô Solon, Solon, Solon !

Cependant, les troupes de Cortez attaquaient le temple avec fureur. Les soldats de Narvaëz se défendaient de leur côté avec courage, et le général lui-même, se montrait digne de son ancienne réputation de valeur. Il était poursuivi avec ardeur par l'alguazil-major Sandoval qui le cherchait de toutes parts, pour s'emparer de sa personne, selon la lettre de ses instructions. Pour y parvenir plus sûrement, il fit mettre le feu à la partie du temple du haut de laquelle Narvaëz se défendait avec vigueur; et celui-ci, forcé dans son retranchement, se prépara à faire une vigoureuse sortie. Mais à peine venait-il de quitter la porte du temple, à la tête de ses gens de pied, qu'un coup de lance qui lui fut porté par Pédro Sanchez Farsan, l'at-

teignit dans l'œil gauche. Il tomba aussitôt, vaincu par la douleur, et Sandoval, se jetant rapidement sur lui, le fit garrotter et emporter loin du combat. Les cris de joie des soldats de Cortez annoncèrent à ceux de Narvaëz le malheur de leur chef, et augmentèrent leur désordre. Les uns abandonnèrent honteusement la cause de leur capitaine, les autres ne firent qu'une molle résistance, et peu d'entre eux prirent la résolution de mourir en cherchant à se défendre. Cortez qui s'était hâté de s'emparer de l'artillerie, fit aussitôt proclamer un pardon général, et laissa à tous les nouveau-venus la faculté de servir sous ses ordres ou de retourner à Cuba avec leurs bagages. Les troupes de Narvaëz acceptèrent aussitôt la première de ces conditions; car, outre qu'elles se voyaient cernées par celles de Cortez, une multitude de bannières, répandues dans la campagne, leur fit penser que les ennemis étaient soutenus par un corps considérable d'arquebusiers, placés en réserve.

Les Espagnols, peu familiers avec les phénomènes de cette zone, ignoraient que ces redoutables secours n'étaient que de paisibles *cucujua*, sortes de vers luisans fort communs en Amérique. Quoi qu'il en soit, les Espagnols des deux partis se tendirent bientôt la main, et se réunirent par les ordres de Cortez.

Une seule tour du temple offrait encore quelque résistance. Désespérant de la victoire, Salvatierra et le jeune Diégo Vélasquez s'y étaient jetés; et le petit nombre de soldats qui les avaient suivis, animés par leur exemple et leurs promesses, se défendaient avec une rare vigueur. Juan les fit sommer de se rendre; mais la garnison répondit par de nouvelles décharges de mousqueterie, et Salvatierra s'écria qu'il ne voulait pas entendre parler de quartier. Les canons furent alors traînés au pied de la tour, et la battirent si violemment, que les soldats cessèrent leur feu, en dépit des deux chefs, et ouvrirent les portes à ceux de Cortez. Juan se pré-

cipita dans la tour; et tandis que les siens désarmaient le furieux Salvatierra, il chercha partout son jeune cousin pour en tirer la satisfaction qui lui était due depuis son ambassade.

— Où êtes-vous, don Vélasquez? s'écriait-il plein de fureur, en continuant ses recherches. Je viens pour remplir ma parole; venez accomplir la vôtre!

Enfin il le vit s'approcher lentement: il était pâle et sanglant, et s'appuyait avec peine sur son épée. — Me voici, capitaine, dit le pauvre Diégo; vengez-vous à loisir. Je suis blessé, et je ne ferai pas une grande résistance.

— Vous êtes blessé! s'écria don Juan dont la colère se changea aussitôt en un autre sentiment, et il remit son épée dans le fourreau. Prenez courage; vous êtes prisonnier de votre parent, qui aura pour vous tous les soins que lui commande son devoir de chrétien et de chevalier.

Diégo, ému de cette générosité, jeta

loin de lui son épée, et se précipita en pleurant dans les bras de Juan.

— Noble ami! s'écria-t-il, si bon... et si malheureux!

— Malheureux! reprit Juan étonné. Auriez-vous appris.....? Dieu! s'écria-t-il tout-à-coup, Isabelle n'est donc plus.....!

— Non, je l'ignore, répondit Diégo; mais elle disparut le jour même de ses fiançailles avec Narvaëz, et notre vieil oncle a jusqu'ici refusé de me faire connaître sa retraite. Narvaëz seul la connaît, mais il s'obstine aussi à se taire.

— Isabelle est perdue pour moi! s'écria Juan désespéré. Je n'ai plus de bonheur à obtenir sur la terre. Sainte Vierge, envoie-nous de nouveaux combats, j'y veux chercher la mort et la couronne du martyre.

CHAPITRE V.

Silvestre.

N'espère pas encore abuser ma raison ;
Enfin je te connais !

Le Brigand.

C'en est donc fait de moi !

Silvestre.

Rends grâce à Silvira ! sans elle, sans son nom,
Sur ton front criminel, j'invoquerais la loi.

OEHLENSCHLAEGER.—*Correggio.*

La victoire de Cortez n'avait pas coûté une grande effusion de sang; on ne comptait que quatre morts dans son armée, et celle de Narvaëz n'avait perdu que sept soldats. La plupart des officiers de Narvaëz chérissaient Cortez, soit à cause de sa libéralité, soit à cause de sa générosité, et Duero les avait déjà entraînés dans son

parti; l'armée suivit leur exemple, et il ne se trouva personne qui voulût profiter de la permission de retourner à Cuba. Tous brûlaient du desir de partager la fortune de Cortez dans les combats, et de s'enrichir sous ses drapeaux.

Dès que la disposition des troupes de Narvaëz fut connue de Cortez, il leur permit de paraître devant lui. Le charme de sa personne produisit son effet ordinaire, et il leur parla avec tant de noblesse et de dignité, que les soldats se précipitèrent à l'envi à ses pieds. Le général les accueillit dans ses bras, et donna l'ordre de leur rendre leurs armes. Cette mesure acheva de lui gagner tous les cœurs, et ses nouveaux soldats le portèrent aux nues.

Cependant le fier Narvaëz se désespérait sur son lit de douleur, où un enfant indien de Cuba qui lui servait de page, soutenait sa tête dont Abderraman enlevait le premier appareil.

— L'œil est perdu sans retour? demanda Narvaëz à son chirurgien; et

comme celui-ci baissait la tête en signe d'affirmation, il se tourna vers son compagnon de captivité, Salvatierra. — Ce qui doit nous consoler, dit-il, c'est que nous n'avons succombé qu'au nombre des ennemis, à celui de leurs alliés les Indiens, et non à leur valeur!

— J'en suis fâché pour vous, dit Diaz, qui commandait la garde espagnole placée à la porte; nos alliés, les Indiens, sont restés à Mexico, et vous n'avez eu affaire qu'à deux cent cinquante francs Espagnols.

— Il a raison, murmura Salvatierra; je n'ai pas rencontré un seul Indien dans l'attaque. Mais si ma vue ne me trompe pas, j'en vois arriver en ce moment une forte troupe qui passe la porte de la ville.

— Ce sont nos maraudeurs de Chinantla, s'écria Diaz; les coquins devaient arriver il y a trois jours, et ils viennent maintenant partager notre triomphe!

Diaz fut interrompu par l'arrivée des officiers de Narvaëz qui avaient déjà prêté

le serment de fidélité à Cortez, et qui venaient prendre congé de leur ancien général. Celui-ci détourna la tête avec mépris, et s'écria plein de fureur: — Oh! que le fer de la lance qui m'a frappé, n'a-t-il pénétré plus profondément de deux doigts, je n'aurais pas la douleur de voir votre lâcheté et votre trahison! Un mouvement qui se fit alors parmi les officiers, attira l'attention de Narvaëz, il se releva et reconnut Cortez, qui s'était glissé dans la foule. — Vous avez grande raison, capitaine, de remercier le sort, lui dit-il, jamais il ne s'est montré si favorable à vous qu'en me rendant votre prisonnier.

Cortez ne put se défendre du desir peu généreux d'humilier la vanité de son ennemi vaincu; il lui répondit froidement: — Il faut remercier Dieu de tout, brave homme, mais je vous assure que je regarde cette victoire comme le moindre de mes faits d'armes.

A ces mots, il quitta la chambre, et Juan s'approcha du malade, dans le dessein de

s'informer du sort d'Isabelle ; mais Narvaëz, reconnaissant son rival, lui fit signe de ne pas approcher, et, rassemblant ses forces, il s'écria : — Un brave gentilhomme n'a rien à dire à un renégat. Il succomba alors aux douleurs de son corps et aux peines de son esprit, et retomba sans connaissance sur les coussins qui le soutenaient.

— Je puis vous instruire de ce que vous vouliez savoir, don Juan, dit Abderraman. Le gouverneur, cédant aux desirs de sa fille qui voulait se soustraire aux poursuites de don Pamphilo, lui a permis de prendre le voile dans le couvent des sœurs grises repenties de San-Domingo, et je doute fort que vous puissiez jamais la revoir dans ce monde.

— O mon Isabelle ! s'écria Juan pénétré de la douleur la plus vive ; et il demeura absorbé dans ses réflexions.

— Votre douleur est superflue, continua le Maure. Je sais au reste que les cavaliers espagnols se plaisent à servir leurs

dames, même quand ils l'ont perdue, et je puis vous en donner le moyen. Donna Isabelle affectionnait avant son départ un enfant indien qui appartenait au *repartimento* du gouverneur, et faisait partie du service de sa maison. Son père a fait présent de cet esclave à Narvaëz; c'est le jeune garçon que vous voyez là au chevet du patient. La guerre le remet en vos mains, et si vous consentez à en prendre soin, donna Isabelle ou Juanna comme elle se nomme maintenant, vous saura sans doute gré d'être devenu le protecteur de son pauvre Pédrillo.

Dans l'espoir d'apprendre plus de détails sur le sort de sa maîtresse, Juan ordonna au Maure de lui amener cet enfant dans son logement, et il alla lui-même trouver Cortez qui lui fit présent du page, à sa première demande. A son retour dans sa chambre, il y trouva déjà le Maure qui l'y attendait avec le jeune Indien. Juan l'examina avec tout l'intérêt que devait lui inspirer un protégé d'Isabelle, mais rien

dans son extérieur ne justifiait une semblable faveur. La couleur brune de son visage et ses épais cheveux noirs contrastaient singulièrement avec le juste-au-corps de velours bleu de ciel, chargé de tresses d'or que la vanité de Narvaëz faisait porter à ses pages, et les peintures bizarres, tracées sur son visage, cachaient si complètement ses traits, que don Juan ne put remarquer que ses yeux qui étaient d'une beauté remarquable.

— Consens-tu à me servir, Pédrillo? lui demanda-t-il d'un ton amical.

— Jusqu'à la mort! répondit le page, d'une voix douce, en croisant ses bras sur sa poitrine.

— Son organe me plaît, dit le jeune officier; il a même quelque chose de touchant.

— Il vous faudra quelque patience pour l'entendre, reprit vivement le Maure. Donna Isabelle, qui voulait s'instruire dans la langue des sauvages, ne lui parlait presque jamais espagnol, et, en général, il n'est jamais bien jaloux de prendre la parole.

— N'importe, dit don Juan, nous demeurerons ensemble, et toi, Maure, je te laisse le choix de la récompense que tu desire pour le service que tu m'as rendu.

— Je prends au mot le noble cavallero, s'écria le Maure en saisissant la main de don Juan. Renvoyez-moi d'ici le plus tôt possible avec mon maître blessé qui a encore besoin de mes secours; que ce soit sur les vaisseaux ou à Véra-Cruz, n'importe, pourvu que vous me dérobiez aux regards de Cortez.

— Pourquoi veux-tu le fuir? demanda Juan étonné. Crois-tu, misérable poltron, qu'un médecin prisonnier ait quelque chose à redouter de mon général?

— Le médecin, non, répondit le Maure de plus en plus inquiet; mais renvoyez-moi. J'ai votre parole.

— Tu l'as sans doute, dit Juan en le regardant attentivement, et je la tiendrai, bien que tu me sembles plus suspect depuis que je te regarde. Je t'ai déjà vu quelque part, et il me semble que ce n'était

pas sous des auspices très favorables.

— Perle de tous les hidalgos! s'écria le Maure. Ne vous occupez pas tant de mon triste visage. Que vous importe où vous aurez vu un pauvre Maure, tout occupé d'études paisibles!

— C'est cela, dit Juan, je me souviens maintenant de cette circonstance. Narvaëz se rendit une belle nuit avec toi, dans la cour de la prison de Cuba, pour te conduire chez mon oncle, et c'est à tes menées sourdes, je pense, que Cortez dut la révocation de sa commission.

— Par Allah et Marie! vous me faites trop d'honneur si vous me prenez pour un nécromancien. La science magique n'était nullement nécessaire pour annoncer à votre oncle ce qui devait arriver. Je connaissais son caractère, celui de Cortez, et c'était assez pour prévoir l'avenir.

— Ta modestie ressemble furieusement à la crainte de l'inquisition, dit Juan; et je ne sais si je ne devrais...

— Don Juan ne voudrait pas livrer un

malheureux aux bourreaux! dit le Maure avec confiance.

— Non, répondit celui-ci, bien que tu l'aies peut-être mérité, mais tu m'as fait connaître le sort d'Isabelle; prends ceci, ajouta-t-il, en lui présentant une bague précieuse tirée des trésors d'Axajakalt. Je retourne à Mexico avec le général, et je le prierai de te renvoyer avec ton maître à Véra-Cruz. Ne mets pas la longanimité du ciel à de nouvelles épreuves, et garde-toi du père Juan Diaz qui pourrait bien avoir fantaisie de te faire servir d'ornement au premier auto-da-fé fait sur le sol de la Nouvelle-Espagne.

— Que le grand inconnu auquel nous nous adressons tous, vous bénisse! s'écria le Maure en se jetant aux pieds de don Juan. Qu'il vous récompense d'avoir suivi le précepte de votre prophète, en rendant le bien pour le mal; un jour, vous aurez lieu de remercier le pauvre Abderraman!

Il s'éloigna précipitamment. Juan, étonné de ces paroles énigmatiques, vou-

lut s'adresser à Pédrillo pour obtenir un éclaircissement; mais il avait également disparu. Il se rendit alors chez le général, et le trouva, parcourant d'un air sombre, une dépêche d'Alvarado, qu'on venait d'apporter de Ténochtitlan.

—N'est-il pas déplorable, s'écria Cortez en le voyant, que l'avidité et la rage aveugle détruisent en un moment ce qu'ont fondé à grands efforts la prudence et la force. Prends cet écrit, don Juan, et vois ce qui s'est passé. La noblesse de Mexico venait célébrer la fête du dieu de la guerre devant notre quartier, lorsque Alvarado, effrayé, comme il le dit lui-même, par les insinuations des Tlascalans, et craignant une révolte, a fait massacrer plus de six cents de leurs danseurs, sans défense. Pour moi, j'ai lieu de croire que le desir de s'emparer de leurs riches ornemens d'or et de pierreries, a excité l'ardeur de mon lieutenant; mais maintenant, tout Mexico est en révolte; nos brigantins ont été brûlés sur les lacs, et nos compagnons,

assiégés dans leur quartier, ont la plus grande peine à s'y maintenir. Demain, je pars pour les secourir; commande ici en mon nom. Rodrigo Rangeli conduira Narvaëz et Salvatierra à Véra-Cruz, sous bonne escorte, et prendra le commandement de la ville; Ordaz sera rappelé auprès de moi, Lugo démontera les vaisseaux de Narvaëz et enverra tous les agrès à Véra-Cruz; et toi, pendant ce temps, tu iras châtier la province de Panulo qui vient de se révolter; viens ensuite me rejoindre à Mexico; nous aurons de rudes combats à y soutenir, et nous ne saurions y rassembler trop de braves.

Juan promit à Cortez d'exécuter ponctuellement ses ordres, et courut remplir la promesse qu'il avait faite au Maure.

CHAPITRE VI.

Roi! hier je l'étais; maintenant votre esclave,
Me voici sans défense, écrasez un vieillard:
On peut tuer soi-même, aussitôt qu'on le brave!

SHAKSPEARE. — *Le roi Léar.*

Un triste spectacle s'offrit aux yeux de don Juan, lorsque après avoir rempli tous les ordres du général, il rentra avec ses compagnies dans Tenochtitlan. Les rues étaient couvertes de cadavres; partout on voyait les ruines encore fumantes des temples et des maisons, et l'on entendait retentir de toutes parts les accens de la musique guerrière et le cri de combat des Mexicains. Les alentours du quartier es-

pagnol présentaient un tableau plus affligeant encore. A l'exception du temple de Tamalli, tous les édifices qui l'environnaient avaient été détruits par l'effet de la grosse artillerie des Castillans. Le palais d'Axajakatl lui-même n'était plus qu'un monceau de décombres; car les Indiens l'avaient livré aux flammes et avaient abattu ses murailles pour se frayer un chemin plus large jusqu'à leurs ennemis, autour desquels on les voyait rôder comme des bêtes féroces altérées de sang.

Don Juan et ses gens furent forcés de s'ouvrir un passage à travers les morts et les mourans jusqu'au palais où Cortez avait établi sa demeure. Les Espagnols venaient de repousser une attaque furieuse, et ils étaient occupés à réparer tous les maux causés par le combat. Tandis que les uns pansaient les blessés et enterraient les morts, d'autres s'occupaient à éteindre le feu que l'on avait mis à l'édifice, à relever une muraille; et les charpentiers, aidés par les Indiens al-

liés, se hâtaient de construire trois de ces tours mobiles, nommées montas, qui devaient servir à escalader les terrasses des maisons, d'où les ennemis lançaient une multitude de flèches.

— Tu nous trouves au milieu du travail, mon bon Juan, dit Cortez d'un air sombre. Je remercie le ciel de ton arrivée; nous avions le plus grand besoin des troupes fraîches que tu amènes. Relève immédiatement mes gens de leurs postes; ils y combattent depuis le lever du jour, et n'ont pas eu même un morceau de pain pour leur rendre des forces.

Effrayé des misères sans nombre qui accablaient ses malheureux compagnons, don Juan monta sur le rempart et aperçut la multitude des Mexicains qui se formait de nouveau pour le combat. La trompette sacrée ne tarda pas à se faire entendre du haut du temple de Huizilopotchli; les cris des Indiens qui s'ébranlèrent aussitôt lui répondirent: en un clin-d'œil le quartier espagnol fut criblé de flèches. Les

canons et la mousqueterie tonnaient en vain, les Mexicains s'avançaient lentement et en bon ordre; chacun d'eux qui succombait, était aussitôt remplacé par un autre combattant, et tous s'élancèrent spontanément à l'assaut qui fut donné avec tant de furie que Juan et ses soldats eurent la plus grande peine à se maintenir sur la muraille. Le courage et l'ardeur des Mexicains s'augmentaient de toutes les forces que prêtent la rage, le fanatisme et le désespoir; et les Espagnols étaient sur le point de succomber lorsqu'un ordre de Cortez rappela don Juan de son poste. Il le trouva auprès du malheureux Montézuma, revêtu de tous les insignes de sa triste royauté.

— Le roi veut lui-même apaiser la fureur de son peuple, dit Cortez. Fais demander un suspension d'armes et conduis-le sur la grande terrasse. Protège surtout sa vie qui est notre palladium!

Juan obéit, et le prince monta péniblement les degrés du palais. Quelques-uns

de ses ministres qui l'accompagnaient, firent signe au peuple d'écouter la voix de leur souverain. Un silence de mort, qui contrastait d'une manière terrible avec les cris de fureur qu'on entendait quelques momens auparavant, régna sur la multitude à l'arrivée du roi. L'habitude du respect était encore tellement imprimée dans l'âme des Mexicains, qu'un grand nombre d'entre eux tomba à genoux, le visage contre terre, devant le prince prisonnier.

— Si le zèle de me servir, leur dit-il avec la hauteur du souverain, vous a mis les armes à la main, je vous remercie de votre amour et de votre fidélité; mais vous vous trompez si vous me croyez prisonnier. Il dépend de moi de quitter ce palais et de me rendre dans celui de mon père. Calmez-vous donc, et prouvez-moi votre obéissance, en rentrant dans vos demeures. Allez, et n'accréditez pas les bruits qui se répandent de votre révolte contre moi; car c'est un crime qui attirerait sur vous toute la colère des dieux irrités.

Le silence dura encore quelques momens après ce discours, jusqu'à ce qu'un long murmure s'élevât de la multitude. Tout-à-coup elle s'agita et ouvrit un passage au hardi Quanthemotzin, neveu de Montézuma, qui lui parla de la sorte au nom du peuple. — Honte à Montézuma! s'écria-t-il d'une voix terrible. Honte au roi efféminé qui figurerait mieux sur le tapis des femmes que sur le trône d'une nation courageuse! Quiconque a consenti volontairement à se faire l'esclave d'une poignée de larrons étrangers, ne mérite plus le sceptre du Mexique, ne mérite plus de vivre! Tombe en expiation des maux de ton pays dont ta folie a causé la ruine; tombe, sans gloire, comme tu as vécu; va dans l'empire ténébreux de Miktlanteuktli et que ton nom soit effacé des annales du Mexique!

Aussitôt, le guerrier banda son arc, et un trait parti de sa main se dirigea contre son infortuné parent. Avant que Jüan et Diaz eussent pu protéger le prince de leurs

boucliers, la flèche frappa le bras de Montézuma. A ce signal, l'attaque recommença avec une fureur nouvelle, et une grêle de pierres, de poutres et de javelines tomba sur la terrasse. En vain, les Espagnols se hâtèrent-ils de soustraire au danger le malheureux monarque; blessé au pied d'un éclat de pierre, atteint d'un dard à la tête, il tomba sans vie. Aussitôt les Mexicains s'arrêtèrent comme frappés de terreur; l'idée d'avoir assassiné celui qu'ils honoraient comme un dieu suspendit subitement leur rage, et, comme si la vengeance céleste dont les avait menacés Montézuma frappait déjà leurs têtes, ils s'enfuirent en tumulte, en poussant d'affreux hurlemens, laissant aux Espagnols le loisir de transporter le prince blessé dans l'intérieur du palais.

Mais tous les efforts des Espagnols, pour conserver cette vie qui faisait l'espoir de leur salut, furent inutiles. La vivacité de son esprit, obscurcie par une longue captivité, se ranima quelques momens pour

lui montrer toute l'horreur de sa situation. Ce prince, dont l'empire avait atteint au plus haut degré de splendeur, se voyait prisonnier, méprisé de ses sujets, et gisait sur un lit de douleur, frappé par la main de son propre parent. Son âme fière ne put supporter tant d'humiliations : on le voyait fondre en larmes, gémir, arracher l'appareil qui couvrait ses blessures, et chercher à hâter ainsi la fin d'une vie qui lui était devenue odieuse. Pour comble de misères, la religion qui l'eût aidé à supporter ses maux, n'avait plus d'influence sur son cœur. Les exhortations continuelles du pieux Barthélomée, et l'horreur que Cortez témoignait pour le culte barbare du Mexique, avaient enfin frappé l'entendement supérieur de Montézuma, et lui avaient appris à mépriser les croyances qui faisaient le bonheur et l'orgueil de ses aïeux ; mais, il ne haïssait pas moins les doux préceptes du christianisme, souillés chaque jour par la basse avidité, la fourberie, la férocité et l'ava-

rice de ceux qui les lui prêchaient, et il se voyait ainsi arrivé au bord de l'autre vie, sans avenir, sans espoir et privé de guide dans le monde qui s'ouvrait devant lui.

Bartholomée, après avoir épuisé inutilement toutes les consolations que lui inspirait sa douce piété, s'éloigna enfin du lit du mourant. Le père Juan Diaz vint se placer alors comme un génie malfaisant au chevet du pauvre prince, et troubler ses derniers momens par son zèle aveugle. Il lui peignit en termes horribles les tourmens éternels qui attendent dans l'enfer ceux à qui le baptême n'a pas ouvert le paradis des chrétiens. Montézuma, qui luttait déjà avec la mort, le regarda avec mépris, et s'écria avec fureur : — Prêtre, comment espères-tu me faire croire en un Dieu qui t'a choisi pour son serviteur! Puis-je desirer de me retrouver en un lieu où, d'après ton dire, je retrouverais tous mes bourreaux et pas un seul de mes aïeux! Vous m'avez enlevé mes

trésors; ma couronne, mon honneur, mes dieux, et vous voulez me retenir éternellement dans vos chaînes! Je veux entrer libre dans l'empire des ténèbres; le néant sera un bien pour moi, puisqu'il m'épargnera votre horrible vue!

Le père se leva plein de colère : — Je retire ma main de ce pécheur, dit-il à Bartholomée. La verge de Moïse ne ferait pas jaillir une goutte d'eau de ce rocher: c'est le démon qui l'empêche de reconnaître la sainteté de notre mère l'Eglise; que le démon prenne sa proie!

— Comme vous jugez, ainsi vous serez jugé, répondit Bartholomée avec dignité; et il s'approcha de nouveau de l'infortuné. Il venait de cesser de souffrir. Le bon père lui ferma doucement les yeux; et, plaçant sa main sur la tête du souverain d'un monde, le pauvre moine pria Dieu de lui pardonner en faveur de ses longues misères.

CHAPITRE VII.

Oui, le cor au loin retentit!
Mes amis! saisissez la lance.
Aussitôt, lui-même il s'élance
Sur son coursier qui bondit,
Et court dans les batailles,
L'éperon teint de sang,
Chercher au premier rang,
D'illustres funérailles.

BURGER. — *Ballades.*

La fortune sembla vouloir venger, sur les persécuteurs de Montézuma, la fin déplorable de ce monarque. Une attaque que Cortez tenta avec ses trois tours et son armée, soutenue de trois mille Tlascalans, manqua complètement. Une des montas fut brisée par les pierres énormes qui furent lancées contre elle, et le géné-

ral se vit obligé de se retirer dans son quartier avec ses gens, pour la plupart blessés ou mis hors de combat; le courage des Mexicains s'augmenta d'autant, et tandis que leurs principales forces assiégeaient les murs des Espagnols, cinq nobles, retranchés sur la plus haute terrasse du grand temple, faisaient pleuvoir les pierres et les flèches jusque dans la cour intérieure de leur quartier. Le capitaine Escobar, à la tête de cent volontaires, tenta, par ordre de Cortez, d'escalader la terrasse; il fut trois fois repoussé. Alors Cortez, plein d'impatience, descendit de cheval, se fit attacher son bouclier à son bras qui était blessé, et marcha à la terrasse, suivi des compagnies de Juan et d'Alvarado. Chaque pas leur était vaillamment disputé par les nobles Mexicains; mais enfin la tactique supérieure de Cortez l'emporta. L'esplanade fut escaladée, et là commença un combat tel qu'on n'en avait pas encore vu un semblable dans le Nouveau-Monde. Tous les Mexicains, fermement résolus à ne pas

survivre à la ruine de leur patrie, continuaient à combattre avec le même acharnement, bien que leur défaite fût déjà décidée, ou se jetaient volontairement du haut des galeries dans la cour du temple, certains qu'ils étaient d'y trouver la mort.

Deux jeunes gens, dont l'oublieuse Clio n'a pas conservé les noms, se distinguèrent par une action extraordinaire, à peine croyable chez un peuple à demi sauvage, et digne d'être éternisée par la plume d'un Plutarque. Ils s'approchèrent, dans une posture suppliante, de Cortez qui continuait à combattre, et qui s'arrêta en les voyant jeter leurs armes à ses pieds. Se précipitant aussitôt sur lui, ils unirent leurs forces pour l'entraîner au bord de la terrasse. Là, ils l'enlacèrent vigoureusement de leurs bras, et le soulevant au-dessus de la balustrade sur laquelle ils montèrent eux-mêmes, ils s'efforcèrent de l'entraîner par leur poids, cherchant à le perdre dans leur propre ruine; mais Cortez, aussi nerveux qu'adroit, et con-

servant toute sa présence d'esprit, embrassa la balustrade avec la vigueur d'un Samson, et força les deux héros à se précipiter sans entraîner leur victime. Sauvé de ce danger, il ne put s'empêcher de jeter un regard douloureux sur les deux adolescens brisés dans leur chûte, et de s'écrier avec émotion : — Hélas! que de vertus, et pour quelle cause! .

Le carnage continua jusqu'à l'entière destruction de la garnison du temple. Alors Cortez fit mettre le feu aux tours; il s'élança ensuite de nouveau sur son cheval, et, passant les brides autour de son bras impotent, il s'élança dans la mêlée la lance baissée, renversant tout ce qui s'opposait à son passage. Mais son hardi courage l'emporta si rapidement, que ses soldats ne purent le suivre; et lorsqu'il retourna son cheval pour les appeler, il s'aperçut qu'il se trouvait au milieu d'un si grand nombre d'ennemis, qu'il lui sembla prudent de rebrousser chemin. Cortez piqua aussitôt des deux, et s'élança dans une rue

faiblement gardée; dans l'espoir de revenir aux siens en décrivant un circuit. La fortune semblait l'avoir guidé à dessein pour sauver un de ses plus fidèles amis; car Andréas Duero, qui avait changé en ce jour la plume pour l'épée, et qui combattait en qualité de capitaine, venait d'être renversé de cheval, et une troupe de Mexicains l'entraînait vers le temple pour le sacrifier immédiatement aux dieux. Cortez se jeta au milieu d'eux, et frappant ceux qui retenaient son ami, il eut bientôt dissipé cette petite troupe. Duero se trouvant libre, abattit à son tour plusieurs Mexicains avec son poignard qu'on avait négligé de lui enlever, et les deux amis, remontant à cheval, regagnèrent rapidement le gros de l'armée espagnole. Celle-ci venait d'achever de nettoyer la ville, et le général trouva qu'il ne lui restait plus qu'à ramener dans leur quartier ses troupes harassées.

Cette fois, la victoire avait été chèrement payée. Quarante-six Espagnols avaient

succombé dans le combat, et presque tous les autres étaient couverts de blessures. Cortez comptait encore ses morts et ses blessés lorsqu'on vint lui annoncer que Quanthemotzin venait lui demander un entretien, au nom du nouvel empereur du Mexique, Kuitlahuatzin. Il se rendit aussitôt sur la terrasse, et donna ordre d'introduire l'ambassadeur en qui il se plaisait à voir un envoyé de paix.

— Je massacre journellement des milliers de tes concitoyens, lui dit Cortez d'un air sombre; la moitié de cette ville est détruite, et si votre fatale résistance dure encore, je me verrai forcé de promener sur vos têtes le glaive de ma justice, jusqu'à ce qu'il n'existe plus aucune trace de Ténochtitlan et de ses habitans!

— Le ciel t'entend, général, répondit froidement le Mexicain. Toutes les digues qui mènent à la ville sont rompues; vos grands canots sont détruits; et quand la faim vous forcera à fuir, les lacs vous arrêteront. Nous avons résolu de périr en

t'exterminant toi et les tiens: vois ces tours, ces places, ces rues couvertes de guerriers; dût la vie de chaque Espagnol en coûter vingt-cinq mille des nôtres, nous resterons encore en assez grand nombre pour entonner le chant de victoire. Mais si tu veux consentir à oublier le passé et à t'éloigner paisiblement, notre roi est disposé à t'accorder la paix, et si tu nous rends, en signe de réconciliation, notre teoteuktli dont tu t'es emparé contre tout droit, la suspension d'armes aura lieu à l'instant même.

L'audace qui régna dans ce discours, blessa profondément l'orgueil de Cortez, mais la dure nécessité ordonnait d'accéder à ces conditions. Le grand-prêtre fut mis en liberté; mais à peine en eut-il fait usage pour remplir les vœux des Mexicains en bénissant leur nouveau roi, que ceux-ci, fidèles à leur mauvaise foi, recommencèrent l'attaque avec une rage nouvelle. Les Espagnols, exténués de fatigue, affaiblis par la perte de leur sang,

furent obligés de reprendre les armes qu'ils venaient de déposer, et Cortez, contraint de reprendre ses sanglans travaux, se sentit tellement abattu après quelques momens de combat, que son âme de fer céda pour la première fois à la disgrâce, et qu'il éprouva la nécessité de mettre un terme à ces misères, fût-ce aux dépens de sa propre vie. Contre son usage, il quitta le combat avec ses principaux capitaines pour les consulter, et délibérer sur les moyens de faire une prompte retraite.

Le conseil se trouva partagé: tandis que Sandoval, Alvarado et Escobar votaient pour une retraite en plein jour, afin de pouvoir au besoin s'opposer à une attaque, Laviza, Morla et Sancedo émettaient une opinion contraire, pensant qu'une fuite nocturne serait plus facile à exécuter. La voix de Cortez allait décider, lorsque le brave Ordaz entra dans la salle du conseil, et opina, contre toute attente, pour la retraite nocturne. — Mes motifs sont graves, dit-il d'un ton mystérieux, mais

d'une telle nature, que j'hésiterais à les découvrir dans cette assemblée, si tous les officiers qui sont présens ne me donnaient leur parole de garder le silence; car je ne desire nullement me faire une querelle avec le saint-office.

Cette singulière ouverture éveilla la curiosité générale; on promit le silence; et chacun écouta attentivement ce qu'Ordaz allait dire. — Il se trouve un homme dans ma compagnie, continua-t-il alors, sur l'origine duquel règne une incertitude que je n'ai jamais pu dissiper. Il se donne pour un Espagnol de naissance et se fait nommer Botello; mais la couleur de son visage et le caractère de sa physionomie, démentent ses paroles. Il m'a semblé l'avoir vu jadis à Cuba; mais il ne vient pas de cette île, et s'est enrôlé sous nos drapeaux à notre retour de Chempoalla. Il se présenta alors muni d'une dépêche du commandant de Véra-Cruz. Ce Botello jouit d'une singulière considération parmi ses camarades. Ils le regardent comme un homme

fort versé dans les sciences occultes, et il ne porte dans la compagnie d'autre nom que celui du sorcier. L'abominable laideur de son visage contribue aussi à accréditer cette croyance; et je vous avoue qu'il a prédit si ponctuellement les évènemens de cette guerre, que je ne puis me rendre compte de sa prévision qu'en l'attribuant à des facultés surnaturelles.

— Je croyais le brave Ordaz d'un esprit plus ferme; et, entretenir le conseil de semblables faits, dans un tel moment, me semble un excès de faiblesse, dit Cortez.

— Blamez-moi tant qu'il vous plaira, général, s'écria Ordaz troublé, mais dans la nuit précédente, ce Botello vous a montré à moi, tel que je vous vis aujourd'hui, sur la terrasse du temple, entraîné par les deux Mexicains. Je crois parce que j'ai vu; et tous les raisonnemens du monde ne sauraient m'ôter ma conviction.

— La chose mérite réflexion, dit Sancedo. J'ai déjà entendu parler de la science de ce Botello

— On peut toujours l'entendre, dit Sandoval. Cortez, voyant la majorité des voix se ranger à la proposition d'Ordaz, et ne jugeant pas à propos de la combattre en ce moment, permit qu'on amenât le Maure au milieu du conseil.

Le capitaine revint bientôt avec son protégé, et les officiers ne purent s'empêcher de détourner les yeux avec dégoût, à la vue du Maure que ses traits amaigris, ses yeux caves, et sa face jaunâtre, couverte de cicatrices récentes, rapprochaient plutôt de la race des singes que de celle des hommes.

— Par Dieu et Notre-Dame, dit Alvarado à Sandoval, ce n'est pas là une figure chrétienne!

— Que m'amenez-vous là, Ordaz? demanda Cortez, furieux de ne pouvoir déguiser l'horreur qu'il éprouvait. Il me semble qu'un être semblable ne devrait pas se trouver au milieu de nous!

— C'est ce Botello dont je vous ai parlé,

répondit Ordaz; il ne sait pas encore avec qui il se trouve.

— S'il est tel qu'on le dit, répondit Cortez, il le devinera lui-même.

— Glorieux chef de guerre, dit le Maure en donnant à ses traits une expression qui inspira de l'effroi aux plus vaillans, je vous supplie de me juger avec votre sagesse ordinaire. Je ne me donne pas pour autre chose qu'un pauvre Castillan de vieux sang chrétien, qui, pour racheter quelques péchés commis dans sa patrie, a fait vœu de venir combattre dans la Nouvelle-Espagne pour la vraie foi. Je ne me suis jamais prétendu plus sage que les autres hommes, et si l'on a regardé comme des prophéties quelques pressentimens qui m'assiègent de temps en temps, je n'ai du moins pas cherché à répandre cette croyance.

— Trève de modestie, ami, dit Cortez brusquement? Dis-nous promptement ce que tu as à nous dire, et débarrasse-nous de ta présence!

— J'obéis, noble seigneur, répondit Botello en roulant ses yeux extatiquement tournés vers le ciel, et il s'écria d'une voix sourde et entrecoupée : — Les astres s'agitent avec une effrayante vitesse..... Les constellations deviennent de plus en plus sinistres.... Les influences bienfaisantes sont descendues sous l'horizon, le terrible Athar * lève ses cornes menaçantes vers notre zénith.... Une longue ligne de feu nous sépare encore de l'abîme; elle traverse le couchant et expire près de la prochaine aurore. Un jour terrible s'annonce dans ces nuages d'un rouge de sang... Malheur à l'armée des chrétiens, s'il la trouve encore dans Ténochtitlan! Fuyez, Espagnols, fuyez, tandis que la nuit vous protège....! L'arc-en-ciel est encore au-dessus de vos têtes, n'attendez pas qu'il disparaisse!

L'astrologue se laissa alors tomber sur le sol, la bouche écumante et les mem-

* Le signe du Taureau.

(*Le Trad.*)

bres agités par une convulsion nerveuse. Cortez l'examinait avec soin; et lorsque Botello, revenu de son délire, semblait se relever avec peine, il lui demanda comment il pourrait prouver la vérité de ses paroles.

Botello le regarda d'un air de stupéfaction, étonné sans doute du peu d'effet qu'avaient sur Cortez ses jongleries.

— Crois-tu, s'écria ce dernier, que le conquérant de la Nouvelle-Espagne se laissera imposer par tes misérables convulsions? Les prophètes appuient leurs prédictions par des miracles, lorsqu'il se trouve des incrédules. Tâche de confirmer les tiennes, à l'instant même, ou, avant le crépuscule, je te ferai voir de plus près les astres, accroché au-dessus de la grande porte du quartier espagnol!

— Jamais vous ne commettrez un semblable excès, général! s'écria Ordaz, en se jetant au-devant de son protégé.

— Laissez, laissez, noble don, dit Botello en l'écartant. La cruauté marche au-

près du pouvoir ; c'est l'usage en ce monde : nous sommes trop faibles tous les deux pour y rien changer. Vous me demandez des preuves, dit-il à Cortez ; je n'obéis que pour vous épargner un crime. Mais de semblables mystères ne sauraient être divulgués dans une si nombreuse assemblée ; faites-moi conduire dans votre cabinet, et n'emmenez avec vous qu'un de vos capitaines ; mais un seul : car le nombre trois est favorable pour que l'esprit s'unisse à la matière, et produise le *species apparens* sous le signe du Méchir.

— Eh ! bien, s'écria Cortez, je te l'accorde ; qu'Alvarado m'accompagne ! Mais si tu ourdis quelque trahison, prends garde à ma bonne épée, elle en coupera tous les fils ! Marchons.

Botello sourit dédaigneusement, et suivit le général en haussant les épaules. Les portes se fermèrent sur le Maure et les deux capitaines ; et le conseil attendit, dans le silence, et frappé d'étonnement, le résultat de cette singulière conférence.

CHAPITRE VIII.

« Une nuit de deuil et d'effroi. »

ULLIN.

DON JUAN, blessé par un coup de massue dans une sortie, était demeuré renfermé dans son appartement, et n'avait pu assister au conseil de guerre. Son fidèle page Pédrillo, qui le servait avec une tendre sollicitude, venait de lui apporter une boisson rafraîchissante extraite de la feuille du chia, et les derniers rayons du soleil couchant, qui se plongeaient dans le lac de Tezcuco, éclairaient le visage bruni du jeune Indien. Juan contemplait avec

une singulière expression, l'enfant qui se tenait debout devant lui ; lorsque ses regards rencontrèrent les yeux de Pédrillo, celui-ci baissa ses longs cils soyeux, et la coupe qu'il tenait s'épancha sur sa main tremblante.

— Eh! quoi, Pédrillo, mes regards te rendent interdit, lui dit sévèrement son maître. Cette terreur semblerait annoncer que ta conscience n'est pas sans reproche. J'espère encore qu'il en est autrement.

— Par la sainte Vierge! s'écria le page, mon cœur est pur comme ma vie, et l'un et l'autre vous sont dévoués pour toujours!

— Si ta fidélité, l'attachement dont tu m'as déjà donné des preuves, et la confiance dont t'honorait une noble dame, ne me répondaient de toi, tes façons mystérieuses, et je ne sais quelle crainte que tu sembles toujours éprouver, me feraient suspecter ta conduite.

L'arrivée de don Diaz mit fin à l'em-

barras du page. — Ami, notre fin approche, dit-il en prenant familièrement place sur la couche du blessé, tandis que Pédrillo se hâtait de s'éloigner.

— Un soldat ne doit jamais perdre courage, dit Juan, même quand tout lui semble désespéré; car c'est alors le moment de mourir en brave, comme il l'a toujours desiré.

— Ah! s'écria le brave capitaine, lorsqu'il s'agira de mourir, j'en finirai aussi brièvement que tout autre; mais je voudrais du moins mourir en bon chrétien, et cela ne sera pas facile, si le général se voue au diable avec ses soldats.

— Viens-tu de quelque partie à boire! Diaz, dit Juan avec humeur. Autrement, comment prêterais-tu de semblables pensées à notre général?

— Je suis à jeun, répondit Diaz, et j'étais au conseil, lorsque Botello que don Ordaz y avait amené, en sortit avec Cortez pour aller consulter les esprits sur la manière dont devait se faire notre retraite.

—Et qu'ont répondu les esprits? demanda Juan en haussant les épaules.

—Le conseil est encore assemblé; mais le Maure avait déjà dit à ses camarades que la retraite se ferait de nuit, et son avis prévaudra sans doute.

— Oui, Diaz, s'écria Juan en proie à de tristes pressentimens, oui, tu disais vrai, notre fin approche; nul de nous ne survivra à cette retraite nocturne dont j'ai toujours combattu l'idée! Comment espérer cacher à une si nombreuse population, le départ de neuf mille hommes, embarrassés de chevaux, d'artillerie et de bagages? Et quel est ce Botello dont la voix prévaut sur celle des plus prudens capitaines? Si je crois les bruits publics, un tel personnage est indigne de notre confiance.

— Je ne le connais nullement, répondit Diaz; mais il semble que Satan ait fait sa résidence sous cette affreuse enveloppe. Au reste, votre Pédrillo pourra vous donner quelques renseignemens sur ce sage,

car je l'ai surpris en conférence intime avec lui.

— Ces rapports avec ce personnage augmentent les soupçons que j'avais conçus sur mon page. Il y a là-dessous plus de choses que tu n'en peux soupçonner, ami Diaz. Amène-moi Pédrillo; qu'il vienne au plus tôt, et toi, cherche à voir le général, conjure-le de ne prendre aucune détermination, avant qu'il ne m'ait entendu.

Don Diaz sortit et revint bientôt, ramenant le page.—Je n'ai pu voir le général, dit-il, mais voici Pédrillo.

Celui-ci s'avançait tout tremblant; mais Juan sans lui donner le temps de parler, le saisit avec fureur, et lui cria :—Avoue, malheureux, que tu n'es pas ce que tu parais, et confesse tes menées avec Botello !

— Que la Vierge me protège! s'écria Pédrillo, et il tomba presque sans mouvement au pied du lit de Juan.

— Avoue tes complots, répétait don Juan, ou crains ma vengeance!

En ce moment, Alvarado accourut : il était pâle et défait. — Je vous apporte les ordres du général, Vélasquez, dit-il en balbutiant. L'armée quitte la ville cette nuit même. C'est à nous deux qu'est destiné le commandement de l'arrière-garde. Les troupes vont se rendre dans le plus grand silence à la digue de Tlakopan. Levez-vous et assemblez vos gens!

— Ton message est encore plus triste que la manière dont tu l'apportes, dit Juan en s'élançant de son lit et bouclant son épée sur sa cuirasse. Je n'ai jamais vu l'intrépide Alvarado dans une situation d'esprit semblable, et sa pâleur inaccoutumée me ferait assez mal augurer de notre entreprise.

— Notre retraite se fera sûrement, dit Alvarado; le ciel en est garant!

— Que Dieu nous sauve! s'écria le pieux Diaz en faisant le signe de la croix; avez-vous donc confiance dans les démons, don Alvarado, que vous soyez si certain de ce qui arrivera?

— Ami Diaz, dit le capitaine, j'ai vu ce que pour tout l'or de la Nouvelle-Espagne je ne voudrais pas revoir; mais grâces à Dieu, le salut de l'armée est assuré. Je cours me mettre à la tête de mes compagnies; ne tardez pas, don Juan. J'ai hâte de m'éloigner d'ici où tout me rappelle l'horrible spectacle dont je viens d'être témoin.

Il sortit précipitamment, et Juan furieux s'attacha au malheureux Pédrillo.

—Ton camarade a fait de grandes choses, lui cria-t-il en tirant sa dague, dévoile ses intrigues, ou je te perce à l'heure même.

Diaz se précipita sur don Juan dont il retint le bras, et le page dit en sanglottant:—Que la vierge Marie me retire sa protection si je sais autre chose que le nom véritable de ce Botello : jamais il ne m'a fait connaître ses plans; car il savait combien je vous suis attaché et fidèle. Si vous doutez de ma fidélité, percez ce cœur qui vous est dévoué et que déchirent vos soupçons !

— Dis son nom, dis le nom de ce traître? s'écria de nouveau Juan.

— Abderraman Millom, murmura Pédrillo, et il tomba sans mouvement.

— Abderraman! s'écria Juan, celui qui trompa Vélasquez, l'ennemi de Cortez, le fidèle partisan de Narvaëz! Ah! cet homme ne veut que notre ruine. Courons instruire le général. Diaz, je laisse Pédrillo sous ta garde! tu m'en réponds sur ta tête.

Il s'élança aussitôt vers la cour extérieure, où les troupes défilaient déjà en silence, et courut au quartier de Cortez; mais il était désert. Juan courut partout, demandant avec désespoir où était le général, et l'appelant à grands cris.

— Veux-tu donc nous perdre tous! lui dit à voix basse Alvarado en l'arrêtant avec force. Nous devons garder un profond silence, et tu sembles par tes cris, vouloir tirer tout Ténochtitlan du sommeil?

— Il faut que l'armée rentre dans ses quartiers! s'écria Juan avec rage. Botello

est un traître, et si l'on suit ses conseils, le général est perdu !

— Juan, si tu ne gardes le silence, je te fais arrêter, dit Alvarado. Botello a justifié ses avis d'une façon péremptoire, et il est trop tard pour reculer. Le général, parti avec l'avant-garde, doit avoir déjà passé la digue du lac ; et l'on ne peut interrompre la marche, sans jeter la confusion dans l'armée. Songe donc à remplir ton devoir de capitaine, et à rejoindre ta compagnie qui marche sans chef.

— Tout est perdu, et perdu par moi ! s'écria Juan en se frappant la tête avec rage ; et s'élançant sur son cheval qu'on lui amena, il vola vers sa compagnie, dont l'aspect augmenta son désespoir. L'avarice avait fait oublier aux malheureux Espagnols le soin de leur propre sûreté. Ils n'avaient pu se résoudre à abandonner les trésors qu'ils avaient achetés au prix de leur sang, et pliaient sous le faix de l'or dont ils étaient chargés, incapables à-la-fois de fuir et de se défendre.

— Par tous les saints, mes amis, leur dit Juan, ce n'est pas là le bagage propre à un combat ou à une retraite! Aux premiers coups de l'ennemi, vous succomberez sans pouvoir lui opposer la moindre défense. Au nom du ciel, jetez ce maudit or, qui serait trop payé s'il coûtait la vie d'un seul Espagnol: tant que vous aurez du fer, les trésors ne vous manqueront pas!

Mais les soldats murmurèrent hautement; l'un des plus anciens sortit des rangs, et dit que le général, après avoir inutilement essayé d'obtenir ce sacrifice, leur avait permis de prendre avec eux ce qu'ils pouvaient porter, tant il était certain qu'on n'avait pas d'attaque à craindre. — N'espérez donc pas, capitaine, ajouta-t-il, que nous laissions à ces infidèles le prix de nos fatigues et de notre sang.

— Vous voulez périr! s'écria douloureusement don Juan; les destins sont plus forts que ma volonté. Suivez-moi donc à une mort certaine, et quand l'heure de

votre ruine sera venue, n'accusez que vous-mêmes de votre déplorable fin.

D'un mouvement de son épée, il donna le signal de la marche, et ses soldats, courbés sous leurs fardeaux, le suivirent lentement et en silence, par un temps froid et obscur. C'était la nuit du 1er juillet de l'année 1520.

L'armée espagnole continuait à s'avancer doucement vers la digue de Tlakopan. Un escadron de cavaliers et deux cents hommes de pied, avec un pont volant, porté par quarante hommes, ouvraient la marche sous le commandement de Sandoval. Cortez, avec cinq cavaliers et cent piétons, couvrait l'artillerie, le bagage et les prisonniers, placés au centre. Le reste des Espagnols venait ensuite, commandé par Alvarado et Vélasquez. Sept mille alliés indiens de Tlascala, de Cholula et de Cheruscolla, étaient répandus dans les autres divisions. Une pluie fine et épaisse, qui tombait sans discontinuer, rendait la marche encore plus pénible et plus dan-

gereuse. Enfin, l'avant-garde arriva au premier canal qui traversait la digue. Le pont avait été coupé par les Mexicains, comme Cortez l'avait prévu. On jeta le pont volant, et l'armée commença son passage : mais elle ne tarda pas à se trouver arrêtée après le second canal ; car le pont qui faisait l'espoir des Espagnols se trouva si fortement engagé entre les pierres, par le poids de l'artillerie, que nulle puissance humaine ne put le soulever. Les malheureux aventuriers se trouvèrent alors sans espoir, au milieu des ténèbres, sur une digue étroite, battue de toutes parts par les flots, et ayant derrière eux une ville ennemie. Le désespoir s'emparait déjà de tous les cœurs, lorsque le bruit des conques de guerre se fit entendre du haut de tous les temples de Ténochtitlan ; en même temps, des cris affreux répétés par cent mille voix retentirent autour des Espagnols qui se virent accablés sous une nuée de pierres et de flèches. Des masses de Mexicains en ba-

taille s'avancèrent du côté de la ville, et de Tlakopan. A droite et à gauche, le lac se couvrait de canots, chargés de guerriers qui s'efforçaient d'escalader la digue pour fondre sur la petite troupe isolée au milieu de toute une nation. En vain, Sandoval s'efforçait-il de faire avancer le pont; en vain Alvarado, Vélasquez, Cortez, se présentaient partout où s'approchait l'ennemi, l'épée haute, et frappant les plus hardis avec tout le courage du désespoir, les Mexicains opposaient leurs masses immenses à la fureur des Espagnols, et les rangs se resserrant à mesure qu'ils étaient éclaircis, les soldats de Cortez ne tardèrent pas à succomber de fatigue, et leurs bras, las de frapper, ne se soulevèrent plus qu'avec peine. Dans cette horrible mêlée, toute l'habileté des généraux échouait contre leur position, et l'espace même manquait pour faire usage de l'artillerie. Le combat continuait dans d'épaisses ténèbres que dissipait faiblement, et à longues distances, l'éclair des armes à feu. Le cli-

quetis des armes, les mugissemens des flots, les cris des combattans, les gémissemens des prisonniers qu'on emmenait pour les traîner à la mort, les plaintes des mourans, celles des blessés qui suppliaient qu'on les achevât, tout contribuait à augmenter l'horreur de cette nuit et à faire battre d'effroi le cœur des plus intrépides.

Enfin, les forces des Espagnols se trouvèrent épuisées. Leurs rangs se rompirent, le désordre se mit parmi eux; cavaliers, fantassins, espagnols, tlascalans, ennemis, amis, tous se mêlèrent, et frappèrent au hasard dans la nuit, pour se frayer un passage. On se précipita ainsi, dans un effroyable chaos, vers la seconde ouverture de la digue, que comblaient les cadavres, les blessés et l'artillerie; et l'infatigable Cortez parvint, à la tête d'une centaine d'hommes, à gagner la terre ferme. Oubliant son propre salut, il revint à plusieurs reprises arracher des Espagnols à la mort, et repassa plusieurs fois

la fatale digue, ramenant toujours quelques-uns de ses compagnons. Mais la plupart d'entre eux trouva la mort dans cette nuit terrible. Amador de Larez, Morla et Sancedo périrent, ainsi que cinq cents Espagnols, quatre mille alliés Indiens au nombre desquels se trouvait toute l'armée de Cholula, et les prisonniers mexicains qui furent égorgés par la rage aveugle de leurs compatriotes. Le malheureux Kakumatzin périt aussi, ainsi qu'un frère, un fils, deux filles de Montézuma. Tous les trésors, la grosse artillerie, quarante-six chevaux qui étaient alors une valeur inestimable dans ces régions, furent perdus dans cette déroute.

Tandis que Cortez, armé du courage d'un lion, se consumait en efforts pour sauver le centre et l'avant-garde, les derrières de l'armée étaient attaqués avec une force nouvelle, par les Mexicains. Juan et Alvarado leur opposaient une défense héroïque. Leurs chevaux avaient été abattus à coups de hache, et ils combat-

taient à pied, disputant à l'ennemi chaque pouce de terrein.

— C'est une vraie nuit de désolation! s'écria Diaz, en essuyant de sa main gauche la sueur et le sang qui couvraient son visage, tandis que de la droite il soutenait son épée qui moissonnait les rangs des ennemis.

— Ainsi la nommera-t-on dans l'histoire*! s'écria Juan, en frappant dans son désespoir, et cherchant à gagner la troisième ouverture où se jetaient en foule les soldats, accablés sous l'or dont ils étaient chargés. Alvarado se trouvait alors au bord du précipice, et les Indiens se portaient avec rage sur ses pas. D'un regard, il mesura l'abîme, et appuyant sa lance sur le bord, le hardi Castillan s'élança en un bond sur l'autre rive.**

* Elle est connue dans les fastes de l'Espagne sous le nom de *Nuit mélancolique.*

(*Le Trad.*)

** Alvarado était d'une taille et d'une force sans égales. *Le saut d'Alvarado* est célèbre dans l'histoire de l'Amé-

A nous, Vélasquez ! s'écria, en poussant un cri d'admiration à la vue de ce saut merveilleux, le brave Diaz qui venait de gagner aussi le bord opposé, en s'attachant à la hallebarde que lui avait tendue un soldat.

Juan décrivit encore avec son épée un cercle qui coûta la vie à quelques ennemis, et s'élança pour rejoindre ses frères d'armes ; mais, au même moment, un coup de hache l'atteignit à la tête; il tomba au bord du fossé, et les Mexicains, se jetant sur lui, l'entraînèrent avec des ris moqueurs vers la ville, où les temples illuminés attendaient les victimes.

rique ; on montra long-temps la place où eut lieu ce fait extraordinaire.

(*Le Trad.*)

CHAPITRE IX.

Le roi, l'état périssent, si le prêtre est bravé !

LESSING. — *Nathan-le-Sage.*

LORSQUE Juan se réveilla de l'assoupissement où l'avait plongé le coup qu'il avait reçu, il se trouva dans l'enceinte des murs du grand temple, lié sur le sol, au milieu de ses compagnons d'armes prisonniers. Deux prêtres, vêtus de noir, étaient à ses côtés, et une garde de Mexicains veillait sur eux tous. Quelques centaines de trépieds où brûlait de la résine éclairaient la place d'une teinte rougeâtre que rembrunissait encore l'épaisse fumée

du copal, dont les nuages sombres s'élevaient de deux immenses cassolettes placées sur la terrasse supérieure. Bientôt, s'avança une troupe de prêtres, ayant à leur tête le teoteuktli lui-même. Il s'approcha des prisonniers, et en désignant un du doigt, il s'écria que le fils de Quetzalkoatl devait commencer les sacrifices en l'honneur de son père. Aussitôt, les portes de pierre, placées au fond du temple, roulèrent sur leurs gonds, et plusieurs figures noires entraînèrent le malheureux Espagnol dont les cris de désespoir se perdirent au milieu de leurs acclamations de joie. Juan priait avec confiance : lorsque les derniers cris de la victime parvinrent à son oreille, le désespoir s'empara de son cœur; il se précipita sur le pavé pour se briser contre la pierre; mais ses gardiens veillaient attentivement sur lui, et le garrottèrent plus étroitement. Cependant, les cris de la victime avaient cessé; on n'entendait plus que les râlemens de son agonie, et bientôt les prêtres préci-

pitèrent son cadavre dans la cour du temple, où les guerriers mexicains l'attendaient pour se le partager.

Le noir cortège s'approcha de nouveau des prisonniers. Le teoteuktli dirigea son doigt vers don Juan, et les prêtres se jetant sur lui l'entraînèrent à la mort. On approchait déjà de l'autel, lorsque le brave Quanthemotzin, encore couvert du sang qu'il avait répandu dans la bataille, accourut au-devant du grand-prêtre.

— Plus de sacrifices aujourd'hui! s'écria-t-il. C'est la volonté du roi que tous les prisonniers soient réservés pour la fête qui aura lieu demain pour célébrer son avènement.

— Que ce jeune audacieux périsse encore cette nuit devant l'image de Huizilopochtli, dit le prêtre. Je le reconnais pour le sacrilège qui insulta le dieu de la guerre dans le temple de Tamalli. Qu'il meure à l'instant même, car les dieux demandent une prompte vengeance.

— Ce jeune guerrier! s'écria Quanthe-

motzin. Je le reconnais aussi! c'est l'un des plus braves capitaines des blancs; c'est de ma main qu'il a reçu, près de la troisième digue, la blessure qui l'a rendu prisonnier. Je ne souffrirai pas qu'un semblable héros meure comme un soldat obscur. C'est devant tout Mexico, avec tous les honneurs qui lui sont dus, qu'il doit périr, afin qu'il apprenne que notre nation sait honorer le courage, même dans ses ennemis.

— Il mourra sur l'heure! s'écria le prêtre : mais le guerrier mexicain repoussa les acolytes qui entouraient don Juan, et coupa les liens dont il était garrotté.

— Je cède à la puissance, reprit le pontife offensé; mais malheur! malheur au pays dont les princes osent parler ainsi aux serviteurs de Dieu! Déjà, jeune insensé, tu as commis le crime d'attaquer la personne de ton roi, maintenant tu braves aussi le ciel : un jour, il te punira. Quand tu te verras dans les chaînes des blancs, quand le bras que tu viens de

lever contre le pontife sera dévoré par les flammes, alors tu songeras trop tard aux maux que tu as causés, et ton repentir te fera maudire cette heure.

Il s'éloigna, et le prince remit Juan aux guerriers qui l'accompagnaient. — Conduisez-le au tueiteoquixqui, leur dit-il. Annoncez-lui ma volonté; c'est de ses mains que je recevrai cette victime, quand il en sera temps.

CHAPITRE X.

Les noces se célébrèrent, c'était un mercredi : jour de malheur, puisque tout devait finir pour lui le lendemain.

La Romance d'Alcala.

Le bruit de la musique guerrière des Mexicains qui revenaient du combat, parvint jusque dans le lieu où Juan, accablé par ses blessures, était de nouveau retombé dans un profond assoupissement, et le tira de son sommeil. Il lui sembla rêver encore, car il était étendu sur une couche moelleuse, et sa tête blessée reposait sur les genoux d'une jeune Mexicaine, couverte de longs voiles noirs, qui le contemplait avec intérêt.

— Où suis-je? dit-il à voix basse, doutant encore de la réalité de cette apparition.

— Dans le temple de la déesse des fleurs, Coatlikua, répondit tristement la jeune fille.

— Quoi! s'écria Juan, j'aurais obtenu grâce devant ces tigres altérés de mon sang!

— Non, pauvre jeune homme, tu ne dois plus espérer, dit la belle Mexicaine d'une voix plaintive. Coatlikua est la mère du dieu de la guerre que tu as offensé. Mon père ne t'a amené ici que pour te dérober au teoteuktli, et te faire guérir de tes blessures, afin que tu sois une victime digne de ses autels.

A ces mots, les yeux de la jeune fille se remplirent de larmes. — Mais toi, lui dit don Juan, qui es-tu, pour prendre ainsi pitié de mon sort.

— Je suis la prêtresse Anakoana, la fille du second pontife de Ténochtitlan, dit la belle Mexicaine en baissant les yeux.

— Je plains l'âme qui se cache sous des traits si doux ! se dit Juan. Ah ! que ne puis-je l'entraîner à ma croyance, et mériter avec elle, le paradis céleste...!

— Pourquoi tournes-tu vers moi tes regards sinistres? dit la jeune fille. Tu as l'air d'un héros, et cependant tu me sembles si doux : Ah ! tu ne ressembles pas à nos guerriers, qui ne sont braves que comme les bêtes féroces. Mon cœur se déchire quand je songe au sort qui t'attend...

— Tu prends donc part à mes douleurs, Anakoana ! dit Juan séduit par l'aimable naïveté de la jeune prêtresse, en l'entraînant près de lui.

— Hélas ! et que te servirait l'intérêt que je te porte, pauvre jeune homme ! répondit-elle en gémissant !

— Oh ! si Dieu a touché ton cœur, s'écria Juan, ne repousse pas cette inspiration, et sauve-moi, jeune fille. Vois ! je ne crains pas la mort; mais s'il faut qu'un brave soldat soit égorgé sans défense sur l'autel

de vos horribles dieux, mon dernier soupir sera, je le sens, une malédiction, et mon âme retournera avec mon corps au néant. Ah! par ton cœur aimant, je t'en supplie, jeune vierge, ouvre-moi les portes de ma prison, ou donne-moi un poignard, que je périsse comme un homme par l'effet d'une volonté toute puissante!

— Tu demandes beaucoup, étranger, dit Anakoana; cependant je ne pourrais rien te refuser si j'en avais le pouvoir; mais les portes de cette salle sont gardées par les prêtres, le temple est environné de soldats, et mon père répond de toi sur sa tête.

— Ainsi point d'avenir! point de salut! s'écria Juan plein de rage. Eloigne-toi donc de moi, trompeuse image de la dernière espérance! Fuis, idolâtre, que je puisse être seul avec mon Dieu, à mes derniers momens!

— Tu t'irrites contre moi, contre mes dieux, répondit la jeune fille d'une voix pleine de douceur; maudis les tiens qui

l'ont abandonné à l'heure du danger, et non la pauvre Anakoana qui voudrait te sauver au prix de tout son sang! En parlant ainsi, elle l'entourait de ses bras, et le pressait contre son sein gracieusement arrondi. Le jeune homme sentit le cœur de la belle prêtresse battre contre le sien, et la pensée de la mort disparut tout-à-coup devant toutes les illusions de la vie, qui rentrèrent en foule dans son âme; son sang circula avec une nouvelle ardeur dans ses veines; le feu des passions se ranima dans son cœur, et puisant à longs traits le desir dans les yeux de la jolie Anakoana, il oublia bientôt la voix du devoir....

— Isabelle! s'écria Juan, lorsque, revenu de son ivresse, il se trouva dans les bras de la belle Mexicaine. Comme si le châtiment l'eût attendu pour lui rappeler sa honte, son premier regard rencontra une longue figure noire qui se tenait immobile devant lui, et dont les vêtemens lugubres lui rappelèrent ceux de ses

bourreaux. Le hueiteoquixqui, car c'était lui, ne laissa pas percer son courroux; il se contenta de dire froidement au serviteur qui l'accompagnait : — Etendez les voiles et préparez le feu. Celui-ci s'éloigna, et Anakoana tomba aux genoux de son père en versant des pleurs.

— Je te l'ai souvent dit, ma fille, continua le prêtre avec le même calme, tu devais fermer ton cœur à tous les desirs, si tu ne voulais tacher l'honneur de ton sang; mais tu as méprisé la voix de ton père, et ce qui est plus grave, tu as offensé les dieux à qui tu avais consacré ta vie. Je leur rends grâces d'avoir été le seul témoin de ta honte, moi qui puis te punir sans qu'il t'en coûte ta renommée. De longs jeûnes, de rigoureuses macérations racheteront ta faute; mais ce n'est pas à toi seule à la réparer. Il faut que l'audacieux étranger qui a abusé de ton innocence te donne satisfaction, pour que la fille unique du hueiteoquixqui, la prêtresse de la grande Coatlikua, ne des-

cende pas au rang des malheureuses filles qui errent, aux approches de la nuit, dans les rues écartées de Ténochtitlan.

Le serviteur revint. Il portait d'une main un grand vase d'or rempli de charbons ardens, et de l'autre, une étoffe artistement tissue. Il l'étendit sur le carreau du temple, plaça le vase près de là, et le prêtre y versant quelques poignées de copal qu'il tira d'un sac suspendu à sa poitrine, une flamme rougeâtre pétilla et éclaira le visage du malheureux don Juan, que ces apprêts semblaient inviter à se préparer à la mort.

— Prenez place sur ce tapis, dit le prêtre au jeune couple.

— Jamais! s'écria don Juan. Jamais volontairement, vous ne me soumettrez à vos pratiques idolâtres.

Mais Anakoana l'attira doucement près d'elle. — Ne résiste point, lui dit-elle à voix basse. Il veut notre bonheur. Juan céda contre son gré, et le prêtre, s'avançant vers, lui prit l'extrémité de son man-

teau et le lia avec celle de la tunique de sa fille. Celle-ci se dépouilla alors de ce vêtement, fit trois fois le tour du feu, et revint se placer auprès du jeune Espagnol qu'elle pressa avec ardeur contre son sein. Puis, le prêtre lui tendit son sac de copal et le vase sacré : — Imite-moi, dit-elle à Juan d'un ton suppliant en lui présentant le sac; mais celui-ci, plein d'horreur pour l'acte religieux qu'on exigeait de lui, se leva avec vivacité et la repoussa.

— Vous êtes maintenant époux, dit le prêtre, en omettant à dessein le reste de la cérémonie. Va, Anakoana, prie et repens-toi. La jeune fille baisa avec reconnaissance la main de son père, serra encore don Juan sur son cœur, et disparut.

— Tu es maintenant mon gendre, chrétien, dit le prêtre d'un air d'ironie, et quelle que soit la haine que je porte à ta nation, tu peux être assuré que je ferai tous mes efforts pour te procurer la mort la plus honorable.

— Quoi ! s'écria Juan hors de lui, c'est la mort que tu me réserves ! Tandis que tu m'unissais à ta fille, tu songeais déjà à la priver de son époux ; le ciel vous a donc refusé une âme, misérables prêtres, et vous êtes encore plus cruels, je le vois, que vos dieux sanguinaires !

— Le grand-prêtre lui-même, répondit le Mexicain, ne pourrait sauver la vie à un Espagnol. Ma fille a été faible envers toi ; il fallait qu'elle devînt ton épouse : mais devais-je pour cela oublier mes devoirs envers ma patrie ? Comme autrefois, le grand Montézuma permit au général tlascalan prisonnier à Tlahuikol de goûter dans sa prison les douceurs de l'hymen, afin qu'il léguât au Mexique une race valeureuse, ainsi, je desire, qu'un rejeton de la tienne étende ses branches sur Ténochtitlan. Demain, quand le soleil du jour de la fête dorera les tours du temple de Tamalli, tu mourras pour apaiser les dieux, et ma fille vivra honorée comme la veuve d'un brave guerrier.

Il abaissa son voile et quitta le temple. Juan resta seul, en proie à ses réflexions et confondu par tant d'évènemens extraordinaires.

CHAPITRE XI.

Seigneur, de vos bontés il faut que je l'obtienne;
Elle a trop de vertus pour n'être pas chrétienne.

CORNEILLE. — *Polyeucte.*

Les forces de la jeunesse, et les soins qu'on lui prodigua, ne tardèrent pas à guérir don Juan de ses blessures. Lorsque ses forces furent entièrement revenues, il vit un jour entrer dans sa prison, le grand-prêtre, et sa fille qui courut se jeter dans les bras du jeune Espagnol.

— Tu as recouvré tes forces, chrétien, lui dit le prêtre, tu ne dois pas rester plus long-temps enfermé dans ce lieu; il m'est ordonné de te conduire au grand temple où tu seras sacrifié à nos dieux.

Anakoana serra douloureusement Juan dans ses bras, et supplia son père, en versant des larmes, d'épargner son époux, et d'accorder encore un délai.—Je pense, dit le prêtre à Juan qu'on retardera encore quelques jours le sacrifice. Une maladie que nous devons, ainsi que tous nos maux, à tes compagnons *, s'est répandue dans la ville; elle a frappé notre glorieux souverain, et sans doute, elle lui coûtera la vie. Déjà, tous les Mexicains appellent au trône, pour lui succéder, le brave prince Quanthemotzin qui fait un trop grand cas de ta personne pour ne pas desirer que tu serves à ajouter à l'éclat de son couronnement. Va donc, ma fille, ajouta-t-il, va préparer la nouvelle demeure de ton époux dans le temple du dieu de la guerre; il t'est permis de rester auprès de lui jusqu'au moment où le réclameront les dieux.

* La petite vérole.

(*Le Trad.*).

— La pauvre Anakoana aura donc encore quelques jours heureux sur cette terre! s'écria la jeune fille; et serrant de nouveau don Juan sur son sein, elle sortit pour exécuter les ordres de son père.

Le prêtre suivit des yeux sa fille d'un air attendri, en jetant un regard de colère sur le jeune Espagnol : — C'est la malédiction des dieux, s'écria-t-il, qui inspire à nos femmes tant d'ardeur pour ces étrangers; et si, un jour, ma malheureuse patrie est asservie à tes compagnons, c'est aux filles indignes du Mexique que vous devrez la victoire!

— Je te plains, vieillard, dit Juan ému; mais n'attribuez vos maux qu'à vous-mêmes, à l'orgueil de vos prêtres et de vos nobles : vos femmes voient en nous des hommes, elles ne trouvent dans vos guerriers que des tigres qui les repoussent avec mépris. Que ne puis-je éclairer ton âme! Au lieu de t'enorgueillir du sacrifice que tu prépares, tu pleurerais de voir mourir sans gloire l'époux de ta fille, et

tu voudrais le voir périr d'une manière digne d'elle, de lui-même, au milieu des périls des batailles!

— Je t'admire, jeune étranger, répondit le prêtre. Tu voudrais mourir dans les combats? Eh! bien, je le jure, tes desirs seront satisfaits, et tu auras une fin telle que doit la trouver un noble capitaine. A ces mots, il sortit, et sa fille ne tarda pas à accourir auprès du prisonnier, dont elle chercha à adoucir la captivité par tous les soins d'une tendre sollicitude.

— Oh! Juan! s'écriait-elle souvent lorsqu'elle le voyait accablé de douleur, Anakoana donnerait sa vie pour te procurer un instant de joie, et elle serait encore heureuse d'avoir dissipé, quelques momens, la sombre tristesse qui remplit ton cœur.

— Tu le pourrais, Anakoana, s'écria Juan; mais le sacrifice que je te demande est grand, et tu m'auras donné la plus grande preuve de ton amour, si je puis l'obtenir.

— N'es-tu pas mon maître et mon époux? dit humblement la belle Mexicaine. Mes pensées et mes volontés t'appartiennent, comme le cœur qui les renferme. C'est à toi d'ordonner et à moi d'obéir.

— Non, Anakoana, s'écria Juan; ce n'est pas une obéissance servile que je te demande; c'est volontairement que tu dois te rendre à une demande dont l'accomplissement me rendrait faciles et doux les derniers momens de ma vie. Je t'aime, je t'aime avec une ardeur qui me rendra coupable aux yeux du juge suprême; car tu n'es pas chrétienne.... Ah! si je pouvais te convertir à ma foi, j'aurais pour nous l'espoir d'un bonheur éternel.

— Homme singulier! répondit la jeune fille. Tu es un chrétien, et cependant tu aimes la prêtresse du vrai Dieu; tu te sens heureux dans ses bras. Qu'a donc de commun notre croyance avec notre amour?

— C'est de ta foi, dit Juan avec enthousiasme, que dépend ta vie future;

nous séparer bientôt pour toujours, où nous réunir à jamais, voilà ce qui nous attend. Anakoana, devenue chrétienne, viendra me joindre dans la demeure céleste, et la prêtresse des faux dieux sera damnée pour toujours avec mes ennemis!

La jeune prêtresse garda un long silence, et demeura comme perdue dans ses réflexions. Enfin, elle prit une ferme résolution. — Même au milieu des joies du Tlalokan, s'écria-t-elle; dans le séjour où se rendent les âmes des croyans, je me trouverais malheureuse loin de toi! La femme doit suivre son époux en quelque lieu que se portent ses pas, fût-ce dans les ténèbres éternelles de Miktlanteuktli! Hâte-toi de faire de moi une chrétienne, afin que je te rejoigne bientôt, et que le couteau qui tranchera ta vie, ne nous sépare pas pour long-temps!

— O mon Dieu! je te remercie d'avoir assez vécu pour te ramener cette âme, s'écria Juan dans une pieuse extase. Mais, ajouta-t-il, je dois te faire connaître les

mystères de notre sainte religion, avant de te régénérer par le baptême.

—Je les connais, dit la prêtresse avec feu. Comme toi j'adresse mes prières au grand inconnu, quel que soit son nom, Teotl ou l'Éternel. Tu m'as parlé de son fils divin, du sacrifice qu'il a fait de sa vie pour racheter nos fautes, et j'adore tous ces mystères, bien que mon âme se refuse à les comprendre. Ah! de grâce, Juan, puisque ton bonheur et le mien y sont attachés, donne-moi l'eau du baptême qui doit nous réunir pour toujours!

—Eh! bien, que tes vœux soient accomplis. Peut-être mes instans sont déjà comptés, dit Juan en s'approchant solennellement de la jeune fille : Je te demande donc, Anakoana, au nom de la très sainte Trinité, si tu veux être baptisée?

La belle Mexicaine tomba à ses genoux, les mains jointes; et le jeune Espagnol, versant quelques gouttes d'eau sur sa tête, s'écria : — Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, je te baptise et je te reçois

dans la communion des chrétiens. Puis, il la nomma Juanna, et ajouta : — Meurs et vis pour ta nouvelle croyance. Amen!

— Le ciel soit loué! s'écria la nouvelle chrétienne en se jetant dans les bras du jeune apôtre; je suis à toi pour l'éternité.

Les portes s'ouvrirent, et le tueiteo-quixqui entra gravement, et ordonna à sa fille de s'éloigner. — Les dieux m'ont exaucé, Juan, lui dit le prêtre; tu mourras d'une mort digne de toi! Le grand Kuitlahuitzin est retourné auprès de ses pères, et son neveu Quanhtemotzin monte sur le trône du Mexique. Il a résolu de t'accorder tous les honneurs que tu mérites, et il te permet de mourir les armes à la main. Six braves guerriers combattront, l'un après l'autre, contre toi.

— Et si je parviens à les vaincre? demanda don Juan plein de joie.

— La victoire est plus difficile à remporter que tu ne le penses, orgueilleux Espagnol, répondit le prêtre. Tu auras pour adversaires nos plus braves capitai-

nes; de grands honneurs attendent celui d'entre eux qui sera vainqueur; ils seront bien armés, et toi, tu n'auras qu'une épée et un bouclier, et l'un de tes pieds, enchaîné à la pierre des sacrifices, t'empêchera, à-la-fois, de les fuir et de les poursuivre.

— Misérable peuple! s'écria Juan plein de furie. Je me réjouissais déjà de trouver quelque générosité parmi vous; mais tout y est marqué au coin de la barbarie et de la cruauté. N'importe! que j'aie seulement ma bonne épée! Alors, qu'on me garrotte, s'il le faut, je saurai me défaire de mes ennemis!

— Demain, au lever du soleil, je te conduirai à la pierre sacrée, dit le prêtre. Je te laisse pour que tu aies le temps de te préparer au grand voyage que tu vas faire. Je t'enverrai un prêtre espagnol qui doit aussi mourir demain; il te donnera les consolations de ta religion.

Il gagna la porte, se retourna encore une fois, et revint serrer le jeune Es-

pagnol dans ses bras, en s'écriant : — O Juan ! que ne puis-je te sauver la vie ! mais les dieux me le défendent.

Et se voilant la tête, il disparut. Peu de temps après son départ, la porte s'ouvrit de nouveau, et un homme, vêtu d'un froc de dominicain, entra timidement dans la salle. Juan jeta un coup-d'œil sur le moine, et s'écria aussitôt avec fureur : Abderraman !

— Grâce ! lui cria celui-ci en se précipitant à ses pieds.

— Abderraman ! Botello ! s'écria Juan dont la colère ne faisait que s'accroître. Maure et Espagnol, astrologue et médecin, soldat et prêtre, assassin de mes frères, qui es-tu donc enfin ? N'es-tu pas plutôt l'enchanteur Mograby que les légendes maures nous peignent comme l'ennemi de notre nation, et qui la poursuit sous mille formes !

— Vous êtes un hidalgo et un chrétien, dit humblement le Maure, et j'en appelle à toutes les qualités qui vous distinguent.

Vous ne trouverez nulle joie à vous venger d'un infortuné sur lequel la main du sort s'est déjà rudement appesantie, et vous lui pardonnerez au nom du juge devant qui vous allez demain paraître.

—Tu implores ton pardon, dit Juan; je ne rejetterai pas la dernière prière que l'on m'adressera en cette vie; mais avoue ton crime, parle avec sincérité comme un homme qui n'a plus à redouter la justice humaine.

— Oui, je veux tout avouer! murmura Abderraman. Lorsque Narvaëz se trouva hors de danger, il me congédia, après m'avoir fait jurer de tirer vengeance de son ennemi. Narvaëz m'avait comblé de bienfaits avant sa défaite, la victoire de Cortez avait détruit toutes mes espérances, m'avait ravi toutes mes richesses, je jurai la vengeance, et je tins mon serment.

— Misérable, s'écria Juan. Tu répondras dans le ciel des maux que tu as causés à toute une nation, et d'éternels

châtimens feront justice de ta noire perfidie.

— Je n'ai qu'un mot à vous répondre, reprit froidement Abderraman à qui ces reproches rendirent toute son énergie. Je suis un Maure, un des hommes de ce peuple malheureux que le fanatisme et la cupidité des Espagnols ont cruellement chassés de leurs demeures et plongés dans une profonde misère, tandis qu'ils forcent ceux qui sont restés à abjurer, sur le bûcher, leur croyance. C'est là ce que je répondrai au juge éternel qui m'interrogera, et il me pardonnera les maux que j'ai faits à une nation, contre laquelle nous apportons en naissant une haine irréconciliable.

— Malheureux! dit Juan, n'es-tu pas déjà puni? la trahison ne t'a pas sauvé, et n'es-tu pas ici, comme moi, pour être conduit à la mort?

— Tout n'est pas gain dans les marchés que l'on fait avec le diable! s'écria le Maure en grinçant les dents. Après la défaite des Espagnols, Kuitlahuitzin me fit payer, il

est vrai, l'or qu'il m'avait promis, mais en même temps il me dit qu'il ne m'avait pas garanti la vie; et qu'après avoir payé l'espion, il ferait sacrifier le traître en l'honneur de ses dieux.

— Éloigne-toi donc de moi, misérable! s'écria Juan, ou crains l'effet de ma colère. Je ne voudrais pas souiller, par un meurtre, le dernier jour de ma vie!

Abderraman, irrité du mépris de Juan, murmura en s'éloignant : — Sans doute le pauvre Maure est moins que le noble chrétien; mais du moins, il ne passe pas ce dernier jour au sein de la volupté, dans les bras d'une fille idolâtre....!

Juan put à peine contenir sa rage; mais Analtoana, accourant en pleurs se jeter dans ses bras, calma la douleur que lui faisaient éprouver ces reproches.

CHAPITRE XII.

A peine au ciel avait lui
La blanche clarté de l'aurore,
La soif du sang les dévore,
Ils marchent déjà contre lui;
Riant, il compte leur nombre,
Et baissant son fer vengeur :
« De la nuit vous cherchez l'ombre,
Le jour plaît à ma valeur.
Vous êtes six, bien en armes,
Je suis seul avec mon bras;
Venez, je trouve des charmes
A ces inégaux combats.
Mon ardeur sera trompée,
Ou seul je vous affronte tous,
Jusqu'au moment où mille coups
Auront brisé mon épée. »

Ancienne ballade.

Le jour suivant, dès les premiers rayons du jour, le chant des prêtres et le son des conques retentirent du haut de la terrasse

du temple, vers laquelle s'acheminait, entouré de guerriers, le malheureux Abderraman. Six prêtres, barbouillés de noir et couverts de longs habits blancs, l'attendaient au pied d'un immense autel de jaspe. Leur chef, le cruel topilzin, grand sacrificateur de Ténochtitlan, était vêtu d'un manteau de coton teint en rouge. Une couronne de plumes jaunes et vertes ornait sa tête, des émeraudes pendaient à ses oreilles, un rubis à sa lèvre inférieure, et il tenait en main un large couteau de pierre.

Au bas de la façade du temple, se trouvait la pierre des sacrifices, de forme arrondie, à surface plane et incrustée de figures bizarres. Juan s'y tenait armé d'une épée et d'un bouclier; son pied droit retenu par une chaîne de fer scellée dans la pierre. Au fond de l'arène, on voyait sur des sièges élevés le nouveau roi, et sa cour : les prêtres et le peuple occupaient les autres places. Aux deux côtés du trône, se tenaient six guerriers gigan-

tesques, attentifs aux ordres de leur roi, et jaloux de verser le sang du malheureux prisonnier.

Abderraman venait d'atteindre à la dernière marche de la terrasse. Les bourreaux s'emparèrent alors de lui, et le forcèrent à se jeter à genoux devant la plus grande des idoles; puis, ils l'entraînèrent à l'autel, sur lequel on l'étendit, après l'avoir garrotté. Le topilzin leva son arme; en un moment, le malheureux fut égorgé et son corps précipité du haut de la terrasse. Juan sentit une sueur froide découler de son front, et, s'agenouillant sur la pierre qu'il allait teindre de son sang, il remercia Dieu de lui avoir épargné une mort aussi horrible.

Quauhtemotzin fit un signe à l'un des guerriers; celui-ci baisa sa main dont il toucha la terre, et poussant son cri de guerre, il s'élança sur don Juan. Mais l'Espagnol, se couvrant de son bouclier, évita le terrible coup du maquahiutl de son ennemi, qui menaçait sa tête, et lui

plongea son épée dans la poitrine. Le Mexicain tomba aussitôt, sans donner aucun signe de vie, aux murmures prolongés du peuple.

Juan retirait à peine son fer du cadavre, que le second guerrier se précipita sur lui sans attendre l'ordre du prince.

— C'est l'action d'un traître! s'écria Juan, mais je devais m'y attendre: et, d'un revers de son arme, il abattit le poignet du Mexicain qui levait la sienne contre lui. Des cris de rage s'élevèrent de la multitude, et Quauhtemotzin fit signe au troisième adversaire d'entrer dans la lice. Celui-ci s'avança lentement vers la pierre, serrant fortement son bouclier contre lui, et l'épée baissée. Juan l'observait avec attention; le Mexicain ne leva son sabre qu'au pied de la pierre, et Juan s'élançant d'un bond fendit son bouclier d'un coup de lame. Le coup de son ennemi fut plus sûr, car le tranchant de son épée de pierre pénétra profondément dans la cuisse du jeune Espagnol d'où le sang jail-

lit à flots. A cette vue, Juan, plein de rage, redoubla d'ardeur, et, frappant à coups redoublés sur son adversaire, il l'étendit à ses pieds, avant qu'il eût pu songer à se défendre. Le roi fit un mouvement de colère, et deux autres Mexicains se jetèrent à-la-fois dans l'arène, et se précipitèrent sur le jeune héros.

— Misérables lâches! s'écria celui-ci en bondissant sur la pierre déjà humide de son sang; et, de son pied qui n'était pas enchaîné, il frappa si violemment celui des deux guerriers qui était le plus proche, qu'il l'étendit sans mouvement sur la poussière. Mais son autre adversaire lui porta en ce moment un coup de son maquahiutl qui lui fracassa le bras gauche. Juan sentit ses forces s'écouler avec son sang, et, rassemblant ses derniers efforts pour sauver sa vie, il se blottit à genoux sous son bouclier en attendant son ennemi. Celui-ci lui porta, en tournant autour de la pierre, mille coups que Juan para en suivant ses mouvemens.

profitant enfin d'un mouvement favorable, le jeune Espagnol se baissa jusqu'au niveau de la pierre, et lui enfonça la pointe de son épée au bas de la poitrine. Le cri de mort que poussa le Mexicain en tombant fut répété par tout le peuple.

Juan, couvert de blessures, déchira son écharpe, et les pansa lui-même à la hâte, mais ayant perdu tout espoir de soutenir le dernier combat. Il était occupé à étancher son sang, lorsque le sixième guerrier s'élança dans l'espoir de le surprendre; mais le roi se leva indigné, et l'arrêta lui-même. — On n'a déjà que trop enfreint les lois de nos combats, s'écria-t-il. Tu n'es pas digne de combattre ce héros. C'est toi, Teuthile, ajouta-t-il en s'adressant à son général, c'est à toi de prendre sa place; mais attends que ce malheureux chrétien ait achevé de panser ses blessures.

— Je te remercie de ta générosité, brave Quanhtemotzin, dit Juan, attachant une ligature, et attendant appuyé fièrement

sur son épée l'ennemi qui devait le combattre. Comme il jetait les yeux autour de lui, en contemplant les cadavres de ceux qu'il venait d'abattre, il vit un prêtre, le visage peint de noir, un couteau de pierre à la main, s'approcher de lui avec un cruel sourire.

— Qui es-tu, visage funèbre? dit Juan; et, dans le trouble où l'avaient jeté l'irritation du combat et ses blessures, il fit un signe de croix et prononça les paroles de l'exorcisme.

— Je suis le chalchiuhtepehua, répondit la figure noire d'une voix sépulcrale. Mon devoir est de t'entraîner à l'autel du sacrifice, et de t'y égorger quand tu seras vaincu.

— Non, mon Dieu! tu ne donneras pas cette joie à mes ennemis! s'écria Juan en tournant avec ferveur ses regards vers le ciel; et, serrant son épée avec une nouvelle force, il se prépara à soutenir l'attaque de Teuthile. Mais celui-ci, qui venait de l'approcher, évita habilement les pre-

miers coups de don Juan, et s'élançant avec agilité auprès de lui sur la pierre, il l'étreignit de ses bras nerveux. Juan le serra à son tour avec rage; et luttant quelques momens avec des forces égales, ils semblaient, sur ce bloc isolé au milieu de la plaine, un groupe de gladiateurs dû au ciseau d'un habile artiste. Des flots de sueur coulaient de leurs membres épuisés; leurs muscles se contractaient par leurs efforts, et cependant aucun des deux ne cédait encore. Enfin, Juan fit une dernière tentative, et soulevant avec vigueur son ennemi dans ses bras, il le laissa aussitôt retomber de son propre poids, et le saisit en même temps à la gorge en poussant des cris de rage. Le Mexicain étendu sur la pierre, écumant de fureur, enfonça sa main droite dans la blessure que Juan avait reçue à la cuisse, et, se servant de ses doigts comme des griffes d'un tigre, il la déchira impitoyablement, s'efforçant de le vaincre par ces cuisantes douleurs. Juan sentit que la nature, plus forte que son

courage, allait succomber, il plongea ses deux mains dans la gorge de son ennemi, et Teuthile expirant, roula de la pierre, d'où le sang découlait sur le sol.

— Malheur! malheur! s'écrièrent les prêtres.

— Malheur! s'écria le peuple, et une foule de guerriers s'avança pour venger la mort de leur général. Juan brandissait son glaive avec une noble fierté, et semblait les défier tous.

Quanhtemotzin se leva alors de son trône, et leur fit signe de s'éloigner.—Tu as racheté ta vie et ta liberté, brave chrétien, dit-il. Tu resteras à ma cour, comme un hôte digne d'estime jusqu'à ce que tes blessures soient guéries, et alors tu pourras retourner auprès des tiens.

— Honore les dieux, roi! s'écria le teoteuktli plein de fureur. Ce blanc s'est racheté comme ton prisonnier, mais il a offensé le dieu de la guerre, et Huizilopochtli le réclame.

— Viens donc me chercher, prêtre! dit Juan en levant son épée; je ne descendrai pas vivant de cette pierre où j'ai su défendre ma vie.

— Le premier devoir du roi est la justice, reprit Quahhtemotzin. L'Espagnol a satisfait à nos usages, qu'il vive! on ne dira pas que j'ai commencé mon règne par un acte de cruauté injuste.

Les prêtres se voilèrent le visage et s'éloignèrent en murmurant. Juan, épuisé par la douleur et la fatigue, fut descendu de la pierre sacrée, et s'évanouit dans les bras d'Anakoana qui venait d'accourir.

CHAPITRE XIII.

Encore des batailles!

SCHILLER. — *Wallstein.*

CORTEZ n'avait cessé de lutter avec la mauvaise fortune, depuis la captivité de don Juan. Après s'être frayé un passage par Popotla et Tlakopan, toujours en combattant, il arriva enfin à Takamolco où la famine attendait les malheureux restes de son armée. Les Espagnols furent réduits à se nourrir de leurs chevaux morts et des herbes des champs; et affaiblis par tant de misères, il leur fallut combattre encore, dans leur passage sur les montagnes d'Ahtaquemecan, une armée

composée de plus de deux cent mille ennemis. Mais Cortez ne perdit point courage : il voulut que tous ses gens prissent part au combat, et fit confectionner durant la nuit des béquilles pour les blessés ; puis, les conduisant en présence de l'ennemi, il leur dit avec cet air d'intrépidité qui faisait naître la confiance : — Sachez gagner la victoire ou souffrir la mort!

Il se fit dans cette journée des merveilles de bravoure ; mais Cortez, quoique blessé à la tête, surpassa tous ses compagnons d'armes. Cependant, il n'eût pas obtenu la victoire, s'il n'eût décidé la bataille par une de ces pensées subites que l'on pourrait nommer les inspirations du génie des batailles : apercevant Tihuakotzin, le général des Mexicains, que distinguait un riche habit de guerre et un casque d'or, porté sur une litière où se trouvait l'étendard du Mexique, il appela auprès de lui ses capitaines Sandoval, Alvarado, Olid et Avila, et, se précipitant avec eux sur ce gros d'ennemis, il ren-

versa le général d'un coup de lance. Un brave Espagnol, Juan de Salamanque, sauta à bas, de son cheval, et, achevant d'ôter la vie au Mexicain, il s'empara de la bannière. A cette vue, l'armée des Mexicains se mit en désordre et ne tarda pas à fuir. Vingt mille ennemis restèrent sur le champ de bataille, et le butin fut immense. Les Espagnols se dirigèrent alors sur Tlascala où leurs alliés les reçurent cordialement, bien que la plupart des guerriers de cette république eussent péri dans la nuit de désolation. Le sénat prêta de nouveau serment de fidélité au roi d'Espagne, et ses membres, abjurant leur idolâtrie, se firent tous baptiser par Olmédo. Cette circonstance resserra encore les nœuds d'amitié qui existaient entre les deux nations, et les Espagnols furent si touchés des marques d'attachement que leur donnèrent leurs amis les Tlascalans, que (chose étonnante, vu la rapacité des Espagnols) les soldats eux-mêmes distribuèrent à leurs alliés une partie de l'or et

des bijoux dont ils s'étaient emparés sur le champ de bataille.

Mais, au milieu de la joie générale, un évènement inattendu faillit plonger les Espagnols dans le deuil, et les exposer de nouveau aux plus grands dangers, en les privant de leur chef. La blessure de Cortez, aggravée par le peu de soins qu'il donnait à sa personne, offrit tout-à-coup des symptômes alarmans, et le mit aux portes du tombeau. La consternation des Espagnols fut au comble; et ils reconnurent alors véritablement que leur salut à tous était attaché à celui de leur général. Mais l'affliction des compatriotes de Cortez était loin d'égaler la douleur et l'abattement des Tlascalans. A peine eurent-ils connaissance de la maladie du général, qu'ils suspendirent tout-à-coup toutes leurs fêtes; la population entière courut entourer sa maison dans un profond silence, recueillant avec avidité jusqu'aux moindres détails touchant la situation du héros; et les Espagnols se virent forcés de

faire éloigner le peuple dont les gémissemens troublaient le repos qui était si nécessaire à l'illustre malade. Enfin le sénat fit assembler tous les médecins de la contrée, et ces hommes, guidés seulement par la méthode empirique, guérirent, en peu de temps, à l'aide de plantes qui leur étaient connues, la blessure qui paraissait si dangereuse.

Cortez reçut dans ce temps un nouveau témoignage de l'affection sincère de ce peuple. Une ambassade mexicaine, chargée de présens et de propositions, les plus flatteuses que la république eût jamais reçues des princes de Mexico, vint pour essayer de détacher les Tlascalans de l'alliance des Espagnols. Ses efforts furent vains, et le jeune Xicotencatl qui osa parler en faveur des députés, fut déclaré rebelle à l'état et condamné à mort. Son père lui-même souscrivit à ce jugement. Mais cette abnégation, vraiment romaine, toucha les autres sénateurs, et ils adoucirent leur jugement. Le coupable fut

amené dans l'assemblée, et, après avoir essuyé une remontrance, on le dépouilla des insignes de général de la république; puis, le chef de l'état, Mexicatzin le précipita, selon l'ancien usage, du haut des marches du péristyle. Cette humiliation profonde brisa l'orgueil du jeune noble, il alla se jeter aux genoux de Cortez, et celui-ci parvint à obtenir sa réhabilitation et le pardon de son père.

A cette époque, on reçut de tristes nouvelles de Rodrigo Rangeli qui commandait à Véra-Cruz : neuf Espagnols qu'il avait envoyés à Tlascala pour y recevoir la part de la garnison de Véra-Cruz dans le butin, n'avaient point reparu; cinquante soldats de Narvaëz, qui se rendaient à Mexico, après avoir été guéris de leurs blessures, ne donnaient non plus aucun signe de vie; mais bientôt on eut le mot de cette terrible énigme, car les habitans de la province de Tépéjakan, soutenus par les Mexicains, se mirent en marche pour attaquer Tlascala, et vinrent ravager tous

les villages qui environnaient la ville. La république supplia alors Cortez de l'aider à punir leurs ennemis communs, et celui-ci se hâta de souscrire à sa demande.

Cortez s'avança dans la province de Tépéjakan avec toutes ses forces qui consistaient en quatre cent vingt Espagnols et six mille Tlascalans à sa solde. Xicotencatl le suivait avec une armée de cinquante mille hommes. Vainqueur dans les batailles de Zakotepec et d'Akatzinco, le héros ne tarda pas à entrer dans la capitale. Le peuple vint se jeter en foule à ses genoux, tremblant d'effroi, et osant à peine le contempler. Cortez fit proclamer, au nom du roi don Carlos une amnistie générale, et les chefs de la province, las de la domination mexicaine, se soumirent avec joie à toutes ses volontés. Les défilés étroits des montagnes qui entouraient la ville firent juger ce lieu convenable pour une forteresse, et les Tépéjakaniens furent employés, comme l'avaient été jadis les Totonakas, à édifier

le tombeau de leurs libertés. Une petite garnison espagnole fut placée dans le nouveau fort, et la ville, devenue castillane, prit le nom de Segura de la Frontera. *

Malheureusement, cette brillante expédition fut ternie par d'affreuses cruautés commises et par Cortez et par ses alliés. On rapporte qu'après la bataille de Zakotepec, les alliés indiens firent un repas de chair humaine, où l'on servit plus de cinquante mille plats, chargés de ces horribles mets; et de son côté Cortez, abandonnant les principes qu'il avait suivis jusque-là, réduisit tous les prisonniers à la condition d'esclaves; et ayant mis le neuvième homme à part pour l'empereur, il distribua les autres à ses soldats et aux Tlascalans, après qu'il eut fait river leurs chaînes et qu'on les eut marqués avec un fer chaud, comme des animaux immondes.

* La sécurité de la frontière.

CHAPITRE XIV.

Le jour, en se levant, trouvera leur complice
Sur un honteux gibet,
Et leur dira l'affreux supplice
Que ma vengeance leur promet.

GOETHE. — *La Fiancée.*

De nouveaux combats procurèrent à Cortez de nouvelles conquêtes, et bientôt sa domination s'étendit depuis le territoire de Tlascala jusqu'aux bords du grand lac salé de Mexico. Cortez put alors songer à faire construire et transporter de nouveaux brigantins qui lui étaient indispensables pour l'entreprise vers laquelle se dirigeaient toutes ses idées. Martin

Lopez, ingénieur de l'armée espagnole, construisit un de ces bâtimens, et les habiles ouvriers tlascalans en construisirent rapidement douze autres d'après ce modèle. Il s'agissait alors de transporter ces navires avec tous leurs agrès, de Tlascala à Tezcuco. Cortez les fit démonter entièrement, et résolut de les faire porter à dos d'hommes à travers les montagnes et les routes impraticables qu'il fallait suivre. Huit mille Tlascalans furent chargés de ce transport; ils étaient suivis de deux mille autres Indiens qui portaient des vivres, et une escorte de quinze cavaliers, de deux cents fantassins espagnols, et de trente mille guerriers alliés, veillait à leur sûreté sous le commandement de Sandoval. Cortez marchait en tête du cortège, avec une pompe extraordinaire, et entouré de ses capitaines. Ce convoi, qui couvrait une étendue de pays de plus d'un mille, arriva à Tezcuco aux acclamations des habitans qui voyaient dans ces apprêts, la chute du trône du Mexique,

et célébraient d'avance, par leurs cris de joie, la ruine de leurs anciens tyrans.

Tandis que l'on mettait les brigantins en état de tenir les eaux, l'infatigable Cortez s'occupait déjà de nouvelles entreprises. A l'aide de ses Espagnols et des Tlascalans, il soumit l'île fortifiée de Xaltocan, les villes de Ténajoca et d'Azcpozalco, et prit d'assaut la résidence de Tlakopan, située à l'extrémité occidentale du lac salé, d'où il put s'avancer jusqu'aux canaux qui avaient englouti tant d'Espagnols dans la nuit de désolation. L'animosité était parvenue au plus haut degré entre les Mexicains et les Indiens alliés des Espagnols, et ils se répandaient dans toutes les circonstances en propos outrageans. — Vous êtes les servantes des Espagnols, criaient les guerriers de Tlakopan aux Tlascalans, et ce n'est qu'à leur suite que vous osez approcher de Ténochtitlan! — C'est vous qui méritez plutôt le nom de femmes, leur répondaient ceux-ci, vous qui, supérieurs en nombre, n'avez ja-

mais pu vaincre Tlascala! Cortez lui-même ne fut pas à l'abri de leurs injures.—Viens donc dans l'île de Mexico, chrétien! lui disaient-ils; viens y jouer le maître, comme tu l'as déjà fait! espères-tu que tout te réussira comme la première fois? Peut-être crois-tu trouver dans Ténochtitlan un second Montézuma qui se soumettra à tes volontés; pénètre donc avec tes Espagnols dans la ville; les temples attendent leurs victimes!

La plus brillante défense suivit ces audacieux défis, et les Espagnols furent attaqués sur la digue le long de laquelle ils s'avançaient, par un si grand nombre d'Indiens, qu'ils éprouvèrent les plus grandes difficultés pour regagner la terre ferme. Cortez sentit alors que le siège de Ténochtitlan demandait à être conduit avec plus de régularité, et, donnant le signal de la retraite, il retourna, pour la seconde fois, à Tezcuco, afin d'y mûrir ses nouveaux plans.

Des nouvelles favorables y attendaient

le général. Une flotte que François de Garay, gouverneur de la Jamaïque, avait armée pour fonder sa puissance dans la province de Panuco, repoussée par les terribles habitans de ces côtes, et ballottée long-temps par les vents, échoua enfin sur la plage de Véra-Cruz. Les équipages, décidés par la célébrité du nom de Cortez, résolurent alors, tous d'une voix, de s'attacher à sa bannière. Cent cinquante Espagnols, dix chevaux, et un nombre considérable de pièces d'artillerie, débarqués par le brave Aragonnais, Michel Diaz de Acuña, ayant sous ses ordres les capitaines Cameogo et Ramirez, arrivèrent à Tezcuco aux acclamations de joie de tous les soldats de Cortez, auxquels ce renfort inattendu rendit l'espérance et le courage; et les soldats des deux armées s'embrassèrent avec autant d'effusion qu'auraient pu le faire d'anciens amis et des camarades d'enfance qui se seraient revus après une longue séparation.

La joie que cet évènement causa au gé-

néral ne tarda pas à être troublée. Las des fatigues et des maux sans nombre qu'ils essuyaient chaque jour, les anciens soldats de Narvaëz sommèrent Cortez de tenir la parole qu'il leur avait donnée, et de leur permettre de se rembarquer pour Cuba. Andréas Duero, dont l'avidité avait été trompée dans ses espérances, était au nombre de ces mécontens, se montrant ainsi, pour la seconde fois, infidèle aux drapeaux qu'il avait suivis, et ingrat envers celui qui lui avait sauvé la vie. Cortez comptant sur ses nouvelles troupes ne fit aucun effort pour retenir ses lâches compagnons. Il était las de leurs murmures continuels, et ne jugeait pas prudent de commencer sa grande entreprise avec des hommes qui se plaignaient de leur situation, et qui pouvaient nuire à ses plans. Il les fit donc tous appeler, et engagea tous ceux qui n'étaient pas satisfaits à gagner les vaisseaux qu'il avait abondamment pourvus de toutes les choses nécessaires à leur traversée. L'ancienne armée

de Narvaëz sortit des rangs presque tout entière, et Alvarado conduisit tous ces soldats turbulens au rivage où ils s'embarquèrent pour Cuba.

Cependant l'armée de Cortez s'était accrue de forces imposantes. De nouveaux renforts venus d'Espagne avaient porté ses soldats au nombre de neuf cents, et les alliés formaient un corps de plus de deux cent mille hommes. La destruction de Mexico semblait assurée et prochaine, lorsqu'un nouveau danger vint menacer la tête du héros. Quelques partisans secrets de Vélasquez, effrayés des dangers qu'offrait le siége de la capitale, et animés d'une haine profonde contre Cortez, avaient résolu de s'opposer à l'exécution de son entreprise. A leur tête, se trouvait Antonio de Villafagna, qui n'était qu'un simple soldat, mais d'un caractère résolu. Ils avaient imaginé de faire présenter à Cortez, pendant son repas, un paquet de fausses dépêches, que l'on eût supposées arrivées d'Espagne par Véra-Cruz.

Sous le prétexte d'apprendre des nouvelles de leur patrie, les conjurés devaient accourir autour de Cortez, et l'assassiner pendant qu'il s'occuperait de la lecture de ces lettres. Alvarado, Sandoval, Tapia, et tous les amis du général, devaient avoir le même sort. Déjà tous les préparatifs étaient terminés, et une seule nuit devait encore s'écouler jusqu'au jour de l'attentat; mais un vieux soldat, qui faisait partie des conjurés, se sentit dévoré de remords, et vint, dans cette nuit même, se jeter aux genoux de Cortez, et lui avouer son crime. Cortez se montra, comme toujours, préparé à tous les événemens, et prêt à y porter subitement le remède le plus énergique. Accompagné de ses plus fidèles capitaines, il se rendit aussitôt au quartier de Villafagna: ce misérable fut tellement troublé par ce coup inattendu, qu'il ne trouva même pas la force de nier l'existence du complot. Cortez arracha lui-même de son sein ses papiers qu'il cherchait à cacher. C'était la

liste des conjurés, sur laquelle le général lut des noms dont la vue le remplit de surprise et d'horreur; mais, sentant aussitôt qu'il aurait trop à punir, il la déchira sans mot dire, et feignant de ne connaître de coupable que Villafagna, il le fit pendre à l'instant à la croix de la fenêtre de sa chambre.

Le lendemain, au lever de l'aurore, Cortez fit assembler ses troupes. Ceux qui se sentaient coupables se rendirent sous les armes en tremblant d'effroi. Le général se plaça au milieu d'eux, avec l'air de sérénité qui ne le quittait jamais. — Antonio de Villafagna dont vous apercevez le cadavre, leur dit-il, avait formé le dessein, avec quelques fils égarés de l'Espagne, de m'égorger ainsi que mes meilleurs capitaines. Au milieu même des tortures, il a refusé de nommer ses complices; sans doute leur nom se trouvait sur une liste qu'il déchira au moment de son arrestation et dont il avala les morceaux. La corde a fait justice de ce traître, et il m'est

doux d'ignorer le nom des autres coupables; car il m'eût fallu frapper encore dans nos rangs. Je vous pardonne, complices de Villafagna; mais que du moins mes soldats fassent connaître ceux de mes actes qui m'ont attiré leur haine, afin que je puisse à l'avenir recouvrer leur amour qui est le but de toutes les actions de ma vie.

Cette modération, cette clémence, achevèrent de lui gagner tous les cœurs. Les coupables respirèrent enfin, et tous jurèrent de consacrer leur vie à défendre leur général. Cortéz lut, dans un silencieux ravissement, sur le visage de tous les conjurés qui lui étaient bien connus, qu'il venait d'acquérir en eux de fidèles serviteurs; cependant, afin que la tête sur laquelle reposaient les destinées du Mexique ne fût plus exposée à de semblables dangers, il se choisit parmi ses plus vieux soldats, une garde qui devait entourer jour et nuit sa personne.

CHAPITRE XV.

Les ennemis sont nombreux; Ampanani n'en cherche qu'un seul et le trouve.

Il le cherche jusque sur les eaux où il s'était retiré; les nuées du ciel elles-mêmes ont craint qu'Ampanani ne vint chercher son ennemi dans leur sein.

Le vainqueur s'en retourne paisiblement, et chasse devant lui les prisonniers qui gémissent et les femmes qui pleurent. Enfans innocens, vous souriez, et vous avez un maître.

Chant Madécasse.

Le jour où les brigantins devaient être lancés à la mer était arrivé. Cette importante cérémonie fut précédée par une messe solennelle: tous les Espagnols communièrent, Olmédo bénit les embarcations

leurs voiles furent déployées; on chanta un *Te Deum*, et, au bruit du canon et d'une musique guerrière, le lac Tezcuco reçut le fardeau qu'il devait porter bientôt vers les murs de Ténochtitlan.

Cortez fit la répartition des forces avec lesquelles il allait commencer le siége de l'infortunée capitale. Trente cavaliers, cent soixante-huit fantassins et vingt mille Tlascalans furent mis sous les ordres d'Alvarado; un égal nombre d'Espagnols et vingt-cinq mille Indiens alliés, sous ceux d'Olid; et trente mille païens de Chalco, Huexotzinco et Cholula, sous ceux de Sandoval. Cette armée devait donner l'assaut à Istapalapan. Contre l'avis de ses capitaines, Cortez prit lui-même le commandement des brigantins, montés par trois cent vingt-cinq Espagnols et cent cinquante rameurs indiens, et Ténochtitlan fut attaqué à-la-fois par terre et par mer.

Mais l'orgueil des Espagnols amena un évènement qui faillit leur coûter l'alliance de Tlascala. Pilteuktli, jeune noble tlas-

calan, eut avec un Espagnol une rixe dans laquelle il fut blessé. Tous les Indiens du corps d'Alvarado, ayant à leur tête le jeune Xicotencatl, depuis long-temps ennemi déclaré des Espagnols, et cousin de Pilteuktli, firent éclater publiquement leur mécontentement. Leur chef espagnol, Ojéda, parvint cependant à les calmer, et permit à Pilteuktli de retourner à Tlascala pour s'y faire guérir de sa blessure. Cette satisfaction parut, avec raison, insuffisante au pétulant Xicotencatl. Offensé dans son orgueil de général, blessé dans ses affections de famille, il crut ne pouvoir se venger mieux qu'en quittant l'armée d'Alvarado avec quelques Tlascalans, et en retournant avec eux dans sa patrie. Mais Alvarado fit un rapport à Cortez sur sa défection, et, par l'ordre de ce dernier, Ojéda fit poursuivre les fugitifs. Xicotencatl fut pris, conduit à Tezcuco, et pendu publiquement comme instigateur d'une révolte et comme déserteur : meurtre judiciaire qui ne saurait être excusé, alors même qu'il serait

vrai, comme le prétendaient les partisans de cette mesure, que Cortez eût agi avec l'assentiment du grand conseil de Tlascala.

C'est ainsi que périt, à la fleur de son âge, par un supplice infamant, Xicotencatl, le fils d'un des chefs de la république alliée des Espagnols, le général de l'armée de cette république, frappé par ces mêmes étrangers contre lesquels il avait naguère combattu avec tant de bravoure. Ses compatriotes, loin d'être poussés par sa mort à se révolter contre ses bourreaux, furent tellement intimidés par son supplice, qu'ils ne s'en soumirent que plus obséquieusement aux ordonnances des Espagnols, se contentant de pleurer la mort de l'infortuné jeune homme, et de conserver, comme des reliques chères à leurs cœurs, des lambeaux de ses habits qu'ils avaient déchirés pour les partager entre eux. Sa succession, dont faisaient partie trente femmes et une quantité d'or très considérable, fut adjugée, sinon d'après la loi, du moins en vertu du droit du plus fort, à la couronne d'Es-

pagne. Cet évènement, qui semblait si menaçant pour Cortez, le délivra d'un ennemi redoutable, l'enrichit et servit à affermir la considération dont il jouissait au milieu d'idolâtres aveuglés qui, en aidant à river les chaînes du Mexique dans l'espoir d'échapper à la servitude, forgeaient eux-mêmes les fers pesans dans lesquels ils devaient bientôt gémir.

L'armée espagnole, réunie, commença à déployer sa redoutable activité. Pendant leur marche, Alvarado et Olid coupèrent les aqueducs de Chapultepec, afin de priver la résidence d'eau douce. Mais un assaut qu'ils tentèrent de donner à Tenochtitlan fut repoussé avec tant de vigueur, qu'ils y éprouvèrent de grandes pertes. Alvarado se porta alors à Tlakopan, tandis qu'Olid avançait sur Kojohuacan; et Sandoval, soutenu par un débarquement qu'effectua Cortez, emporta et brûla Istapalapan. La forte place de Xoloc, où se réunissaient dans le lac Tezcuco, les digues de Kojohuacan et d'Istapalapan, fut prise égale-

ment, et une communication très commode se trouva ainsi établie avec Olid. Il ne restait plus à occuper que la digue de Tépéjakan pour couper de tous côtés la résidence de la terre ferme. Sandoval, quoique très souffrant d'un coup de flèche qu'il avait reçu à la jambe, s'empara encore de cette digue, et depuis ce moment Mexico fut réduite, pour sa défense, à ses propres forces. Cortez ordonna alors qu'un assaut général fût donné sur les trois digues. Les bataillons espagnols et les hordes indiennes qui suivaient leurs drapeaux pénétrèrent jusqu'à la grande place du marché en faisant couler des torrens de sang; mais le souvenir de la nuit de désolation les empêcha d'y attendre la fin du jour, et ils rentrèrent dans leurs quartiers.

De nouveaux corps d'alliés arrivaient sans cesse au général. Ixtlilxochitl, nouveau roi de Tezcuco, témoigna au conquérant la reconnaissance qu'il lui devait pour avoir placé une couronne sur sa tête, en armant toute sa noblesse, et il lui envoya

cinquante mille hommes sous le commandement de son intrépide frère. Les Xochimilcas et les Ottomis des montagnes mirent sur pied vingt mille combattans, de sorte qu'en peu de jours l'armée espagnole se trouva renforcée de deux cent quarante-mille soldats. Cortez savait tirer parti de ses troupes. Pendant que ses brigantins croisaient sur le lac pour empêcher la résidence de recevoir des approvisionnemens, il donna un nouvel assaut. Les Espagnols s'avancèrent encore avec impétuosité, sautèrent des fossés, emportèrent des retranchemens, brûlèrent des maisons et des temples, et finirent par se retirer de nouveau sur la terre ferme. Un troisième assaut, qui fut donné dès le lendemain, eut le même résultat. Toujours les Espagnols étaient vainqueurs; mais, comme ils ne se maintenaient jamais sur le terrein qu'ils avaient gagné, les infatigables Mexicains eurent le temps de rétablir leurs fossés comblés, de reconstruire leurs fortifications et de les remettre en défense, mettant

ainsi les Espagnols dans la nécessité de reprendre encore, à nouveaux frais, des ouvrages qu'ils avaient déjà emportés plusieurs fois. Alvarado s'était rendu maître d'un temple situé sur la digue de Tlakopan; il s'avança de là sur Tlatelolco, partie de la capitale où résidait Quauhtemotzin. Déjà il avait pénétré jusque sur le marché de Tlatelolco, mais les Mexicains l'y attaquèrent avec une fureur nouvelle et l'en repoussèrent. Un fossé qu'il avait oublié de combler, et qui mettait un obstacle à sa fuite, lui coûta beaucoup de monde. Quatre Espagnols, qui avaient été pris vivans, furent immolés sur la terrasse supérieure du temple principal, à la vue de toute l'armée, et Alvarado eut la honte d'avoir manqué son entreprise et la mortification de recevoir du général des reproches qui, pour être exprimés en termes assez doux, n'en étaient pas moins bien mérités.

De nouveaux détachemens de troupes alliées continuaient d'affluer dans le camp

des Espagnols : les chefs d'Istapalapan, de Mexicalzinco, de Akolhuacan, de Huizilopachcos, de Misquies et de Zeutlahuac, ainsi que la majeure partie de ceux de la vallée du lac de Mexico, vinrent offrir leurs services contre la capitale. Ils fournirent des vivres à Cortez et renforcèrent sa flotte de trois mille canots. Dès-lors le sanglant assaut de la digue fut renouvelé chaque jour, tandis que les embarcations mettaient le feu à toutes les maisons qu'elles pouvaient atteindre.

Pendant que ceci se passait devant Mexico, les Xochimilcas, maintenant alliés des Espagnols, se portèrent à une action qui prouvait bien la profonde corruption de ce peuple. Des émissaires qu'ils envoyèrent secrètement au roi Quauhtémôtzin lui firent des protestations de leur fidélité et des plaintes contre les blancs, qui les avaient forcés, disaient-ils, à prendre les armes contre leur souverain légitime, et l'informèrent qu'ils étaient disposés à passer de son côté au premier

assaut. Quauhtemotzin ajouta foi à leurs paroles, leur fit des présens et leur indiqua les postes que les transfuges devaient occuper. Ils se rendirent à ces postes, mais ils pillèrent les maisons, enfermèrent les femmes et les enfans, et égorgèrent tous ceux qui faisaient quelque résistance. Cette horrible trahison enflamma la colère des Mexicains. Ils tombèrent sur les Xochimilcas avec une rage implacable; ceux d'entre eux qui ne périrent pas dans le combat furent faits prisonniers, et, par l'ordre du roi, on les sacrifia sur-le-champ aux dieux. Pas un seul homme de ce peuple n'échappa à ce juste châtiment.

Les Espagnols, las de recommencer toujours leurs attaques, pressèrent Cortez d'en finir par un assaut général. Il résista pendant quelque temps aux prières de ses fidèles officiers et à sa propre impatience; mais il céda à la fin et marcha, avec toute son armée, sur la capitale, par la digue de Tlakopan. Des deux côtés de cette digue, les brigantins, accompagnés de trois mille

canots, formaient les ailes de l'armée qui, arrivée sur l'île de Mexico, se partagea en trois colonnes pour se faire jour par les trois routes principales, vers la grande place. Comme dans les assauts précédens, des retranchemens furent emportés, on traversa les fossés sur des poutres, on égorgea des ennemis et l'on incendia des maisons. Les assaillans approchaient du grand marché. Julien d'Alderète, nouvellement arrivé d'Hispaniola avec un renfort, et que Cortez avait nommé trésorier du roi, l'un de ceux qui avaient le plus insisté sur un assaut général, reçut l'ordre de rester auprès des canaux dont on venait de se rendre maître, et de les faire combler par les Indiens alliés. Mais, par un point d'honneur mal entendu, il regarda comme honteux de rester à un poste où il n'y avait pas de dangers à courir, pendant que ses camarades se couvriraient de gloire au milieu des périls. Il le quitta donc, et se jeta au milieu de la bataille.

Quauhtemotzin vit, du haut du temple

principal, cette imprudence qui lui causa un rire sardonique. Par son ordre, de forts détachemens se portèrent; par des détours, sur les fossés dont ils ôtèrent la terre qui venait d'y être jetée et qu'ils creusèrent davantage; puis ses soldats se postèrent derrière ces canaux. Cependant les Mexicains qui combattaient avec les Espagnols, lâchèrent pied à dessein pour attirer ceux-ci plus avant dans la ville. Tout-à-coup retentit, du haut du temple, le redoutable son du cor consacré au dieu Panailton; il ranima l'ardeur des Mexicains; qui se précipitèrent sur les Espagnols avec fureur. Ceux-ci soutinrent d'abord le choc avec intrépidité, mais ils ne tardèrent pas à battre en retraite en rangs serrés et en combattant toujours vaillamment. Cependant le nombre des ennemis augmentait sans cesse et leur attaque devenait plus impétueuse. Les pas des Espagnols s'accélérèrent, leurs rangs se rompirent; enfin ils se débandèrent complètement, et coururent vers les fossés. Qui peindra leur

épouvanté en trouvant les fossés ouverts et garnis d'ennemis? En vain Cortez leur parla avec autorité, en vain descendit-il à la prière pour rallier ses soldats, aucun d'eux ne l'écoutait; ils se précipitaient par troupes dans les flots, où les uns furent submergés et les autres tués ou pris par les Mexicains, montés dans des canots. Les eaux étaient trop basses pour que les brigantins pussent porter le moindre secours aux fuyards, et Cortez, le cœur déchiré, vit périr ses soldats sans pouvoir les sauver. Oubliant les dangers qui le menaçaient lui-même, tantôt il retirait de l'onde un de ses frères d'armes, tantôt il en arrachait un autre des mains des ennemis. Soudain six capitaines mexicains se précipitèrent sur lui, le désarmèrent et l'entraînèrent, aussi fiers que joyeux de pouvoir offrir à leurs dieux une victime aussi illustre. Mais Christoval de Oléa, guerrier aussi vigoureux, aussi exercé que brave, soldat de sa garde nouvelle, vit le danger de son général. Il se précipita sur

les pas des Mexicains, suivi de don Carlos Ixtlilxochitl, nouveau chrétien, frère du roi de Tezcuco, et de Témacatzin, tlascalan connu par sa bravoure. Christoval abattit, d'un coup de sabre, le bras du capitaine qui tenait Cortez, et il entraîna loin du carnage le général, qui refusait encore d'abandonner ses troupes, mais qui n'opposa à son bras vigoureux qu'une résistance impuissante.

L'armée se reforma à Tlakopan : elle était dans l'état le plus déplorable. Soixante Espagnols et près de mille Indiens alliés avaient péri dans le combat, ou avaient été faits prisonniers et immolés à l'instant. Aucun de ceux qui venaient d'échapper à la mort n'était sans blessure : Cortez lui-même était meurtri ; sept chevaux, un nombre considérable de canots, et même une pièce de canon étaient tombés entre les mains des ennemis. Pendant huit jours les Espagnols eurent la douleur de voir les illuminations par lesquelles les Mexicains célébraient leur victoire, et

d'entendre retentir du haut du temple les actions de grâces qu'ils rendaient à leurs dieux.

Alderète dont l'imprudence avait causé ce désastre, offrit sa tête au général, en expiation de sa faute. Mais Cortez répondit avec douleur : — Votre tête serait une faible expiation pour la vie de soixante Espagnols chrétiens qui ont péri par votre désobéissance; mais je ne veux point punir une faute à laquelle vous a entraîné votre ardeur guerrière. Apprenez à mieux obéir, et réparez dans le prochain assaut les maux que vous avez causés aujourd'hui.

Une fraude pieuse mise en usage par Quauhtemotzin menaça de rendre cette défaite encore plus désastreuse. Il envoya dans tout le pays d'Anahuac les têtes des Espagnols qu'il avait fait immoler, et fit publier que le courroux du dieu de la guerre étant apaisé par le sang des brigands étrangers, son oracle avait annoncé que dans huit jours ils seraient tous anéantis.

et la paix et la tranquillité rétablies dans tout l'empire.

Cette prophétie produisit un grand effet. Les Indiens alliés des Espagnols, ne doutant pas, dans leur crédulité, que les menaces du dieu de la guerre n'eussent leur plein effet, se hâtèrent d'abandonner les étrangers que le ciel lui-même avait voués à la mort. La fidélité des Tlascalans eux-mêmes chancelait, et l'entreprise de Cortez, qui avait été couronnée de succès au milieu de mille dangers réels, manqua d'échouer contre un rêve du fanatisme en délire. Cependant la force d'esprit du héros remporta la victoire sur la superstition. Tirant parti de la maladresse qu'avaient commise les idolâtres en fixant un terme aussi court pour l'accomplissement de leur prophétie, il défendit aux siens de faire aucune entreprise militaire dans l'intervalle de ces huit jours. Son armée, couverte par les brigantins et par ses retranchemens, attendit donc dans l'inaction, l'expiration du

terme fatal. Les jours désignés par l'oracle pour la perte des Espagnols s'écoulèrent, et les yeux des Indiens leurs alliés furent désillés; ils virent qu'on les avait trompés, et, honteux d'avoir été si crédules, ils restèrent plus résolus que jamais de verser tout leur sang pour aider les Espagnols à renverser l'odieux empire du Mexique. Ceux d'entre eux qui persistaient encore à croire que l'oracle avait été rendu en effet par Huizilopochtli, tombèrent sur l'idée bizarre que ce dieu n'avait bercé les Mexicains d'espérances trompeuses qu'afin de les précipiter dans une ruine d'autant plus assurée. Ces crédules Indiens, à moitié détrompés, retournèrent aussi sous les drapeaux des Espagnols, et dans peu de jours Cortez vit de nouveau son armée renforcée par cent mille indigènes : la fortune qui semblait ne lui avoir tenu rigueur un instant que pour donner plus de prix à son sourire, le combla de nouveau de toutes ses faveurs, qu'elle continua de lui prodiguer

jusqu'à la fin de cet épouvantable siège.

Depuis ce moment, toutes les opérations de l'armée espagnole prirent un caractère différent. Elle n'avançait plus à la hâte ; ses mouvemens n'avaient plus la rapidité de la foudre et la violence de la tempête, et les assiégeans ne marchaient plus vers la place que d'un pas lent et réfléchi. Chaque jour Cortez donnait l'assaut à la ville par les trois digues, mais chaque fossé que les Espagnols venaient d'emporter était comblé aussitôt par leurs alliés, les Indiens, avec des fascines et de la terre; chaque maison qu'ils venaient de prendre d'assaut était aussitôt brûlée ou rasée; à chaque pas dont ils avançaient dans la ville, ils couvraient leur retraite sur la terre ferme en élevant des retranchemens nouveaux, pour le cas où la fortune leur serait encore une fois contraire. C'est ainsi que les Espagnols gagnaient du terrein de jour en jour. Cependant les brigantins détruisaient la flottille de canots des Mexicains, Tapia battit les Ma-

linalchèses, Sandoval défit les Matlatzincas, et ces deux nations guerrières s'estimèrent fort heureuses de se racheter d'une perte complète par une alliance avec les Espagnols. Cortez se vit alors à la tête d'une armée plus nombreuse que celle que Xercès conduisit jadis contre la Grèce, tandis que les infortunés Mexicains, environnés d'ennemis, abandonnés de leurs amis et de leurs sujets, avaient à combattre, outre les Espagnols, un royaume, trois républiques, la plupart des villes de la vallée du lac, plus de six nations voisines, et les tourmens de la faim et de la soif.

Le 26 juillet de l'année 1521 fut le jour décisif où Cortez s'avançant de Xoloc, fit sa jonction, sur la grande place de Tlatelolco, avec l'armée d'Alvarado, qui s'était mise en marche de Tlakopan. Le général monta sur le faîte du temple et parcourut des yeux l'immense capitale, si magnifique naguère, qui n'offrait plus que l'aspect d'un énorme monceau de décombres.

Déjà, sept de ses quartiers avaient été emportés et dévastés par les Espagnols; l'intrépide Quauhtemotzin tenait encore dans le huitième avec les plus dévoués de ses nobles et de ses soldats, bien résolu à périr comme souverain absolu sous les ruines de sa capitale, plutôt que de régner sur son empire comme vassal de l'Espagne. La misère des assiégés était parvenue à son comble. La faim les réduisait à se nourrir d'herbes, de racines des marais, d'insectes, et d'écorce d'arbre; la soif les forçait à boire de l'eau salée qui, au lieu d'éteindre l'ardeur dont leurs entrailles étaient dévorées, ne faisait que l'attiser davantage; l'infection que répandaient les innombrables cadavres qu'ils n'avaient pas le loisir d'enterrer, et qu'ils ne voulaient point précipiter dans le lac, pour ne pas trahir à l'ennemi les pertes énormes qu'ils éprouvaient, avaient répandu dans Mexico des maladies contagieuses, et tous ses habitans n'étaient plus que des spectres. Le cœur endurci de Cor-

tez lui-même s'attendrit au spectacle des maux affreux qu'endurait un si grand nombre d'hommes : il députa de nouveau vers le roi deux nobles prisonniers, pour l'inviter à une entrevue où il pût entamer avec lui des négociations. Les députés ne tardèrent pas à revenir : ils étaient accompagnés du zihuacoatl, ou premier ministre du roi qui, digne du maître qu'il représentait, ne laissait apercevoir dans ses traits aucune trace des souffrances auxquelles il était près de succomber ainsi que ses concitoyens. Il promena longtemps ses regards avec une fureur concentrée sur les alliés indiens qui, d'après l'usage nouvellement adopté, étaient occupés à démolir les maisons que les Espagnols avaient emportées d'assaut. Cédant enfin à sa colère, il leur cria : — Exercez-vous, traîtres ! Détruisez ces édifices, afin que vous ayez un jour la peine de les reconstruire. Si la victoire reste à Mexico, lui répondit l'un des Chempoallais, nous serons certainement forcés de les recon-

struire; mais si vous avez le dessous, c'est vous-mêmes qui les rebâtirez, parce qu'ils serviront de demeure à vos ennemis! Cortez interrompit ce colloque amer.

— Pourquoi, demanda-t-il au ministre, continuez-vous de résister avec tant d'opiniâtreté? Vous n'êtes plus en état de vous défendre; affaiblis comme vous l'êtes, vous devez périr tous à la première attaque. Pourquoi me forcez-vous à consommer votre perte et à détruire cette belle capitale que j'aurais tant de plaisir à conserver.

— Oui, répondit le zihuacoatl, tu desires la sauver, pour conserver un centre à ton nouvel empire, un monument de tes exploits; pour empêcher que les trésors qui vont être enterrés sous les décombres ne t'échappent! Nous vous connaissons maintenant, vous autres chrétiens! L'ambition et l'avarice sont les mobiles de votre humanité! Mon roi, qui ne peut vous accorder aucune confiance, est résolu de se défendre tant

que la vie restera à un seul Mexicain.

—Eh! bien, s'écria Cortez avec colère, s'il en est ainsi, n'attribuez qu'à vous-mêmes les cruautés inévitables d'un assaut! C'est votre aveugle opiniâtreté qui me force de les commettre: votre fin sera affreuse!

— Pourquoi n'as-tu pas consomme notre ruine depuis long-temps? lui dit le ministre, si en effet tu es fils du soleil, comme le croient quelques-uns; si ton père dans l'espace d'un jour parcourt toute la voûte du ciel, que tardes-tu de mettre fin à nos souffrances par une mort prompte? Nous soupirons après le moment où, les armes à la main, nous entrerons dans la demeure d'or du soleil, où nous attend dans le sein du céleste Ioalteuktli, le repos qu'à notre prière il a accordé dès ici-bas à nos enfans; où nous attend le grand Huizilopochtli pour nous dédommager des cruelles souffrances que nous avons endurées pour la gloire de son nom; où nous célébrerons par de joyeuses fêtes

chaque lever du soleil que nous accompagnerons dans sa course radieuse par nos danses et par nos chants!

Cortez jeta un regard de compassion sur ce fanatique blême, dont les yeux creux étincelaient d'un feu sombre. Sur un signe qu'il fit, on servit un copieux repas à l'infortuné exténué par la faim. — Assieds-toi et mange, lui dit le général d'un ton affectueux. Si le culte insensé que tu rends à tes idoles t'anime d'une irréconciliable haine contre ceux qui adorent le vrai Dieu, notre sainte religion nous ordonne de faire du bien à nos ennemis et de donner à manger à ceux qui ont faim : mange, infortuné païen, je ne puis ni discuter ni négocier avec toi, car la faim et la misère ont troublé ta raison. Lorsque tu seras rassasié, retourne auprès de ton roi, invite-le à se rendre ici pour s'entretenir amicalement avec moi, porte-lui ma parole de chevalier que, dans la paix que je conclurai avec lui, je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour con-

cilier sa dignité de roi et les devoirs que lui impose sa couronne avec la fidélité que je dois à mon souverain.

— Un véritable Mexicain, reprit le ministre avec dédain, aime mieux mourir de faim que d'accepter des alimens de la main du fléau de sa patrie! Général, dispense-moi de l'inutile soin de solliciter un entretien entre toi et le roi du Mexique. Il est fermement résolu à mourir plutôt que de paraître en ta présence : suis donc la résolution qui te semblera la meilleure.

— J'ai fait ce qu'il était en mon pouvoir de faire, lui répliqua Cortez avec colère. Vous voulez mourir! Soit, préparez-vous à la mort, et que Dieu nous juge!

Le Mexicain se retira en silence. Par l'ordre de Cortez, on mit le feu aux magnifiques tours du temple principal de Tlatelolco, pour donner le signal de la reprise des hostilités. Lorsque les assiégés virent les flammes s'élever vers le ciel, leurs cris lamentables et déchirans furent

couverts par les clameurs belliqueuses de plus de cent mille Indiens alliés qui, semblables à des tigres déchaînés, se précipitèrent de nouveau sur leurs infortunés compatriotes. Pendant plusieurs jours consécutifs on donna l'assaut. On ne voyait partout que carnage et incendies. L'exaspération des Espagnols fut portée à son comble par le mépris avec lequel la générosité de leur chef avait été accueillie. La fureur des combats s'était emparée même du cœur compatissant des femmes. Outre Marie d'Estrada qui s'était déjà immortalisée dans la bataille d'Otompan, Béatrix Bermudez de Vélasco, Juanna Martin, Elisabeth Rodriguez et Béatrix Palacios, couvertes de cuirasses de coton et armées du bouclier et de l'épée, marchaient au combat à côté de leurs époux, se précipitant au milieu de la mêlée, et combattant avec un courage digne des guerriers les plus expérimentés. Le carnage devenait de plus en plus effrayant. Un premier assaut coûta douze mille hom-

mes aux assiégés; un second leur en coûta quarante mille. Enfin, après d'incroyables fatigues, leurs forces abandonnèrent ces infortunés; mais le courage et l'inébranlable volonté de mourir libres leur resta. Dans l'impossibilité de nourrir la masse d'habitans qui s'était accumulée dans le dernier quartier de la ville; ils en expulsèrent les vieillards, les malades, les femmes et les enfans, qui vinrent en foule se rendre à discrétion aux vainqueurs. Cortez donna les ordres les plus sévères pour qu'il ne fût fait le moindre mal à aucun d'eux, et il posta partout des Espagnols, afin qu'ils interposassent leur autorité pour empêcher les Indiens alliés de commettre des cruautés. Mais que pouvaient neuf cents Européens contre près de trois cent mille Indiens en furie, dont les flots de sang qu'ils versaient chaque jour ne semblaient qu'accroître la barbarie? Plus de quinze mille de ces infortunés femmes, enfans et vieillards furent égorgés impitoyablement. Cortez dans

l'impuissance d'empêcher cet horrible carnage, s'écria en levant vers le ciel ses yeux chargés de larmes: — Grand Dieu, la guerre n'est-elle pas déjà assez épouvantable, lorsque ce sont des hommes qui se la font! Fallait-il encore que nous fissions une alliance avec Satan pour faire triompher ta parole chez les aveugles païens!

Pendant que Cortez employait ses forces de terre à amener la fin de cette lutte, Sandoval, qui commandait les brigantins, tenait le port de Tlatelolco bloqué, afin de ravir le dernier espoir aux assiégés, en les mettant dans l'impossibilité de se sauver par le lac. Des barques mexicaines, montées par l'élite de la noblesse, attaquèrent les vaisseaux avec une furie et avec un mépris de la mort dont on n'avait point encore vu d'exemple, même dans cette épouvantable guerre. Les milliers de canots qui couvraient la plus grande partie du lac, le mouvement des rames, les plumes qui ombrageaient la tête des

guerriers, l'éclat que jetaient leurs armes, offraient un spectacle aussi terrible que magnifique. Sandoval donna le signal du combat du haut de son bâtiment; les canons, les mousquets et les arbalètes des brigantins, lancèrent la mort sur cette flotte. Pas un seul coup ne porta à faux, tant les embarcations étaient serrées les unes contre les autres. Poussés par le vent qui soufflait dans leurs voiles et par leurs rames, les brigantins s'avançaient au milieu des frêles esquifs avec une force irrésistible, les brisaient et les coulaient à fond. Bientôt le lac fut couvert des débris de la flotte indienne, au milieu desquels des milliers d'hommes luttaient contre la mort. Mais ce spectacle n'effraya point ceux qui restaient encore à flot : méprisant la mort et les blessures, ils faisaient force de rames pour s'approcher des bouches infernales, afin d'en venir à l'abordage.

Pendant qu'un lac, situé au milieu du continent, offrait le spectacle d'une bataille navale, Sandoval aperçut tout-à-coup

quelques pirogues montées par un grand nombre d'hommes, qui faisaient force de rames pour traverser le lac. Il conçut des soupçons, et fit le signal de la chasse au capitaine Garcia de Holguin, dont le brigantin était le meilleur voilier. Holguin déploya toutes ses voiles, et son bâtiment vola sur les traces des pirogues. Il les avait atteintes. Déjà les mousquets et les arbalètes étaient armés, déjà le canonnier tenait la mèche levée, lorsque les pirogues s'arrêtèrent; les rameurs laissèrent tomber leurs rames, les guerriers déposèrent leurs armes, et tous s'écrièrent d'une voix plaintive:—Épargnez notre roi! Holguin reconnut bientôt, aux respects que lui témoignait sa suite, le roi Quauhtemotzin qui, après leur avoir résisté long-temps, avait cédé enfin aux prières de ses fidèles nobles, et fuyait dans une province éloignée de son empire, afin d'y lever de nouvelles forces contre les Espagnols. Le capitaine ordonna à la pirogue royale de s'approcher du brigantin; et, ravi de l'honneur

que lui accordait la fortune, il sauta dans l'embarcation qui portait les destinées du Mexique, l'épée à la main et suivi de quelques arbalétriers.

Quauhtemotzin, sans montrer la moindre crainte, sortit du cercle de ceux qui l'environnaient en fondant en larmes; et, s'approchant de Holguin d'un air noble: — Chrétien, je suis ton prisonnier, lui dit-il, et prêt à te suivre. Pour toute faveur, je te demande de témoigner à la reine, mon épouse, le respect que tu dois à son sexe et à son rang.

Craignant de perdre sa précieuse proie, Holguin regardait, pendant cette allocution, les autres pirogues, par lesquelles il craignait d'être attaqué. — Sois sans inquiétude, lui dit avec le calme de la résignation Quauhtemotzin, auquel son regard n'avait point échappé. Dès que mes guerriers sauront que leur roi est prisonnier, ils se rendront volontairement, afin de mourir avec lui. Il se tourna vers les pirogues et leur fit un signe. Toutes s'ap-

prochèrent, et les guerriers qui les montaient déposèrent leurs armes.

Le roi dit à voix basse quelques paroles à son épouse éplorée, la prit par la main, et monta avec elle à bord du brigantin. Le couple royal y fut suivi par Tetlapaenquetzaltzin, prince de Tlakopan, Konokotzin, roi de Tezcuco, qui avait quitté son royaume, et plusieurs grands de l'empire, qui avaient voulu fuir avec leur souverain, et qui partageaient maintenant sa captivité.

Holguin se hâta de conduire ses prisonniers à une terrasse de Tlatelolco, d'où Cortez dirigeait les opérations. Celui-ci, maître de lui-même dans la prospérité comme dans la mauvaise fortune, dissimula le ravissement où il était, et reçut son auguste prisonnier avec des marques d'estime et d'amitié.

Quauhtemotzin resta debout, et lui dit avec une fermeté qui imposa même à son vainqueur : — Général! j'ai fait pour ma défense et pour celle de mes sujets tout

ce que mes devoirs m'ordonnaient de faire; mais les dieux m'ont été contraires, j'ai perdu ma couronne et ma liberté. Maintenant je ne suis plus d'aucune utilité à mon pays, et un prisonnier de mon espèce doit être à charge à son vainqueur. Tire donc ton poignard et arrache-moi une vie que j'aurais dû perdre en défendant mon empire!

Les sanglots de la reine se faisaient entendre pendant ce discours. Cortez avait l'esprit trop fécond pour manquer de consolations à donner à l'infortuné monarque; aussi lui déclara-t-il solennellement qu'il ne le considérait que comme le prisonnier de son empereur et nullement comme le sien. Il protesta que Quauhtemotzin devait s'attendre de la magnanimité de Charles V, non-seulement à recouvrer sa liberté, mais encore à remonter sur le trône de ses pères, qu'il avait occupé avec tant de gloire et défendu avec tant de bravoure. Mais Quauhtemotzin écouta ce discours avec un sourire amer. — Mon oncle Montézu-

ma, lui répliqua-t-il, ton ami et ton protecteur, mourut ton prisonnier et insulté par toi. Comment moi, qui ai toujours été ton ennemi déclaré, puis-je m'attendre à un meilleur sort? Si cependant tu veux me donner une marque de ton humanité, ordonne que l'on cesse de massacrer mes malheureux sujets; il est inutile désormais que l'on continue de les égorger, puisque avec ma personne tu tiens dans tes mains tout mon empire.

— Ordonne qu'ils déposent les armes! reprit Cortez avec joie, et la paix est faite entre nous. Tu aurais pu l'obtenir déjà, il y a quelques mois, à un prix beaucoup moindre!

Le roi fit un signe, et le zihuacoatl alla porter aux assiégés les ordres de leur souverain captif.

Ils furent suivis à l'instant. Les défenseurs de Mexico qui restaient encore, au nombre de plus de soixante-dix mille, sortirent de ses murs en ruines, sans armes, et en abandonnant tout ce qu'ils possé-

daient. Le funèbre cortège de ces squelettes, exténués par la faim, qui quittaient leur ville natale pour se refaire dans des contrées lointaines des souffrances qu'ils avaient endurées, défila pendant trois jours et trois nuits.

Les vainqueurs entrèrent, en poussant des cris de joie, dans cette ville qu'ils avaient emportée au prix de tant de sang. Mais le spectacle de l'horrible dévastation qui s'y offrit à leurs yeux, était digne des actions auxquelles ils devaient la victoire. Partout le sol y avait été remué par les mains de ceux que la faim avait poussés à chercher des racines pour l'assouvir; l'écorce des arbres était rongée, toutes les maisons, tous les canaux étaient remplis de cadavres en putréfaction; les rues étaient jonchées de tant de corps morts, qu'il était impossible d'y marcher sans les fouler aux pieds *. Olmédo versa des larmes en se

* *Es verdad y juro amen, que toda la laguna y casas y barbacoas estaban llenas de cuerpos y cabellas de hombres*

tordant les mains, lorsqu'il entra à côté de Cortez dans ce repaire de la mort. — Religion! s'écria-t-il d'une voix plaintive et les yeux tournés vers le ciel, pourras-tu jamais réparer les maux dont les Espagnols accablent cette contrée!

muertos que yo no se de que manera lo escribó; pues en las calles, y en los mismos patios de Tlatelolco no habia otras cosas y no podiamos andar si no entre cuerpos y cabezas de Indios muertos. Yo he leido la destruccion de Jerusalem, mas si en ella hubo tanta mortandad como esta yo no lo se, etc., dit Dias dans le chapitre xve de son Histoire.

CHAPITRE XVI.

Lara.

Vous résister, mon maître, pour moi c'est un devoir;
Revenez à l'honneur, laissez-vous émouvoir!

Alphonse.

Insensé! de quel droit me tenir ce langage?

Lara.

Ton ami! ton esclave, si mon amour t'outrage.

HUERTAS — *La Juive*, Sc. III.

Les morts avaient trouvé leur tombeau dans le lac, l'air avait été purifié par d'énormes bûchers que Cortez faisait tenir allumés jour et nuit dans les rues de Ténochtitlan. Les idolâtres alliés étaient rentrés presque tous dans leur patrie, afin d'annoncer en tous lieux la chute de

Mexico et la victoire des Espagnols. On procéda au partage du butin. Il répondit très peu à l'attente des vainqueurs. Lorsque l'on eut mis à part, pour l'empereur, les plus beaux ouvrages exécutés en or, en pierres précieuses et en plumes, et que l'on eut fondu le restant du métal, il ne s'en trouva pas plus de cent trente mille castellanos, et la part d'un simple soldat se trouvait si exiguë, que plusieurs Espagnols la jetèrent loin d'eux avec dédain. Les cris de joie cessèrent et un murmure de mécontentement se fit entendre, l'armée entière tomba dans un sombre abattement, et l'on se demandait comment une ville aussi riche offrait un si mince trésor. Julien Alderète, trésorier du roi, se présenta devant le général pour l'informer de ces dispositions de l'armée. Il le trouva couché sur son lit de repos, épuisé par les fatigues continuelles; Pédrillo de Cuba, que depuis la nuit de désolation il avait attaché à sa personne comme un héritage de son ami Juan, pansait une légère bles-

sure qu'il avait reçue au bras dans le dernier assaut.

—Général, lui dit Alderète, d'un ton à-la-fois ferme et modeste, quel que soit le désintéressement qui honore votre caractère, vous devez cependant être frappé de l'exiguïté du butin que nous avons trouvé dans la ville la plus grande et la plus riche de la Nouvelle-Espagne. Je veux que nombre d'objets précieux soient brûlés avec les maisons qui les renfermaient; que d'autres aient été volés par nos alliés les Indiens qui sont mieux au fait que nous des localités; mais il nous manque toujours les immenses trésors des temples et des palais royaux, qui certainement ont été conservés aussi long-temps qu'il est resté à Mexico un espoir de salut. Que sont devenus ces trésors? Ils n'ont été trouvés, ni dans les pirogues sur lesquelles le roi a tenté de fuir, ni dans la ville que tous les habitans ont été forcés de quitter sans en rien emporter. Il ne reste donc plus qu'à supposer que, dans la haine

dont il est animé contre les chrétiens, le roi des idolâtres a fait enfouir ou submerger dans le lac tout l'or et toutes les pierres précieuses, afin de nous priver méchamment de la récompense de nos longs travaux et de notre sang. Comme soldat, je dois défendre les intérêts de mes camarades; comme trésorier de l'empereur, je dois réclamer la part qui revient à celui-ci des trésors de son nouvel empire. Je vous prie donc, général, de vouloir bien faire remettre entre mes mains Quauhtemotzin ainsi que son premier ministre, afin que je leur fasse faire la déclaration du lieu où ces trésors sont cachés.

— Croyez-vous, reprit Cortez d'un air pensif, qu'il vous indique volontairement ce lieu?

— A en juger par la conduite que ce maudit païen a tenue jusqu'ici, je ne le crois pas, répliqua Alderète; mais la torture a déjà délié plus d'une fois une langue rebelle.

— La torture, jamais! s'écria Cortez

avec horreur. Ramassez votre misérable or où vous pourrez, mais ne l'arrachez pas au roi par les tourmens. Quauhtemotzin est un héros, et j'encourrais mon propre mépris si je cédais à vos demandes.

— Grâces en soient rendues aux saints! s'écria Pédrillo en pressant contre sa bouche la main de Cortez, vous êtes redevenu un homme.

— Qui te rend si hardi? dit Cortez étonné. Et Alderète, qui ne pardonnait pas au roi captif l'ingénieux stratagème par lequel il avait tiré naguère tant de parti de son imprudence, plus exaspéré encore par la vengeance qu'excité par la soif de l'or, s'écria: — Mon général! j'aimerais à respecter vos sentimens généreux, même lorsqu'ils ont pour objet un misérable qui en est indigne. Je pourrais négliger mes intérêts et ceux de mes frères d'armes, je pourrais oublier jusqu'au serment que j'ai prêté comme trésorier. Mais c'est l'admiration même que j'ai pour vous qui me fait un devoir de parler lorsque votre

honneur de chevalier est compromis. La populace de l'armée ne veut pas se contenter de la part exiguë qui lui revient. Le mécontentement, parvenu à son comble, ose s'attaquer jusqu'à votre personne. On dit déjà hautement que vous n'épargnez le roi qu'afin de vous mettre secrètement en possession des trésors que vous n'êtes disposé à partager ni avec votre souverain ni avec votre armée.

Ces paroles perfides frappèrent Cortez au cœur. Il s'élança avec fureur de son lit de repos. Pédrillo qui lisait quelque sinistre dessein dans ses yeux enflammés, se précipita à ses genoux, s'efforçant de prévenir par ses regards supplians et par ses larmes, l'explosion de la colère du général; mais Cortez le repoussa. — Le païen est à vous, Alderète, cria-t-il au trésorier d'une voix tonnante! Faites de lui ce que vous voudrez! Celui-ci s'inclina profondément et se retira, se hâtant de mettre la main à l'œuvre cruelle pour laquelle il avait surpris le consentement du héros.

—Il sort! s'écria Pédrillo avec douleur. Pour l'amour de la sainte Vierge, rappelez-le, général! Tous les trésors de la Nouvelle-Espagne ne peuvent pas rachéter cet instant qui imprime une tache sur toute votre vie!

—Laisse-moi, lui répliqua Cortez hors de lui, et périsse la population de ce pays tout entière, plutôt que mon honneur!

—Votre honneur! s'écria le jeune homme, il exige que vous sauviez le prisonnier de votre souverain, celui à qui vous promîtes la liberté et le trône, lorsque, pressentant le sort qui l'attendait, il vous pria de le délivrer, par un coup de poignard, des tourmens qui l'attendaient. Si vous l'abandonnez à vos bourreaux, qui se fiera désormais à votre parole? quelle chaîne d'or donnée par la main de l'empereur pourra effacer l'opprobre dont vous vous serez couvert?

—Pédrillo, s'écria Cortez irrité, sors à l'instant ou crains ma colère!

—Les espérances que j'ai formées pen-

dant ma vie ont toutes été déçues, s'écria Pédrillo, un seul espoir me restait encore, c'est celui que les conquérans du Mexique, auxquels mon cœur m'a réduit à lier mon sort, resteraient dignes de leur gloire et des faveurs dont les comble la fortune. Déjà plus d'un acte de cruauté a détruit cette espérance; mais ce qui va se faire est un opprobre éternel, et tant que vous me laisserez la vie, vous m'entendrez vous le reprocher!

— Qui es-tu? lui demanda tout-à-coup Cortez qui l'avait écouté avec étonnement. Ce n'est point ainsi que parle un habitant baptisé des Antilles! Ton langage est celui d'un Espagnol; mais jamais homme n'a osé parler à Cortez de la sorte. Je me rappelle en ce moment les paroles que m'a dites l'honnête Diaz en te remettant entre mes mains. Tu ne sortiras pas de cette chambre que tu ne te sois complétement justifié.

— Soit, général! s'écria Pédrillo en se relevant avec une noble fierté, et en fixant ses beaux yeux sur Cortez. Je regarde

l'impétueuse interpellation que vous m'adressez comme un avis du sort qui veut décharger mon cœur du secret qui y est resté enseveli depuis si long-temps. Sachez-le donc, je suis...

La porte s'ouvrit brusquement, et un Espagnol à la fleur de l'âge, suivi d'une jeune et belle Mexicaine, se précipita dans la salle.

— Juan! s'écrièrent à-la-fois Cortez et Pédrillo; et le jeune Espagnol se jeta au cou de l'ami qui avait si long-temps pleuré sa mort.

— Je n'espérais plus jouir du bonheur de te serrer encore dans mes bras sur cette terre, dit Cortez en l'embrassant avec la plus vive émotion.

— C'est à la magnanimité de Quauhtemotzin que tu en es redevable, lui répondit Juan.

— A celui que ton ami fait appliquer dans ce moment à la question! s'écria douloureusement Pédrillo.

— Ah! dit Juan en se jetant aux pieds

de Cortez ; je t'en conjure par tout ce qu'il y a de noble et de bon sur la terre, par les hautes destinées que tu es appelé à accomplir, accorde-moi la grâce de cet infortuné. C'est un homme énergique et magnanime; il a tout fait pour moi ; il n'a fait contre toi que ce que ses devoirs de souverain lui imposaient l'obligation de faire. Si depuis un an que nous ne nous sommes vus, tu es devenu tellement cruel que le spectacle des supplices soit aujourd'hui un besoin pour toi, accepte-moi comme victime. Fais-moi appliquer à la question, mais épargne ce souverain dont le caractère chevaleresque commande ton estime.

— Dans l'heure fortunée où Cortez revoit Juan, il ne lui refusera pas une prière, reprit le général attendri. Accompagne-moi chez Alderète : les deux amis sortirent.

Pédrillo se plaça devant la Mexicaine, les bras croisés, et la contempla longtemps d'un regard scrutateur; puis, s'ap-

prochant d'elle, il lui demanda d'un air troublé qui elle était.

— L'épouse de Juan! répondit celle-ci avec une inflexion de voix qui prouvait qu'elle se sentait heureuse de porter ce nom.

— L'épouse de Juan! s'écria Pédrillo avec effroi, et il tomba sans connaissance.

CHAPITRE XVII.

Et Sécularis l'ayant fait appeler lui demanda où étaient les trésors ; mais saint Laurent refusa de parler, et le préfet irrité le fit étendre sur un gril ardent ; et saint Laurent y demeura sans donner aucun signe de douleur, puis il dit tranquillement : « J'ai « été assez long-temps sur ce côté ; faites-« moi retourner, pour rôtir sur l'autre. »

La Légende dorée.

Alderète s'était emparé de sa victime avec une cruelle diligence. Tout était préparé dans sa demeure pour l'interrogatoire que Quauhtemotzin allait subir. Le trésorier était assis avec quelques officiers du même caractère que lui, dans une salle basse, devant une table sur laquelle étaient étalés des instrumens de la torture. A l'un des bouts de cette espèce

de caveau, était un immense fourneau en fer, rempli de charbon, au-dessus duquel étaient placées transversalement plusieurs barres de fer, scellées dans le mur à leurs extrémités. Six Tlascalans, joyeux de satisfaire leur ancienne haine nationale, étaient occupés à attiser le feu à l'aide de longs éventails de toile grossière. L'infortuné prince fut introduit avec son ministre.

— Païens! leur dit Alderète d'une voix forte, où avez-vous caché les trésors des temples et ceux de la couronne?

— Notre or, votre dieu, est au fond du lac, répondit Quauhtemotzin avec une froide ironie. Nous pensions, que détruire l'appât qui vous porte à nous combattre, était le moyen le plus sûr de nous délivrer de vous.

— Indique-nous à l'instant même l'endroit où tu as fait jeter ces trésors, reprit Alderète avec colère, ou les tourmens les plus cruels vont te délier la langue!

— Je sais à quel point je vous déchire-

le cœur en vous frustrant du prix de vos atrocités, repartit Quanhtemotzin et je me réjouis de pouvoir vous punir des maux sans nombre dont vous nous avez accablés. Si vous voulez savoir où sont nos trésors, faites mettre le lac à sec, autrement je doute que vous puissiez les trouver.

— Misérable idolâtre, vois ces tenailles et ces cordes; c'est avec ces instrumens que je vais te desserrer les dents si tu refuses de parler, s'écria Alderète en grinçant des dents; mais Quanhtemotzin jeta sur lui un regard dédaigneux, et garda le silence.

— Peut-être que le serviteur sera plus raisonnable que le maître, dit le trésorier en regardant le ministre; mais celui-ci contracta les épaules et se tut. Alderète se leva de son siège avec fureur et fit un signe aux Tlascalans. Ceux-ci saisirent les deux prisonniers avec une joie féroce, et la torture commença avec un raffinement de cruauté qui eût fait honneur au topilzin et aux ministres de ses atrocités.

Mais leur fureur échoua contre l'admirable fermeté de Quanhtemotzin. Ses bourreaux ne purent lui arracher le moindre cri. Il souffrit et garda le plus profond silence. Son fidèle serviteur plus sensible à la douleur, paya un tribut à la faiblesse humaine en poussant des soupirs étouffés; mais il garda le silence comme son maître.

Alderète, écumant de rage, fit étendre les infortunés sur les lances ardentes où ils furent exposés à l'ardeur des flammes qui s'élevaient du brasier chaque fois que les cruels Tlascalans versaient de l'huile sur leurs membres pour prolonger leur supplice. Le ministre, succombant à l'excès de ses souffrances, jeta sur son roi un regard douloureux, par lequel il semblait lui demander la permission de révéler ce qu'il savait; mais le magnanime courage de Quanhtemotzin repoussa cette prière. — Et moi, suis-je donc couché ici sur des roses? dit-il d'un ton calme. Le serviteur fidèle comprit le touchant reproche que renfermait

cette question. Réprimant alors jusqu'au plus léger soupir, il se tut, souffrit et expira.

Tout-à-coup, plusieurs voix appelèrent le trésorier, et Cortez se précipita dans la salle avec Juan. Le ministre mutilé et sans vie, Quauhtemotzin en proie à d'horribles souffrances, furent les premiers objets qui frappèrent les regards du général. —Vous m'avez déshonoré, Alderète, s'écria-t-il d'une voix tonnante, en se cachant le visage; fuyez, car je ne répondrais pas que le caractère dont vous êtes revêtu vous sauvât de ma vengeance. Fuyez, ou craignez que je ne vous fasse étendre sur le brasier où votre atrocité a placé ces infortunés!

Alderète se retira dans le plus grand trouble, ses assesseurs et ses bourreaux le suivirent. Déjà Juan avait arraché le roi de son lit de tourmens.

—Dieu soit loué! s'écria-t-il avec joie, en le rappelant à la vie, il est sauvé; j'ai rempli la parole que je lui ai donnée sur la pierre des combattans!

CHAPITRE XVIII.

Malheur à vous, femme légère ! puissiez-vous mourir d'une mort funeste ; car vous avez laissé votre père se désoler loin de vous.

Ancienne Ballade écossaise.

Pédrillo, revenu de son évanouissement, s'était fait conduire par la Mexicaine dans sa chambre, où il était couché sur un sopha, épuisé et respirant péniblement : la jeune femme placée devant son compatriote malade jetait sur lui des regards qui exprimaient la plus tendre compassion. Après avoir long-temps fixé les yeux sur elle, Pédrillo dit d'une voix entrecoupée : — Une païenne est donc la femme de Juan !

—Pourquoi m'appelles-tu païenne? lui répondit Anakoana. Depuis long-temps mon époux m'a fait recevoir dans la communion des chrétiens; je porte son nom, et j'adresse mes prières au dieu qu'il adore.

—Je me meurs! s'écria Pédrillo en portant la main à son front brûlant.

—La belle Mexicaine prit sa main avec douceur, et le pria de lui confier ses peines.

—Laisse-moi; courtisanne! s'écria Pédrillo en la repoussant avec violence.

—Pourquoi outrages-tu une femme qui ne t'a pas offensé? lui répliqua Anakoana en pleurant: Je ne suis point une courtisanne, je suis la légitime épouse de Juan! le grand prêtre lui-même a noué ses vêtemens et les miens, devant le feu sacré.

—Un mariage païen, s'écria Pédrillo avec l'ironie la plus amère; un mariage païen auquel le prisonnier chrétien a été forcé de condescendre. J'espère que, retourné maintenant au milieu des Espagnols, Juan ne le reconnaîtra plus comme valable!

— Tu te trompes! reprit Anakoana avec la plus grande vivacité. Le vénérable père Barthołomée joindra demain ma main et la sienne!

— Brise-toi, mon cœur! s'écria Pédrillo en joignant ses mains devant son visage. Puis, saisissant le poignard qu'il portait à sa ceinture, il s'avança vers Anakoana en jetant sur elle des regards foudroyans.

— Que le perfide soit donc perdu pour nous deux! s'écria-t-il, et il dirigea l'arme contre le sein de la jeune Indienne.

Anakoana jeta sur lui des regards pleins de pitié. — Tu n'es sans doute pas encore chrétien, lui dit-elle, puisque tu peux te livrer à une telle fureur contre une innocente créature qui ne t'a jamais offensé! Si tu as résolu de m'ôter la vie, laisse-moi du moins le temps d'adresser au Père Eternel une prière que Juan m'a enseignée: Je vais implorer sa clémence pour qu'il me pardonne mes péchés, comme je te pardonne ma mort.

Elle tomba à genoux, ferma les yeux et

proféra une prière à voix basse. Pédrillo fixa long-temps ses regards sur elle; et, à l'aspect de cette pieuse fille adressant pour lui des prières au ciel, il sentit sa colère se changer en une douce émotion. — Non, s'écria-t-il en fondant en larmes, tu es innocente de sa trahison : Vis! pour faire son bonheur; c'est à moi de sacrifier le mien!

Le mystérieux jeune homme sortit d'un pas précipité. Anakoana profondément émue se leva pour le suivre, lorsque parut tout-à-coup un vieillard vêtu du costume des guerriers tlascalans, qui fixa sur elle des regards pleins d'une fureur concentrée.

— Dieu éternel! c'est mon père, s'écria-t-elle avec joie, et elle allait se précipiter dans ses bras; mais le vieillard la repoussa, et lui dit avec une amère ironie : la chrétienne nouvellement convertie connaît-elle encore le prêtre des idoles?

— Mon père! s'écria Anakoana d'un ton suppliant et avec l'accent de la plus pro-

fonde émotion. Comment ai-je mérité ce cruel reproche? N'est-ce pas accompagnée de tes bénédictions, que j'ai suivi l'homme que mon cœur a choisi? Comment peux-tu croire que la félicité qu'elle attend de son hymen, fasse jamais oublier à une fille qui t'a constamment obéi, les devoirs qui attachent l'enfant à son père?

— Dans peu, nous verrons, dit le prêtre, avec un calme effrayant, si les paroles que tu viens de dire, sont du nombre de ces sentences que t'ont enseignées tes Espagnols, ou si tu es prête à les confirmer par tes actions. Prête-moi une oreille attentive: La magnifique Ténochtitlan a succombé sous les efforts de nos ennemis; ses habitans sont tombés sous les coups des Espagnols, ou errent sans secours dans les champs dévastés d'Anahuac; nos temples sont en ruines, nos dieux sont anéantis. Ton vieux père n'a plus sur la terre de place où il puisse reposer sa tête, ni dans le ciel de dieu qu'il puisse adorer. Depuis long-temps j'aurais mis fin, dans

les flots du lac sacré, à ma vie et à mes tourmens, si je n'avais voulu me conserver pour le jour de la vengeance. Il est arrivé! Je t'ai retrouvée, et je confie solennellement sur ta tête les saints devoirs que j'ai à remplir. Anakoana! fille d'un grand prêtre de Mexico, naguère prêtresse toi-même de nos dieux, tu es désignée par le destin pour venger les flots de sang dont les brigands étrangers ont inondé le sol de notre patrie, les horribles misères auxquelles sont en proie ceux de nos frères que la mort a épargnés, l'incendie de nos temples, les outrages faits aux dieux de nos pères. Je n'ai conservé ma misérable vie jusqu'à ce jour, qu'afin de te consacrer à ces saintes vengeances par mes bénédictions. Si les paroles que tu viens de me dire ne sont point mensongères, j'attends de toi obéissance, obéissance entière pour tout ce que je t'ordonnerai.

— La colère t'aveugle, mon père! lui répliqua Anakoana en proie aux plus

cruelles angoisses. Comment une faible femme pourrait-elle devenir un instrument de vengeance contre ces chrétiens qui tiennent la foudre dans leurs mains, et que tout Anahuac révère comme des dieux !

— Sépare la tête du tronc du serpent, et tu triompheras du monstre, répartit le prêtre en posant sur la table un flacon d'or. Ton époux chrétien est l'ami du chef suprême des blancs. Comme épouse de Juan, il doit t'être facile d'approcher de ce bandit. Verse le contenu de ce vase dans sa coupe. Il mourra, et avec lui finira l'empire des blancs dans ce pays; car aucun de ses compagnons n'est capable de conduire comme lui au carnage ces hordes de bêtes féroces que Tlakatekololotl lui-même a créées pour la perte d'Anahuac!

— Empoisonner l'ami de mon époux! s'écria l'infortunée Anakoana en se tordant les mains; non jamais!

— Fille abâtardie du Mexique! s'écria le prêtre : tes dieux, ta patrie, ton père

existaient avant ton séducteur. L'égarement qui t'a jetée dans ses bras n'a pu te délier de tes devoirs envers eux; obéis-moi si tu ne veux que je maudisse la faiblesse que j'ai montrée jusqu'ici pour une fille coupable.

— Ah! s'écria Anakoana, avec un pieux enthousiasme, si tu connaissais la céleste douceur de la doctrine que m'a enseignée mon époux, tu n'insisterais pas pour me porter à l'action atroce que tu exiges de moi! Aimer ceux qui nous haïssent, bénir ceux qui nous maudissent, prier pour ceux qui nous offensent et nous persécutent, voilà ce qui peut seul nous valoir l'amour de notre père qui est dans le ciel!

— Renonce donc pour toujours! s'écria le prêtre furieux en déchirant ses vêtemens; renonce donc pour toujours au père qui t'a donné la vie, qui a pris soin de ton enfance, qui t'a élevée dans la crainte des vrais dieux, pour adorer le dieu de ceux qui dévastent ta patrie! Ainsi que ce vêtement, je déchire les liens

qui m'attachaient à toi. Qu'il ne te reste de moi que ma malédiction, que la punition des dieux que tu trahis et dont j'appelle la colère sur ta tête! Pour moi, je descends dans le sombre empire d'où jamais aucun fils de la terre n'est revenu, et s'il m'y reste quelque souvenir du passé, du fond de l'abîme mes malédictions retentiront jusqu'à toi, elles te poursuivront sur la terre et sur la mer, jusqu'à ce que le remords déchire ton cœur, et que tu finisses comme moi ta vie dans le désespoir!

Il sortit d'un pas que sa fureur rendait incertain. — Pauvre Anakoana! s'écria l'infortunée jeune fille, en poussant un profond soupir et en jetant des regards égarés sur le flacon, qu'elle cacha dans son sein. Non, mon père, non, ajouta-t-elle tout-à-coup avec l'accent du désespoir, cette fois je ne puis t'obéir!

CHAPITRE XIX.

La belle Alice est morte, les vers dévorent son sein, et c'est pour l'amour de vous, que cette beauté n'est plus.

La Bataille de Caton-Moor.

— Pendant six mois, je fus grièvement malade des blessures que j'avais reçues dans le combat du sacrifice, dit Juan en terminant le jour suivant le récit de ses aventures dans l'appartement de Cortez; ma Juanna me prodiguait les plus tendres soins. Enfin, je guéris, et Quauhtemotzin, fidèle à sa parole royale, me laissa la liberté de me retirer avec mon épouse, après m'avoir fait de riches présens, quoiqu'il sût très bien qu'en me renvoyant, il

te rendait un courageux combattant, et que le teoteuktli eût demandé ma mort à plusieurs reprises, au nom des dieux. Ne pouvant atteindre à cette magnanimité du païen, je m'efforçai du moins de l'imiter. Je pris la ferme résolution de ne plus tirer mon épée contre ce roi. Arrivés par des détours à Tlascala, nous y trouvâmes une réception hospitalière; nous y séjournâmes jusqu'au moment où je reçus la nouvelle de la chute de Ténochtitlan; alors mon cœur me rappela auprès de mon ami.

— Puisque j'ai encore des droits sur ton cœur, lui dit Cortez d'un air sombre, permets-moi de te faire de sérieuses remontrances. Tu appelles du nom d'épouse une fille païenne? Don Juan, chevalier espagnol et chrétien, a-t-il donc oublié ses devoirs?

— Elle a été baptisée de ma main, dit Juan; mais que les instructions d'Olmédo suppléent aux connaissances qui peuvent manquer encore à la nouvelle chrétienne

et qu'il la baptise publiquement. 'Anakoana est issue de la famille royale, princesse par sa naissance, et un ange par ses vertus!

— Et la pauvre Isabelle? dit le vénérable Barthoiomée qui venait de pénétrer dans l'appartement.

— Elle est perdue pour moi dans cette vie, s'écria Juan avec douleur. Anakoana a quitté son père et son dieu pour me suivre, elle a sauvé ma vie, je devais la lui consacrer.

— Etes-vous bien certain don Vélasquez, reprit Olmédo, qu'Isabelle ait pris le voile à San-Domingo? La bouche mensongère par laquelle vous avez appris cette nouvelle, ne mérite guère de confiance.

— Permettez-moi, mon vénérable père! répartit Juan étonné, de répondre à votre question en vous en adressant une autre. Comment se fait-il que vous soyez informé de ce que j'ai tenu caché jusqu'ici avec tant de soin?

Olmédo allait répliquer, lorsque Pédrillo se précipita dans l'appartement en poussant des cris de douleur. — Ta femme se meurt, dit-il à Juan en sanglottant, accours près d'elle, peut-être connais-tu quelque moyen de la sauver!

—Grand Dieu! s'écria Barthołomée en suivant Juan, qui dès les premières paroles de Pédrillo était sorti précipitamment en poussant un cri d'effroi.

Cortez suivit tristement Olmédo : ils trouvèrent Anakoana étendue sans mouvement sur un lit. Dans cet état, la perfection de ses formes lui donnait l'aspect d'une statue de bronze, formée par un grand maître; Juan, anéanti par la douleur, pressait contre ses yeux que ne mouillait aucune larme, la main défaillante de son épouse.

— Sainte Anakoana! s'écria-t-il en revenant soudain à lui par un accès de fureur, ma vie, qui a causé ta mort?

—Moi-même! répondit-elle, et la dernière lueur de la vie combattait sur ses traits

contre les ombres de la mort. Moi-même...!

— Toi! s'écria Juan. Dans la fleur de la jeunesse, adorée d'un époux que tu chéris, quel démon a pu t'inspirer l'affreuse résolution de m'abandonner?

— Ton amour soulage mon cœur, lui répliqua Anakoana avec un sourire céleste : mais modère ton impétuosité, je suis trop faible pour la supporter. Oui, j'ai bu volontairement le poison qui met fin à mes jours.

— Ma fille, je t'en conjure par la mère de notre rédempteur, dis-nous la vérité, s'écria Barthoiomée : la chrétienne le doit au ministre de Dieu qui entend sa confession. Si tu as en effet porté la main sur toi, il est de ton devoir de déclarer les motifs de ton action, afin qu'aucun soupçon ne plane sur un innocent : mon saint ministère ne me permet pas de t'accorder l'absolution de tes péchés, avant que tu n'aies payé le dernier tribut à la vie par un aveu volontaire.

Mon père! dit la mourante d'une

voix pénible, hier j'ai vu mon père. La ruine de Ténochtitlan, avait augmenté sa haine contre les chrétiens d'une ardeur nouvelle. Il me remit un poison subtil pour verser dans la coupe du général des Espagnols, et lorsque je refusai de commettre ce crime, il me maudit et mit fin à sa malheureuse vie dans le lac sacré. Je vis retirer des flots le corps de mon infortuné père, et la paix fut bannie pour jamais de mon cœur. Atterrée par les malédictions qu'il avait proférées contre moi, je commençai à croire moi-même que j'avais trahi ma patrie. Deux puissances ennemies déchiraient mon cœur : pendant ce cruel combat ma tête se troubla et, succombant à mes souffrances, je ne vis d'autre remède à mes maux que la mort. Je bus le breuvage que m'avait donné mon père....

— Elle meurt, elle meurt pour moi! s'écria Cortez avec effroi. Ah! n'est-il plus d'espoir de la sauver?

—Il n'en est pas...! dit Anakoana; je con-

mais le poison que l'on prépare dans nos temples, et maintenant c'est du feu qui circule dans mes veines. Je meurs avec joie. Je paraîtrai avec confiance devant le fils de Dieu; il recevra avec bonté celle qui a sacrifié sa vie pour sauver son ami. Oui, Juan! s'écria-t-elle en se soulevant avec effort et en fixant sur lui ses yeux où semblait briller un feu céleste; j'ai vécu heureuse avec toi; je t'en remercie: souviens-toi quelquefois de ta Juanna qui va t'attendre, livrée à une pénible solitude, dans un ciel étranger pour elle!

Elle retomba sans mouvement.

— Oui, âme fidèle, je te suivrai bientôt dans le royaume de Dieu! s'écria Juan dans son désespoir, en se jetant sur le corps de l'infortunée.

— Mon ami! lui dit Cortez d'une voix suppliante et en le retenant.

— Chrétien, que fais-tu? lui cria Barthoломée.

— Juan! s'écria Pédrillo en sanglottant et se jetant à son cou.

— Dieu! s'écria le jeune homme, c'est Isabelle, et il tomba épuisé sur le corps inanimé d'Anakoana.

CHAPITRE XX.

DON JUAN VÉLASQUEZ DE LÉON A SON AMI, DON MANRIQUEZ DE MUDARRA.

Valdeyna, le .

Je vous ai promis, mon cher Mudarra, de vous faire connaître, dans le plus grand détail, le voyage que je fis au Mexique, il y a trois ans. Je m'embarquai au commencement de l'année 1528, sur un de nos galions qui retournait dans le Nouveau-Monde, après avoir apporté dans l'Ancien, d'immenses trésors envoyés à l'empereur par mon noble ami Cortez,

Je n'ai pas besoin de vous dire que j'emmenai mon Isabelle et nos deux enfans; il m'en eût trop coûté de me séparer d'eux, et j'étais jaloux de conduire mes deux fils dans une contrée où leur père s'est acquis quelque renom. (Pardonnez-moi ce petit mouvement de vanité; mais quand on a combattu avec Cortez, il faudrait toute l'humilité des premiers chrétiens, pour ne pas être tenté quelquefois d'en tirer gloire.) Notre équipage se composait d'aventuriers assez semblables à ceux que Cortez embarqua, il y a douze ans, à Cuba sur sa flottille, à cela près qu'ils avaient moins d'ardeur peut-être et plus de cupidité que nos vieux compagnons. En quelques jours, je fus au courant de tous leurs projets, de toutes leurs espérances; et vous pensez que les sollicitations ne manquèrent pas de pleuvoir sur moi, l'ami du gouverneur de la Nouvelle-Espagne. Un seul individu, petit vieillard, desséché et toujours vêtu de noir, semblait dédaigner de s'adresser à moi;

et plusieurs fois, je l'avais vu sourire, lorsque les pauvres aventuriers, fondant leur avenir sur mon intercession, me suppliaient de les recommander à notre grand général. Je perdis de vue cet homme à notre arrivée à Cuba, où me retinrent long-temps les soins de la succession du vieux Vélasquez. Arrivé à Véra-Cruz, et tout occupé du plaisir d'embrasser mon ami, de le voir au faîte de sa grandeur, je ne songeai plus à ce singulier personnage, et je me mis en route pour la capitale du Mexique. Comment décrire les émotions que j'éprouvai en revoyant tous les lieux où nous avions combattu, où j'avais tant de fois failli perdre la vie! Toutes ces contrées avaient changé d'aspect. Je les avais vues dévastées, jonchées de morts et désertes, je les retrouvais embellies par une végétation nouvelle; tous les coteaux étaient plantés de vignes dont Cortez a introduit la culture dans le Nouveau-Monde; des routes frayées par son ordre sur les rochers, des aqueducs, des

villes élevées sur ses plans, tout témoignait de l'activité de cet esprit gigantesque ; les chevaux, jadis si rares, couvraient les plaines qu'ils parcouraient en bandes nombreuses, et sur le haut des monts paissaient des troupeaux amenés des champs de l'Andalousie. Mais, que de souvenirs s'éveillèrent dans mon âme, quand je passai la digue du lac de Mexico! Je mesurai de l'œil, en frissonnant, l'espace qu'avait franchi Alvarado, et Isabelle montra en pleurant à ses enfans la place où je fus renversé dans la fameuse nuit de désolation. Nous entrâmes dans la ville. Elle n'offrait plus de traces du terrible siége qu'elle avait soutenu; de nouveaux édifices s'étaient élevés d'une manière presque magique, et la population se pressait dans de larges rues tirées au cordeau. Nous arrivâmes enfin au palais de Tepak, où le gouverneur du Mexique faisait sa résidence. Nous trouvâmes le héros debout sous les arcades du superbe château que l'on venait de bâtir sur les

ruines de l'ancien palais des Caciques, et sur lequel brillaient les armes de son marquisat d'Oaxaca, un lion couronné, entouré de huit croix. Il contemplait d'un regard sombre une couleuvrine d'argent massif, d'un travail exquis, qu'un habile orfévre venait de lui envoyer : une voix bien connue lui cria : — Bon jour, Cortez! et son ancien ami don Juan Vélasquez de Léon le serra dans ses bras. — Juan, sois le bien-venu au Mexique, dit-il, avec un sourire mélancolique. Tu es resté longtemps à Cuba! et il embrassa avec tendresse ma femme et mes enfans. — Il faut du temps, repris-je, pour recueillir la succession d'un Diégo Vélasquez; régler des comptes avec le trésor royal, n'est pas une affaire facile, et le gouverneur des Antilles avait travaillé longues années pour ses héritiers. Mais, par le ciel! mon ami, le sort ne vous a pas non plus maltraité; maintenant je n'accuserai plus d'exagération la renommée qui élève votre magnificence jusqu'aux nues. Une pièce de canon

d'argent massif ! Je m'approchai de la pièce, et j'y lus cette inscription :

Ave nacion sin par,
Yo en servicios sin segundo
Y vos sin igual en mundo. *

En vérité cette inscription est aussi vraie que belle ! ajoutai-je ; elle exprime, en peu de mots, tout l'orgueil espagnol et tout le sentiment que le héros a de son propre mérite ! C'est un cadeau pour le roi, sans doute ? — Oui, répondit Cortez d'un ton bref ; puis il tomba dans une profonde rêverie. — *Personne ne vous sert comme moi !* répétai-je : par le dieu vivant ! rien n'est plus vrai ; car jusqu'ici, aucun de ses généraux ne lui a conquis la moitié d'un monde. Et le roi continuera-t-il toujours de reconnaître vos services ? — Je l'espère, répondit Cortez d'un ton triste et incertain, et s'arrachant tout-à-coup de sa rêverie, il me dit de le suivre dans son ca-

* Salut, nation sans égale ! personne ne vous sert comme moi, et vous n'avez pas votre égale dans le monde.

binet. — Nous avons beaucoup de choses à nous dire, dit-il, et donna Vélasquez m'excusera si je consacre les premiers momens de notre réunion à l'ami que j'ai été si long-temps privé de voir. Il lui baisa la main avec respect, et montrant Sandoval qui s'approchait pour nous saluer, il nous le présenta comme le nouveau gouverneur de Mexico.

Je suivis mon ami dans son cabinet. Cortez fit apporter des coupes d'or, et s'écria en en remplissant une : — C'est le premier vin que j'ai recueilli au Mexique des vignes que j'ai fait apporter d'Espagne. Je bois à ta prospérité, mon cher Juan; elle me paraît solidement fondée, ajouta-t-il en étouffant un soupir, et je t'en félicite.

— Oui, mon noble ami, lui répondis-je, je suis un heureux époux, et je sentirais encore bien plus vivement mon bonheur, si je vous savais heureux vous-même. Mais je vous trouve plus soucieux que lorsque je vous quittai, et vous semblez

plongé dans une mélancolie profonde. Je pense bien que des orages doivent gronder autour du faîte élevé où vous vous trouvez placé; mais je vous ai vu le front serein au milieu des plus violentes tempêtes. Ouvrez votre cœur à votre ami, faites-lui connaître la cause de vos tourmens. — Et tu n'as pas été informé depuis long-temps à Cuba, reprit Cortez d'un air sombre, des calomnies qu'a répandues contre moi, à la cour d'Espagne, le perfide Narvaëz; des insolentes prétentions de Diégo Colon et de Garay; des basses intrigues de Ribeira; des persécutions que me fait essuyer le tout-puissant évêque de Burgos.....? — Mais vous êtes sorti de tous ces combats couvert de gloire, repris-je en l'interrompant. La douleur de voir échouer ses plans a précipité dans la tombe Garay, le plus redoutable de vos antagonistes, après que vous l'eûtes vaincu par votre générosité. La vie de mon misérable beau-père a été dévorée par le chagrin d'avoir élevé lui-même, par sa maladresse,

l'ennemi qu'il voulait perdre; et en dépit de tous les Narvaëz, de tous les Colon, de tous les Ribeira et de tous les évêques, vous êtes devenu, par la justice de Charles, gouverneur de l'empire immense que vous avez conquis pour lui. — Et l'ingratitude d'Alvarado! Et la révolte d'Olid! continua Cortez. — Il est vrai que la perfidie d'anciens amis blesse profondément le cœur; mais il y a long-temps qu'Alvarado a comparu devant son juge, et toute haine doit cesser à la mort de l'offenseur: quant à Olid, je ne le crois pas homme à tenir tête long-temps à un Hernandez Cortez! — La résistance a déjà cessé, dit Cortez avec douleur, mais seulement au moment de sa mort. Les capitaines que j'avais envoyés contre lui, qu'il avait battus et faits prisonniers, aidés de ses propres soldats, l'ont surpris à table le poignard à la main; et l'ont fait décapiter publiquement à Naco.— C'était un brave soldat!.... lui dis-je en soupirant. Il est vrai, ajoutai-je, que Olid n'était que brave, et qu'il lui manquait ce qui

donne le prix à la valeur. — Que la paix soit avec ses cendres, dit Cortez; et une larme tomba dans la coupe qu'il vida à la mémoire de son ennemi. — Et le malheureux Quauhtemotzin? demandai-je avec intérêt. Cortez demeura comme frappé de la foudre. — Il est heureux! s'écria-t-il avec véhémence; et dans son angoisse il comprima tellement la coupe qu'il tenait à la main, que le vin en jaillit jusqu'au plafond, puis il la jeta contre terre, et se promena à grands pas. — Heureux! m'écriai-je en me levant plein d'effroi; est-ce ainsi que vous me l'annoncez? Est-il mort? — Oui, répondit Cortez d'une voix étouffée. — Sans doute il a péri de sa propre main, continuai-je inquiet et consterné; car cette âme fière ne pouvait survivre long-temps à son empire et à sa liberté. — Méprise-moi, Juan, s'écria Cortez, je l'ai fait assassiner! — Assassiner ce noble prince! répétai-je d'une voix plaintive. Homme cruel! qui a pu te porter à ce crime.....? — J'étais en marche pour la province de Komajahua,

qui s'était révoltée, dit Cortez d'une voix sombre et le regard morne. Je menais avec moi Quauhtemotzin, ainsi que les rois de Tezcuco et de Tlakopan, afin de les avoir constamment sous les yeux. Un jeune Mexicain m'annonça que les princes avaient formé une conspiration pour me massacrer moi et mes soldats, afin de recouvrer leur liberté et leurs couronnes. Je n'avais auprès de moi que deux cents Espagnols épuisés par les fatigues de la marche et trois mille Mexicains. Je crus devoir effrayer ces idolâtres par un coup décisif; c'était, à ce qu'il me semblait, le seul moyen de me sauver..... Je fis pendre les trois rois au même arbre.....!

Je demeurai anéanti; Cortez continua en faisant un effort sur lui-même : — Il te reste à entendre ce qu'il y a de plus terrible, dit-il avec l'accent de la douleur : tu ne connais point encore le ver qui ronge mon cœur, le chagrin qui la nuit chasse le sommeil de mes paupières, qui empoisonne mes journées! Mon jugement était

précipité. Le perfide dénonciateur qui avait écouté la conversation des princes, pour s'insinuer dans mes bonnes grâces, avait, en torturant leurs paroles, donné à quelques propos échappés à l'amertume de leur douleur, l'apparence d'un complot auquel ils n'avaient pas songé. J'en fus pleinement convaincu par l'enquête que j'ordonnai après avoir fait exécuter ces infortunés..... — Ainsi, c'est injustement que tu as fait souffrir une mort ignominieuse à ce roi généreux, chevaleresque? m'écriai-je indigné. Que Dieu te le pardonne à ton heure dernière; pour moi, je ne saurais te le pardonner! Celui que tu as fait périr fut mon bienfaiteur, il m'a sauvé la vie; c'était un roi comme il en est peu sur la face de la terre. Hélas! tu as empoisonné cruellement la joie que j'éprouvais à te revoir; que n'as-tu été moins sincère, je pourrais t'aimer encore! J'étais revenu à Mexico pour m'y établir sous ta protection; je croyais y vieillir près de mon ami Cortez, et il a lui-même renversé

de sa main sanglante l'édifice de mon bonheur! Adieu, je quitte Mexico aujourd'hui même, et dans peu de jours le Nouveau-Monde, où je n'ai rencontré que des bourreaux et des victimes. Puisse Dieu t'envoyer des tribulations qui te corrigent, car la prospérité t'a dépouillé de ton humanité! L'édifice de ta fortune est cimenté par le sang de Quanhtemotzin. C'est par ce meurtre que tu as achevé la conquête du Mexique : jouis maintenant de la sécurité, bien inappréciable pour les tyrans. Nous ne nous reverrons plus.

Ces expressions, mon cher Manriquez, sont exactement celles que j'employai dans ma douleur et mon indignation en parlant à Cortez. Je me repens vivement aujourd'hui de la rigueur excessive de ces paroles, et je n'oublierai jamais la douleur profonde qui se peignit sur les traits du grand homme, lorsque je les proférai. De grosses larmes roulaient dans ses yeux fixés sur son ami; et cette main puissante, qui avait brisé le trône du

Mexique, étendue vers moi, semblait solliciter la mienne.

J'allais m'éloigner pour toujours de Cortez, lorsque Sandoval ouvrit la porte et introduisit, d'un air consterné, le petit vieillard pâle et maigre qui avait frappé mon imagination pendant la traversée de Cuba. Il était vêtu de son costume officiel noir, sur lequel brillait alors une riche chaîne d'or, et s'avança vers le général. Je demeurai retenu par un sentiment irrésistible. — Monsieur le gouverneur, dit le spectre (car cette apparition soudaine lui donnait à mes yeux un aspect surnaturel), je suis le licencié Ponce de Léon. Sa majesté l'empereur et roi m'a nommé premier juge de la Nouvelle-Espagne, et m'a chargé de procéder à une enquête au sujet des nombreuses plaintes qui sont parvenues au trône contre vos actes arbitraires. La commission que voici vous prouvera qu'en cas de besoin je suis autorisé même à vous faire arrêter et à vous envoyer en Espagne. J'attends donc de votre prudence que vous

ne mettrez pas le moindre obstacle à ma mission, déjà fort désagréable de sa nature.

—Reconnaissance des rois! s'écria Cortez dans le sentiment de l'injustice qu'il éprouvait, et il se retira dans la pièce voisine pour ne pas se donner en spectacle à la malignité de son juge: je l'y suivis avec Sandoval.

— Adelantado, lui dit celui-ci, tu ne vas pas, je pense, céder devant ce scribe insolent? Ciel et enfer! est-ce là la récompense de tout ce que tu as fait dans ce pays pour la couronne d'Espagne! Tu tiens encore la poignée de ton épée, tire ta vieille lame du fourreau! Il s'agit de décider la question de savoir lequel des deux est le plus puissant dans la Nouvelle-Espagne, de Charles V qui la gouverne assis commodément sur son trône à Madrid, ou de Cortez qui l'a découverte, qui l'a conquise ou plutôt qui l'a créée! Soutiens tes droits par la force, et donne-moi l'ordre d'arrêter ce barbouilleur de papier qui ose venir te bravor dans ton empire! —

— Silence, insensé, dit Cortez d'une voix de tonnerre et les yeux étincelans. Encore un semblable propos et je te fais arrêter toi-même comme coupable de rébellion contre notre monarque. Quant à moi, je n'ai ni la tête ni le cœur d'un rebelle, et je ne veux point justifier les calomnies de mes ennemis. Quoique Charles me traite d'une manière aussi indigne de lui que de moi, je veux conserver mon caractère; j'aime mieux périr comme fidèle serviteur de mon maître, que de rester debout par une trahison. Je le sens dans cette heure difficile, don Juan, ce n'est pas sous la rage de mes persécuteurs que je succombe, c'est la main de Dieu qui me punit, par cette attaque contre mon honneur que je n'ai point méritée, des maux sans nombre que mon ambition a répandus sur ce pays. J'ai déjà trouvé la force d'écouter avec résignation les malédictions de mon ami, je trouverai celle de me soumettre aux décrets de Dieu, afin que l'historien dise de moi: « Cortez fit de

« grands maux, mais il aimait le bien, et « son âme fut généreuse. »

Ce fut la dernière fois que je vis ce grand homme; je le quittai le cœur navré de tristesse: j'étais venu dans le Nouveau-Monde poussé par le desir de le revoir, de le contempler dans toute sa gloire, et je l'avais retrouvé si différent de lui-même! Je me rembarquai pour l'Espagne où m'attendait le bonheur. J'y vivais comme aujourd'hui, loin de la cour, au fond d'une province, avec mon Isabelle et mes enfans chéris, lorsque Cortez revint dans sa patrie. Les chagrins sans nombre qu'il y essuya, les tracasseries continuelles auxquelles il fut en butte, l'empêchèrent de se rendre dans nos montagnes qu'il se proposait de visiter, et j'eus la douleur d'apprendre son départ pour Mexico, avant d'avoir pu embrasser encore une fois mon ami.

Voici, mon cher Manriquez, le récit exact de ma dernière entrevue avec l'illustre conquérant du Mexique; la gloire

et la fortune ne lui ont pas procuré le bonheur, et si son ennemi, mon vieil oncle, l'adelantado de Cuba, avait pu prévoir le sort qui lui était réservé, il n'eût sans doute pas pris tant de peines pour l'empêcher de conquérir la Nouvelle-Espagne.

Ton vieil ami,

D. JUAN VÉLASQUEZ DE LÉON.

CONCLUSION.

Après cet évènement, la vie du héros ne fut plus qu'un combat continuel contre l'envie et la calomnie, et les demi-succès qui couronnèrent encore quelquefois ses efforts, furent empoisonnés de la manière la plus cruelle par les mortifications sans nombre qu'il eut à essuyer. La mort subite de Ponce retarda, à la vérité, l'exécution de la mission dont il avait été chargé par l'empereur; mais tous les efforts que fit le gouverneur, pour regagner la confiance de son maître, échouèrent contre les soupçons d'une cour ombrageuse. Le bachelier d'Aguilar remplaça Ponce de

Léon, et il mourut presque aussi subitement que lui, mais cependant après avoir eu le temps de remettre ses fonctions et son pouvoir entre les mains d'Alphonso de Estrade. Celui-ci poursuivit le gouverneur avec rage, et mit tout en œuvre pour mortifier cet illustre capitaine de la manière la plus sensible. Il alla jusqu'à commettre des cruautés contre les domestiques de Cortez, et fit couper la main à l'un d'eux. Le gouverneur vit, dans ce traitement que subit son valet, les signes précurseurs de sa chute, et le chagrin qu'il en ressentit, la colère à laquelle il se livra, furent tels qu'on pouvait les attendre du sentiment qu'il éprouvait. Cependant il ne s'éloigna point de son devoir, les tentatives que firent tous ses amis et même les Mexicains, pour l'engager à saisir d'une main hardie le pouvoir absolu, échouèrent toutes. Il rejeta ces conseils, et l'évêque de Tlascala rétablit le calme dans Mexico, où une grande fermentation commençait déjà à se manifester.

Il était impossible cependant que, dans le pays même qui avait été jusque-là le théâtre de ses triomphes, le héros se présentât devant son ennemi pour subir un ignominieux interrogatoire, et suivant le conseil du cardinal Loaisa, son ami, président du conseil des Indes et confesseur de l'empereur, il résolut de se rendre lui-même en Espagne, pour s'en remettre à la justice et à la magnanimité de son souverain.

Il arriva dans sa patrie en l'année 1528, avec toute la magnificence convenable au conquérant d'un pays immense, accompagné de ses principaux capitaines et de quelques-uns des Mexicains les plus distingués. L'empereur, qui n'avait plus rien à craindre de lui, le reçut avec les marques de la plus grande estime, comme un fidèle serviteur que la conviction de son innocence amène devant le trône de son souverain. En récompense de son éminent mérite, il le nomma chevalier de Saint-Jacques, lui confirma son titre de marquis de la vallée

d'Oaxaca et lui donna un domaine considérable dans la Nouvelle-Espagne. Les nobles chevaliers qui environnaient Cortez lui procurèrent un libre accès auprès du monarque; Charles V en vint même avec lui à une intimité telle que, un jour qu'il était malade, il alla le voir dans sa maison, chose sans exemple de la part d'un roi d'Espagne.

Mais au milieu de toutes ces distinctions que le rare mérite de Cortez forçait, en quelque sorte, le roi de lui accorder, il voyait se manifester quelques symptômes de l'ancienne méfiance que Ramphilo Narvaëz mettait tous ses soins à entretenir. Celui-ci, comme toutes les âmes communes, aussi vil dans le malheur qu'insolent dans la prospérité, faisait son unique étude de calomnier l'homme par lequel il avait été vaincu. Tous les gens sensés riaient à la vérité de ses éternelles lamentations. Personne ne croyait, comme Narvaëz l'assurait sérieusement, que Cortez possédât autant d'or en barres qu'il

existait de fer en Biscaye : mais cependant toutes ces calomnies laissaient leur aiguillon dans le cœur de Charles, et la demande de Cortez d'être réinstallé comme gouverneur de la Nouvelle-Espagne, fut assez sèchement refusée. On crut qu'il ne serait pas prudent de confier un aussi grand pouvoir à un homme auquel on avait témoigné de la méfiance; on pensa que la politique demandait de montrer, par un grand exemple, à ceux qui découvrent de nouveaux mondes, qu'avoir conquis un empire ne donne aucun droit de le gouverner : les mêmes idées étroites que la cour de Madrid avait mises en pratique à l'égard de Christoval Colon, ne lui permirent pas de rendre pleinement justice au conquérant du Mexique.

Cortez conserva son grade de général en chef, et obtint la permission de faire pour la couronne d'Espagne de nouvelles découvertes dont la vingtième partie lui était assurée en toute propriété. Le gouvernement du Mexique fut confié à un

conseil, que l'on établit sous le nom d'audience de la Nouvelle-Espagne; il était présidé par don Antonio de Mendoza, grand de première classe, qui avait été nommé vice-roi depuis peu.

Tandis que Cortez luttait ainsi en Europe avec une cour ingrate, la chancellerie procédait contre lui à Mexico avec toute l'exaspération dont les petits esprits sont animés contre la véritable grandeur. Le président Nunez de Guzman condamna le héros par contumace, et fit saisir et vendre publiquement tous ses biens. Lorsque cette procédure, aussi absurde qu'illégale, fut connue à Madrid, le monarque crut devoir un acte de justice à l'opinion publique. Il destitua le président Mendoza, ordonna la restitution des biens de Cortez et fit conduire Guzman en Espagne comme prisonnier.

Après avoir obtenu sur ses ennemis ce faible triomphe, et s'être remarié avec donna Jéroma, fille du comte d'Aguilar, issue des comtes de Lénarès et des ducs

de Bejar; Cortez retourna au Mexique en 1530, décoré de nouveaux titres, mais avec moins de pouvoir qu'il n'en avait eu auparavant. Les Espagnols et les Mexicains le reçurent avec tant de témoignages de la plus vive joie, que la chancellerie en prit ombrage. Employant des moyens aussi mesquins que ses motifs étaient bas, elle força le héros à faire enregistrer sa commission de capitaine général de la Nouvelle-Espagne, pour lui faire faire ainsi un acte de dépendance, et elle lui défendit d'entrer dans la ville de Mexico qu'il avait conquise pour son maître, et où il possédait une maison!

L'indignation qu'ils éprouvèrent de voir maltraiter ainsi un si grand homme, et la mésintelligence que ces mauvais traitemens firent naître parmi les Espagnols, donna aux Mexicains le courage de s'insurger. En peu de jours, plus de deux cents Espagnols tombèrent sous leurs coups. Déjà tout l'empire s'armait pour opérer une révolution générale, et les an-

ciennes scènes de sang allaient se renouveler, lorsque l'archevêque de Mexico réussit enfin à démontrer à la chancellerie alarmée que Cortez seul était capable de calmer cette insurrection; la crainte força alors ses ennemis eux-mêmes à l'appeler dans la ville. Le héros généreux s'y rendit, agit avec énergie, punit les coupables avec sévérité, et bientôt l'ordre et la paix furent rétablis dans la résidence.

La disjonction de l'autorité militaire et de l'autorité civile, dans une colonie si éloignée et nouvellement conquise, formée par un peuple aussi énergique et aussi disposé à la révolte, avait affaibli le pouvoir espagnol d'une manière irrémédiable. Il en résulta des mésintelligences sans fin qui empoisonnèrent la vie de Cortez et traversèrent ses projets, au grand détriment de la couronne de Castille.

Le héros porta alors toute son activité au-dehors. Il s'appliqua à faire de nouvelles découvertes, et conçut plusieurs projets qui portent tous le cachet d'un

génie qui ne se plaît qu'aux grandes entreprises. Il songea d'abord à découvrir, dans le golfe de Florida ou dans l'isthme de Darien, le détroit qui, selon la fausse idée que l'on avait de son temps, établissait une communication directe entre l'océan Atlantique et la mer du Sud. Comme son attente fut trompée, il se contenta de faire sortir, des ports de la Nouvelle-Espagne situés sur la mer du Sud, des bâtimens destinés à faire des découvertes; mais cette fois encore le malheur s'attacha à ses entreprises: plusieurs de ses vaisseaux se perdirent, et les autres revinrent sans avoir fait de découvertes importantes. Lorsqu'enfin sa dernière expédition, commandée par Diégo Hurtado, et qui avait coûté des sommes immenses, eut échoué, Cortez, las de voir ruiner ses plans par ses officiers, résolut de s'embarquer lui-même dans l'année 1536. Son génie ne se démentit point. Après avoir été exposé aux plus grands dangers et avoir supporté mille fatigues, il découvrit la grande presqu'île

de Californie. Ce succès qui eût pu faire un grand nom à un navigateur ordinaire, n'était pas de nature à ajouter à la réputation de Cortez, et ne répondait nullement aux espérances que l'on avait conçues de sa nouvelle expédition.

Vers ce temps, Cortez eut la satisfaction de rendre un important service à un ami qui lui ressemblait beaucoup par son esprit entreprenant, par sa bravoure militaire, et par les succès qu'il avait obtenus, mais qui, par sa cupidité, sa cruauté et sa perfidie, était bien au-dessous du conquérant du Mexique. François Pizarro, qui à cette époque soumettait le Pérou au joug de fer de l'Espagne, était assiégé par une multitude innombrable de Péruviens dans Lima, et allait y succomber. Cortez lui envoya, sous le commandement de Hernandez Grijalva, ce capitaine qu'il avait jadis supplanté, deux bâtimens chargés d'armes et de vivres, et plus tard il lui fit passer six cents soldats qu'il avait recrutés à ses propres frais, et qui achevèrent d'assurer

à Pizarro la victoire sur les indigènes. C'est ainsi qu'un homme, à qui son souverain craignait de confier l'autorité suprême dans un empire dont il lui devait la possession, se servit du peu de moyens que lui laissait encore sa défiance, pour aider à soumettre une nouvelle contrée à son sceptre.

Cependant ses persécuteurs continuaient de marcher dans leur route tortueuse. Le procureur général du conseil des Indes lui intenta un procès à cause du grand nombre de vassaux qu'il avait dans le pays, dont la propriété lui avait été accordée par l'empereur; et ce général, qui avait soumis à son souverain des millions de sujets, eut la mortification de paraître à la barre pour se justifier d'en avoir quelques-uns lui-même. La bassesse de cette attaque irrita cet homme qui avait supporté de grandes injustices avec calme. Il s'emporta et se brouilla sans retour avec le vice-roi. Les rapports que celui-ci fit à la cour portent, ainsi que ceux du capitaine général, le cachet de la passion qui

les animait tous les deux. Fatigué de cette guerre de plume, Cortez résolut de chercher encore personnellement protection dans sa patrie, et il y retourna pour la seconde fois en 1540.

Mais les temps étaient bien changés. Des découvertes et des conquêtes plus importantes qui venaient d'être faites sur le continent de l'Amérique, avaient mis dans l'ombre les exploits et la gloire de Cortez. L'ingrate cour d'Espagne ne vit en lui qu'un vieillard dont on n'avait pas de services importans à attendre, et que la fortune avait abandonné. On ne crut pas même devoir se donner la peine d'observer envers lui les bienséances; non-seulement les ministres ne lui montrèrent pas les égards qui lui étaient dus, mais ils le traitèrent avec arrogance. L'empereur lui-même ne lui témoigna qu'une froide politesse. Cortez suivit Charles V, avec ses fils, dans l'expédition contre Alger; le héros à cheveux blancs qui, en soumettant le Mexique avec des forces cl[illegible]

avait prouvé qu'il avait tous les talens qui constituent le grand général, eut la mortification de n'être pas appelé une seule fois au conseil de guerre, où étaient admis des hommes bien au-dessous de lui par leur mérite et par leur expérience.

Pendant cette expédition, il arriva encore au vieux Cortez un malheur qui, selon les mœurs superstitieuses du temps, ajouta à l'idée qu'il était entièrement voué à la mauvaise fortune. Comme il se tenait sur le pont du vaisseau qui le portait à Alger, montrant à plusieurs courtisans le joyau le plus précieux qu'il eût rapporté du Mexique (c'était une perle d'une grosseur extraordinaire et d'une beauté parfaite, qu'il avait caractérisée lui-même par l'inscription *non surrexit major*, qu'il y avait fait graver), il échappa de sa main et la Méditerranée l'engloutit. Cortez put se vanter qu'après l'empereur, il était l'homme qui avait éprouvé la plus grande perte dans cette expédition.

Depuis sept longues années, le vainqueur

du Mexique assiégeait sans relâche les antichambres des ministres, assujétissement bien pénible et bien avilissant pour un homme qui savait commander, mais non pas supplier. Cependant on ne faisait point droit à ses demandes, ses plaintes n'étaient même pas écoutées, son procès n'était point jugé. Las de lutter en vain contre les artifices de ses ennemis, il résolut de s'embarquer de nouveau pour l'Amérique, afin de finir ses jours dans la Nouvelle Espagne, loin de son ingrate patrie.

Avant de quitter l'Europe, il fit un voyage à Séville, pour voir encore une fois sa fille Marie, qu'il avait mariée à l'héritier du marquis d'Astorga; mais il fut attaqué, à Castelleja de la Cuesta, d'une maladie dont il mourut le 2 décembre 1547, dans sa soixante-deuxième année. Il fut déposé dans le caveau des ducs de Médina Sidonia, avec tout l'éclat que méritaient ses exploits. Ses enfans légitimes étaient un fils don Martinez Cortez Ramirez d'Arrellano, second marquis de la v[illegible]

d'Oaxaca, et trois filles qui s'allièrent aux plus nobles maisons de l'Espagne. Ceux de ses enfans naturels qui méritent d'être nommés sont Catilina Pizarro, qu'il maria avec le fils de François de Garay, mariage qui amena une réconciliation entre son ennemi et lui; et don Martinez Cortez, fils de la fidèle Marina qui, après la conquête du Mexique, épousa Juan de Xaramillo.

Cortez eut le même sort que Christoval Colon, et la plupart des hommes distingués qui firent des découvertes ou des conquêtes en Amérique. Il fut envié de ses contemporains, persécuté par ses ennemis, payé d'ingratitude par la cour qu'il avait fidèlement servie; mais l'équitable postérité ne peut refuser son tribut d'admiration à son grand caractère et à ses exploits, malgré quelques taches qui les ternissent et qui peuvent être attribuées en partie à l'esprit de son siècle, à ses idées religieuses et à l'esprit de sa nation.

FIN DE LA CONQUÊTE DU MEXIQUE.

00142146

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 26 June, 2018